

*Dans la vie on a un quota d'histoires d'amour*

Je ne connaissais pas mon papa.

Vers 10h30 ils sont arrivés. Parfois seuls, ou par deux, ou par trois. Même par petits groupes

Il y avait des hommes, et des femmes aussi, parfois très belles. Il y avait des hommes qui portaient des drapeaux. Il y avait des hommes en uniforme, des officiers. Maman m'a dit ensuite qu'il y avait même un Amiral. Je ne savais pas ce qu'était un Amiral.

Ils sont arrivés par dizaines par centaines, trois, quatre cent, je ne sais pas

Je ne savais pas que tout ce monde l'estimait. Que tout ce monde aussi l'aimait. Mais ce que je savais c'est que je ne connaissais pas mon papa. A mes yeux il restait un mystère : « qui étais-tu Papa ? »

Il était estimé de tous, aimé par cette vague humaine et chamarrée.

Six marins ont porté le cercueil. Les militaires se sont mis au garde à vous. Un marin à jouer avec une trompette, je crois. Sur le cercueil j'ai remarqué un coussin avec des décorations.

Et puis aussi un tablier, bizarre, comme en cuir blanc, bordé de rouge.

Il y avait des hommes qui portaient une petite feuille en or à la boutonnière. A un moment ces hommes se sont levés. Ils ont entouré le cercueil, ils se sont pris par la main. Ils ont chanté, une chanson qui parlait de frères et qui disait que ce n'était qu'un au revoir.

Beaucoup de gens ont pleuré. Des femmes cachaient leurs yeux derrière des lunettes de soleil. Les hommes avaient les yeux rouges.

Et puis le Prêtre à parler, je ne savais pas que mon papa avait été un héros, j'ai demandé à maman ce qu'était un héros, elle a promis de m'expliquer, plus tard. Il a parlé aussi de repos éternel, de rédemption et de plein de choses que je n'ai pas comprises.

Pour moi mon Papa c'était ce grand monsieur si gentil qui me racontait des histoires. Des histoires qu'il inventait, ça je le savais.

Souvent il partait loin, plusieurs jours, plusieurs semaines, mais il revenait toujours avec des cadeaux pour moi mais aussi pour ma maman. Quand il était parti, je voyais bien que ma maman était inquiète. Et puis il y a une semaine, il n'est pas revenu, et aujourd'hui nous sommes là, à l'Eglise, à parler de lui. Mon Papa je ne le connaissais pas.

Des musiciens ont joué une très jolie musique, maman m'a dit que cette musique parlait d'amour, elle disait que la plus belle chose au monde c'était justement l'amour.

Et puis plein de gens sont passés devant, ils ont embrassé ma maman, ils lui ont dit des choses que je n'entendais pas. Ma maman elle, elle n'a pas pleuré, mais je voyais bien qu'elle avait du mal à se retenir.

Nous sommes rentrés à la maison j'ai pris la main de ma maman et je lui ai promis que plus tard mon Papa, je le connaîtrai.

Il y a maintenant près de vingt ans que j'ai retrouvé ce manuscrit dans une vieille malle métallique rouillée de l'armée.

Aujourd'hui je suis un adulte et je veux lui rendre hommage. Des manuscrits comme celui ci-il y en a plein la malle. Je pense que je vais continuer à vous les livrer, sans en changer une virgule. C'est si beau la vie d'un homme, un homme qui se réalise, qui vit, qui existe, qui est.

Le voilà mon papa, écoutez bien, lisez bien, Il parle, il parle et il écrit sa jeunesse.

Et voilà, j'y suis ! Les poncifs sont réunis, même le cahier est à spirales.

Mont blanc dans la main droite, je ne suis pas gaucher. Dictionnaire à coté, prêt à m'aider.

Pourquoi ce samedi de septembre ai-je décidé de commencer à m'écrire, à me dévoiler. Moi qui d'apparence extravertie, n'ai été toute ma vie qu'un grand pudique.

Pourquoi ?

Est-ce parce qu'il y a une dizaine de jours, j'ai croisé l'amant de ma femme sur un parking. Une sorte d'hidalgo de supermarché, de play-boy de banlieue, de rastaquouère chevelu, insipide, inodore.... Quarante-cinq ans voulant en paraître trente. Le jean "moule couilles" une veste en peau de "chachlik mercerisé" et des santiags du plus bel effet avec incrustations de verreries de pacotille.

Je ne sais pas ce qu'elle a bien pu lui trouver à ce métèque de fête foraine. A moins que ce ne soit justement l'exotisme....

Ou bien suis-je un exhibitionniste ?

Est-ce par désespoir ?

Est-ce par provocation ?

Je n'ai pas la réponse et si je l'avais, je ne serai pas en train de scribouiller comme un adolescent.

Peut-être et certainement ne serai-je jamais publié. Peu m'importe, j'ai besoin de faire le point, pour moi. Uniquement pour moi. En égoïste.

Et puis décider d'écrire, c'est forcément une manière d'aller mieux, de continuer de grandir.

\*

Il fait beau ce matin, j'ai regardé la télé, on enterrait cette pauvre Lady Diana.

Emouvant, je n'imaginai pas que cette jeune femme puisse posséder un tel charisme. Elle a même obligé la Reine à faire allégeance. Mais malheureusement à titre posthume.

Cette princesse avait une âme. Elle s'était libérée des carcans et contraintes d'une tradition dépassée qui inféode irrémédiablement ceux qui la subissent.

Elle avait compris aussi que les anglais ceux de l'establishment font et disent le contraire de ce qu'ils pensent. Il faut s'en accommoder, être patient, tolérant et surtout entrer dans leur jeu. Hypocritly so british.

La cour aussi a fait allégeance et lui a pardonné d'être humaine avant d'être monarque.

C'était magnifique, surtout lorsque l'on sait que le pardon n'est pas la faculté de l'oubli, mais la reconnaissance de ses propres erreurs.

Après, j'ai écouté Sinatra, "Moon River", cela m'a ramené des années en arrière, nostalgie, quand tu nous tiens.

Quatre mois que je vis seul dans ces cinquante mètres carrés du 18<sup>è</sup>m arrondissement parisien, au pied de la butte Montmartre.

Je n'y suis pas encore allé. Il paraît que le public qui la fréquente a bien changé.

Plus jeune j'ai beaucoup trainé sur la butte. Nous étions tout un groupe qui se réunissait au "sabot rouge » Nous étions les " *éponges de Montmartre*".

Un dimanche nous avons affrontés les " *serpillières de la Villette*" en un match de football épique qui est resté longtemps dans les annales de Montmartre.

Quelques peintres nous accompagnaient du côté d'Enghien les Bains. L'un d'entre eux relativement alcoolisé avait planté son chevalet au centre du terrain et tentait d'immortaliser la partie sur sa toile, tandis que quelques amies péripatéticiennes déguisées en maya l'abeille tournaient en vélo autour du terrain en brandissant de superbes pancartes sur lesquelles elles avaient inscrit : " *Ils vont gagner nos hommes*"

Afin que l'ennemi ne s'approchât pas trop près des buts, nous y avons attaché un berger allemand assez joueur avec une longe suffisante pour que personne ne s'y risque.

Il est évident que chaque phase de jeux intéressante donnait l'occasion de sacrifier à Bacchus avec un petit beaujolpif de novembre, frais et gouleyant à souhait.

Ce match homérique s'est terminé sur un concert ou plutôt une cacophonie instrumentale à base de guitares, saxophones et batterie, spontanément improvisée par un groupe de copains qui n'avaient pas voulu rater ce combat de Titans. Le match a été déclaré nul, pas de vainqueurs, pas de vaincus. Nous avons repris le car pour terminer ensemble, très tard, les *serpillières* et les *éponges* au siège de notre club.

Une autre fois, nous avons organisé l'ascension de la butte Montmartre par la face ouest. Celle où il y a le plus de bistros. Il fallait nous voir, déguisés en guides de haute montagne, piolet à la main et cordes en travers du torse, harnachées comme des "*Fragons d'el binettes*" avec mousquetons et tout le tintouin.

Bien entendu chaque halte dans chaque bistro était l'occasion de libations qui aujourd'hui seraient sanctionnées par les "archers du Roi"

Nous nous retrouvions le soir chez Emile Kérambrun Président Fondateur et Maire de la Commune libre de Montmartre, dans son Cabaret "*le tire-bouchon*". J'y ai vu débiter des artistes qui par la suite sont devenus célèbres, comme Barbara ou Daniel Guichard

Je recule le moment où je retournerai sur ces lieux qui ont vu cette jeunesse insouciante que nous avions dans les années pré soixante-huitardes.

Mon vieil Aznavour.

*Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, Montmartre en ce temps-là accrochait ses lilas jusque sous nos fenêtres et si l'humble...*

\*

Elle m'a quitté sans préavis ou presque. Nous n'étions mariés que depuis quinze mois. Pour moi c'était l'amour fou, celui d'un homme déjà mur pour une femme plus jeune, l'amour exclusif, l'amour de la dernière ligne droite.

" Je ne peux plus vivre avec toi " m'a-t-elle annoncé pour le week-end de Pâques. " Je ne suis pas heureuse ".

Nous venions de visiter une maison dans laquelle nous envisagions d'emménager. C'est sur le chemin du retour, dans la voiture que j'ai eu droit à cette annonce. Le choc fut terrible. Je n'avais pas d'argument. Peut-on forcer les gens au bonheur ? Elle n'était pas heureuse !

J'ai sauvé la face, nous avons encore vécu un mois ensemble. Nous sommes allés au spectacle, nous avons vu des amis, nous avons même fait l'amour, celui du désespoir. Personne n'a dû se douter du drame que je vivais, enfin j'espère... !

Un lundi matin les déménageurs sont arrivés, les siens. Le samedi suivant mes amis donnaient un coup de main.

" Au revoir, restons amis " m'a-t-elle dit en partant. Peut-on rester amis avec l'amour de sa vie ?

Sinatra dans " My Way". Il ne fait plus beau, et pourtant le soleil darde ses rayons sur le Sacré Cœur.

Elle aussi est anglaise ; comme Lady Diana.

Si belle, si blonde, si fragile, en apparence.

Et moi si Gaulois en apparence. C'est d'ailleurs ce que me reprochaient ses enfants, deux adolescents en pleine crise. Ils m'en ont fait voir de toutes les couleurs. Le garçon a même fugué il a fallu aller le récupérer à Dax.

Il ne faut jamais se fier aux apparences. Et mon erreur n'a été que voir la partie émergente de l'iceberg. Et j'ai coulé, comme le Titanic après un voyage court et merveilleux.

\*

1962 Septembre 1962. Dur d'être un gamin, je viens de rater ma première et ma mère pense plus à ses manteaux d'astrakan et à ses perles fines qu'à ses enfants.

Ex-danseuse au bal « Tabarin » au pied de la Butte le cabaret en vogue durant la guerre et l'après-guerre.

Avec elle mon père plus âgé de treize ans s'est offert un bijou ou bien serait-ce un joujou ? Avec ma sœur nous en souffrirons toute notre adolescence, et peut-être même après.

J'aurais aimé faire des études : HEC ou Sciences-Po. Mais à cette époque on ne s'intéresse pas aux enfants comme de nos jours. La guerre n'est terminée que depuis dix-sept ans, et nos parents l'ont vécue. Quelque part nous aussi ou du moins l'après-guerre. Nous subissons les restrictions, le poulet du dimanche, Le haddock de vendredi : dégueulasse quand j'y pense.

Pour nous le faire avaler sans "souffrance", Maman le faisait étuver dans du lait afin d'en atténuer l'odeur. Aujourd'hui les grands chefs nous servent ça en goujonnettes à l'huile de noix, sur du mesclun, en facturant un max. Ou ils sont jeunes, ou ils ont oubliés, ou ils se foutent de la gueule du monde. Si

ça continue on va nous faire payer le prix fort pour un plat de rutabagas.

Il n'y a pas de machine à laver le linge, pas de réfrigérateur, pas de télévision. Peut-être que cela m'a permis, moi l'autodidacte de compenser par la réflexion, le discernement et l'observation

\*

Il fait froid je suis en cuisine, je commence le matin à huit heures.

Asnières l'avenue des Ternes sur une Peugeot BB 49,9 centimètres cubes. Quelle fierté. Papa m'a avancé l'argent, mais je devrai rembourser. Il croit certainement que je n'y arriverai jamais. En conséquence il pense m'en avoir fait cadeau. Mais que cette promesse que je lui ai faite m'engage. C'est une manière de me responsabiliser.

Il est vrai qu'à cette époque je ne gagne que cinquante francs mensuels comme apprenti en cuisine.

On finit entre vingt-deux et vingt-trois heures. Mon seul horizon.... Le nettoyage des frigos, des clayettes en bois

Pas d'inox comme maintenant et après le service briquage du fourneau, à la toile émeri grain fin et mains nues sur un pauvre torchon plié au maximum pour éviter les brûlures qui sournoisement attaquent tout de même les mains. Il faut le faire à chaud, ce putain de "*piano*" que dis-je à chaud, brulant. Et il y toujours un plus âgé qui, vicieusement jette une pincée de poivre fin pour me faire éternuer comme un allergique chronique aux pollens. Quel pauvre con !

Au bout de trois jours, je prends conscience de la signification du mot esclave. Ce mot que je ne connaissais pas jusqu'alors. Le coup du "*c'est le métier qui rentre*", me paraît surréaliste, d'autant plus que je n'apprends rien.

Le jour où le patron m'autorise à quitter ma situation de laveur de frigo pour accéder au grade d'éplucheur de pommes fruits, je comprends que j'arriverai au CAP bourré de lacunes, sans expérience, ne sachant rien ou presque.

Je me révolte. Jamais je ne serai un esclave et jamais je ne le deviendrai. Je confie mes doutes et angoisses à mon père. Il comprend, et suis certain qu'il savait, voulant connaître mes limites. Il casse le contrat sans trop de difficulté.

Je suis maintenant de l'autre côté, au service, chez le basque, René Lasserre, rue Jean Mermoz, auréolé d'un trois étoiles au Michelin, restaurant en vue du Tout Paris. Le monde politique, des affaires, du spectacle, fréquentent cette divine table. Au rez-de-chaussée, trônent les salons. Dans le hall d'entrée, un ascenseur conduit au premier étage, le restaurant. Et quel coup de génie en arrivant ! L'accueil par le directeur ou, comble du bonheur, par René Lasserre lui-même. Les yeux ne peuvent que briller...

Les femmes le savent et rivalisent d'élégance. Le soir un piano bar joue en sourdine les standards américains.

Le plafond a été peint par Marc Chagall et lorsqu'il fait beau, il s'ouvre le soir sur le ciel étoilé. Il arrive même que Chagall qui a table ouverte vienne goûter les couleurs vives et légères des mets, accompagné d'amis.

Je suis commis, en veste blanche. Mon ambition est de devenir chef de rang le plus tôt possible, en frac Et un jour peut-être, maître d'hôtel, en smoking.

L'avenir me fera dépasser le smoking pour redevenir un homme, un homme qui s'habille comme tout le monde.

Là s'expose la clé de la réussite, dépasser le paraître pour être l'image reconnue par ses propres valeurs.

Je hais les uniformes.

Et s'il m'arrive encore de porter le smoking, c'est pour honorer mes proches et non pour servir.

Puis c'est l'Autriche.

Ma mère rêvait que son fils apprenne la langue teutonne, chère à Goethe.

Elle devait avoir un vieux fantasme, "Court". Un allemand pendant la guerre.

Mon père n'en est pas la cause. Il lui a donné tout ce qu'elle pouvait espérer de superficiel, de factice. Tout simplement, Maman ne s'est pas réalisée en tant que femme, en tant qu'être. Au moment de faire le point, comme je le fais aujourd'hui, elle s'est aperçue, mon père parti dans l'au-delà, qu'il ne lui restait plus qu'un compagnon fidèle : la solitude.

La solitude, pas n'importe laquelle, pas celle que l'on remplit avec des mots, ou des idées, ou des aventures ; mais celle du vide, du néant tourné vers l'infini, celle du non-retour, du sans espoir. L'amour n'a plus sa place.

\*

Jean-Louis, mon ami d'enfance m'a donné les coordonnées d'une copine bolivienne, qu'il a connue. Je ne sais plus dans quelle circonstance. Elle habite Vienne, mariée à un autrichien travaillant pour la télévision.

Je prends mes fonctions de commis de restaurant à l'hôtel Bristol. Jean Delaveine, grand chef cuisinier, propriétaire du Camélia à Bougival, (trois étoiles au Michelin), ami de Papa, m'a pistonné.

Le Bristol est un bâtiment imposant construit en 1892 sur le Kaerntner Ring. Il fait face à l'opéra de Vienne. C'est un joyau de l'art nouveau, avec des touches du début de siècle. Il regorge de véritables antiquités de grandes valeurs. C'est le rendez-vous des hommes d'affaires internationaux, des politiques et de quelques artistes célèbres. Il n'est pas rare d'y croiser Magdaléna Schneider, encore superbe pour cinquante-trois printemps. Il lui arrive parfois d'interpréter au bar Bristol Lounge, quelques airs de son répertoire, à capella, accompagnée par le pianiste maison. Sa fille Romy l'accompagne, de temps en temps, déjà plus célèbre qu'elle, grâce à la trilogie des "Sissi".

Tout cela m'impressionne, de plus je suis confronté à un problème de compréhension. En effet je ne parle pas un mot d'allemand. Je bredouille péniblement

quelques mots d'anglais. Je me trouve mauvais. Pourtant avec Jean-Louis nous nous étions appliqués à traduire presque toutes les chansons de Presley : "*love me tender, Are you lonesome tonight, All shook up, et j'en passe* » Apparemment ça ne colle pas avec le boulot qui m'est dévolu... Dommage.

Je m'aperçois rapidement que les autrichiens n'ont aucun sens de l'humour ! On me tolère parce que je suis recommandé, et c'est tout. Je ne pense pas pouvoir m'intégrer tant que je ne maîtrise pas la langue de Friedrich Nietzsche.

Au bout de quelques jours, je n'en peux plus de ne pas communiquer. Je téléphone à Olga.

Jean-Louis l'avait prévenue de mon arrivée. Elle attendait mon coup de fil. Elle m'invite à dîner chez eux.

J'arrive en retard car je ne connais pas la ville, et très peu de gens parle le français. J'ai un mal fou à maîtriser les transports en commun, tramway, bus etc.

Il m'arrive parfois de partir dans la direction opposée de celle à laquelle je souhaite parvenir. C'est ce qui m'est arrivé ce soir-là.

Olga vient m'ouvrir. Je me confonds en excuses. Elle parle un français presque parfait. J'apprendrai par la suite qu'elle pratique de la même façon les langues anglaise, italienne sans compter l'allemand et l'espagnol, sa langue maternelle.

Elle est belle. J'ai dix-sept ans, elle en a vingt-quatre. Elle est belle, elle est femme. Avec un charme propre aux latines d'Amérique du sud : « la grâce pimentée ». Son mari, Peter ne parle qu'allemand. J'apprends pendant ce diner qu'elle est la fille d'un homme politique bolivien très en vue, il est ministre. Que son mariage a fait scandale, qu'elle a été pourchassée par les paparazzis.

Je suis subjugué, envoûté.

Elle parle, je réponds. Peter nous regarde. Il doit avoir vingt-huit, trente ans, beau mec. Vers vingt-trois heures, il nous laisse. Il a un tournage le lendemain de bonne heure.

Nous nous enivrons de paroles. Je quitte Olga vers quatre heures du matin. Nous devons nous revoir dans quarante-huit heures.

Je viens de découvrir le coup de foudre. Phénomène Incontrôlable. L'amour, l'amour chimique, l'amour sexuel.

Le surlendemain nous terminons l'après-midi dans un hôtel de quatrième catégorie, qu'importe, c'est presque du "pitch and toss ». Pendant six mois nous allons faire l'amour, partout, n'importe où, à n'importe quelle heure.

Peter est pris par ses activités professionnelles. Quant à moi, à l'hôtel, ils ont compris que j'étais complètement hermétique à la langue allemande.

Ils s'en accommodent et ne m'exhibent que lorsqu'ils ont des clients dont le nom est à consonance francophone.

C'est ainsi que je suis adopté par un magnat du pétrole. I.S.

Il prend ses repas seul à une table du restaurant et ne veut être servi que par moi. Pour lui en dehors de l'arabe, la seule langue audible est la langue française.

Cela m'arrange de n'avoir qu'un seul client, car, même s'il a loué deux étages complets de l'hôtel, il ne prend que rarement ses repas au restaurant et

toujours seul. Ses gardes du corps et toute sa smala déjeunent à d'autres tables.

Le jour où il partira, je n'aurai droit à aucun cadeau, à aucun pourboire, alors que le reste du personnel croule sous les liasses de billets et les montres en or.

Il me fait appeler dans son appartement, et me remet une lettre, écrite en arabe. Je comprends qu'elle liste des adresses et des numéros de téléphone.

Il me dit que partout dans le monde je pourrai le joindre et que grâce à cet "ausweis" les portes du monde arabe me seront toujours ouvertes.

Il quitte l'hôtel avec sa suite de quarante ou cinquante personnes.

Mais il fait un geste que ne fait jamais un arabe vis à vis d'un non-arabe. Devant tout l'hôtel réuni ainsi que devant ses sbires. Il s'approche de moi me prends les deux mains et me donne l'accolade. J'ai les larmes aux yeux. Merci mon ami, jamais je ne t'oublierai.



Cet épisode m'a procuré un statut spécial à l'Hôtel.

Je négocie mes horaires, je double ou triple mes jours de congés. Je suis devenue une personnalité.

Quelle aubaine, je vois Olga presque tous les jours. Elle me dit toutefois qu'elle a l'impression que Peter son mari, commence à se douter de quelque chose.

Qu'importe je suis un jeune chien. Mais bien que nous nous cachions, nous sommes retrouvés un jour à "Grinzing" par un journaliste qui la reconnaît.

Nous adorons aller passer des soirées dans ce petit village coloré au milieu des vignes et déguster le vin nouveau chez les propriétaires-récoltants, dans ces fameux "Heuriger" qui sont des gloires locales. On y

boit, on y chante jusque tard le soir aux sons entraînants d'un orchestre "schrammelmusik"

Ce n'est d'ailleurs pas très loin qu'Anton Karas a composé son succès planétaire à la cithare. Ce succès enivrant a beaucoup contribué à récompenser par la Palme d'or de Cannes en 1949, « le 3ème homme », film de l'anglais Carol Reed

Nous allons vivre deux mois d'angoisse, de peur, de fuite, et parfois même de terreur.

Devant ces problèmes l'amour ne résiste pas. Les paparazzis l'ont détruit.

Je décide de rentrer en France. J'aurai passé six mois en Autriche sans avoir appris un mot d'allemand. En revanche je maîtrise presque correctement la langue Espagnole.

Mes parents qui ne sont au courant de rien, mais qui ont envie de connaître Vienne, le Prater, Schönbrunn et l'opéra décide de venir me chercher.

Ils comprendront que beaucoup plus tard qu'il est possible d'apprendre l'Espagnol en Autriche. Je pense que l'inverse doit aussi être vrai, tout dépend des fréquentations que l'on peut avoir.

Je n'ai jamais revu Olga. J'apprendrai par Jean-Louis qu'elle a mis au monde un garçon. Il paraît qu'il me

ressemble, Peter a assuré. Et moi je viens de prendre mon premier coup de canif au cœur. Il y en aura d'autres, tant d'autres qu'aujourd'hui les plaies ne peuvent cicatriser

\*

Paris, je suis chez "Le Doyen" Le fameux restaurant du carré des Champs Elysées, paré de jardins magnifiques.

Mais il faut savoir qu'en 1779 c'était une auberge située entre la place Louis XV, actuelle place la concorde et le carré des ambassadeurs aux Champs Elysées.

A cette époque ce quartier était relativement malfamé.

En 1791 cette auberge est louée à un certain Antoine Nicolas Doyen, dit le Doyen. De transformations en transformations ce restaurant deviendra un fleuron du patrimoine culinaire et gastronomique français.

Un soir de novembre le 22 exactement j'apprends par la radio que John Fitzgerald Kennedy a été assassiné. Ça m'a flanqué un coup de cafard.

Je ne sais pas pourquoi. La politique ne m'intéresse pas, mais celui-là, je l'aimais bien.

Je viens d'acheter ma première voiture, une Triumph Spitfire, rouge bien entendu, et décapotable, pour la frime. Les après-midis, je suis en coupure, donc je traîne un peu sur les Champs Elysées. C'est l'époque du « belle, belle, belle », de Claude François.

Et justement j'y croise une créature de rêve, blonde, un mètre soixante-quinze, des yeux pervenches, moulée à la perfection.

A l'époque, je suis plutôt beau, un mètre quatre cinq, quatre-vingt-deux kilos de muscles, il paraît que je ressemble à Steve Mac Queens....

Cela doit être vrai car j'ai déjà remarqué que je ne laissais pas le gente féminine indifférente.

Mais je suis jeune, candide.

Ce n'est que bien des années plus tard que je me rendrai compte que j'avais le charme de la jeunesse et de l'innocence. A ce moment, j'aurai pris quinze kilos et trente ans. Le charme ne jouera plus, ou du moins pas de la même façon.

Je m'apercevrai que les femmes de mon âge, lorsqu'elles ne sont pas des "couguars" ne se rendent pas compte, que si elles sont seules à cinquante-cinq ou soixante ans, et qu'elles prennent conscience de leur sollicitude de divorcées, remplis de petits enfants, ne leur suffit plus, c'est qu'elles ont vécu en égoïstes depuis leur sollicitude. Il fallait y penser avant et ne pas attendre le déclin physique. Elles prennent conscience que matériellement à la vieille de la retraite le pouvoir d'achat va se réduire. Alors....

Alors on elles s'inscrivent sur des sites de rencontres. Et là c'est à pleurer.

Leur soi-disant détresse et recherche de l'ultime amour ne cache en aucun cas, leur véritable motivation qui est la recherche d'une carte bancaire de préférence Platinium.

Elles n'ont pas compris que l'homme de cinquante-cinq ans qui possède la Platinium ne va pas s'emmerder avec une douairière qui à force de régimes se retrouve avec la panse sur la ceinture, les seins en gants de toilette, et les fesses en gouttes d'huile.

Qui de plus, va le gonfler avec ses enfants, ses petits-enfants, sa famille de merde, qui va le confondre avec monsieur bricolage et l'astreindre au Carrefour du samedi matin. Bref qui va l'émasculer. Lui, ce bandeur des esseulées, ce goinfre de l'aventure, ce poète du sexe, ce dinosaure de la main au panier, cet enthousiaste de la braguette, ce vertueux du coït.

Non les filles, ce type, ce mec, ce mâle, il s'offre une jeunette de trente ans. (Poil au dents), et toi connasse tu rentres à la maison.

Pour l'instant j'ai les yeux braqués sur ma sirène.

Comment vais-je l'aborder ? En fait je suis un grand timide sous mes airs de matamore.

Allez, je me lance.

Pas de chance, elle est anglaise.

Tiens, comme ma voiture, aussi belle, aussi racée, mais pas rouge, elle, loin s'en faut. Un teint de porcelaine.

Et me voilà à nouveau confronté à mon répertoire à la Presley.

Ça la fait hurler de rire. Tant mieux parce que pour ce qui est de la conversation Lord Byron est à des années lumières de mes connaissances.

Nous passons deux heures ensemble.

J'apprends qu'elle fait partie du corps de ballet des Blue Bell Girls du Lido. Je suis terrifié.

Non seulement j'ai levé une anglaise, mais de plus une danseuse. Je la quitte vers 18h30 pour aller reprendre mon service. J'ai le cœur en feu, les jambes en coton, la tête embrouillée et le reste .....

Nous allons nous revoir, elle l'a promis.

Effectivement Gladisse et moi, nous ne nous quittons plus. Je l'exhibe partout où je peux. J'en arrive à squatter son appartement rue de Berri qui donne sur les Champs à côté du Lido.

Le seul problème c'est qu'au niveau horaires, il y a inadéquation entre sa vie et la mienne.

Elle rentre tard dans la nuit, voir tôt le matin deux ou trois heures, travaille beaucoup, ses journées sont occupées à courir les castings ou à faire des photos etc. J'ai l'impression de n'être qu'un mâle hygiénique, un étalon. Je viens pour la saillie. Elle prétend qu'elle m'adore mais j'ai vite compris que c'était faux. Ce qu'elle aime c'est mon accent français qui fait rire ses copines. Je dois répéter les phrases jusqu'à trois ou quatre fois.

Le seul avantage est que je fais de gros progrès en anglais. Mais je ne me considère pas comme étant heureux. Au bout de quatre mois, nous nous séparons. Pas heureux, mais tellement amoureux.

D'ailleurs le bonheur et l'amour vont-ils ensemble ? A débattre.

\*

Je suis jeune, mais j'en suis déjà à mon deuxième coup de canif, et celui-là me fait mal, très mal.

Je traîne un peu dans les bistrots, surtout le "Harry's bar" rue Daunou entre la rue de la Paix et l'avenue de l'opéra.

Il a une histoire. Créé en 1911 par un ex-jockey américain un certain Tod Sloane qui le baptise le "New-York bar", puis Harry Mac Elhone un barman écossais le rachète et le transforme en Harry's bar. Il devient rapidement le rendez-vous de tous les américains expatriés et de tous ceux de passage. C'est là que sont inventés de célèbres cocktails comme le Bloody Mary, le Blue Lagon, le White Lady ou le Pétrifiant dont il est prouvé qu'après en avoir bu plus d'un, on s'effondre.

Il a été fréquenté par des célébrités comme Ernest Hemingway, Coco Chanel, Rita Hayworth, Humphrey Bogart ou le Duc de Windsor

J'y suis presque tous les soirs après le service, je picole un peu, j'ai un cafard terrible. Elle était belle mon anglaise.

Un jour je lis une annonce. La célèbre compagnie maritime "Canard line" recherche des "linguist steward". Décidément l'Angleterre me colle au train.

Cette compagnie a été créée en 1838 par un canadien, Samuel Cunard. En 1840 il exploite une première ligne sans escale Liverpool Boston avec un bateau à vapeur le Britannia.

En 1934 la Cunard fusionne avec la compagnie anglaise "White star" et devient la "Cunard White Star". Elle reprendra son autonomie en 1957.

\*

Je suis rue Scribe, reçu par une dame charmante. Les bureaux sont "typical English", vieux. Les parquets sont grinçants, du bois partout, de l'acajou, certainement. Le tout est suranné, mais correspond parfaitement à l'idée que je me faisais de la "vieille Angleterre"

La dame m'interroge, en anglais bien sûr... Je réunis ma scolarité, Presley et Gladisse et apparemment j'arrive à la convaincre que si Shakespeare n'a pas été mon maître, ma bonne volonté ainsi que les quelques références professionnelles que je commence à aligner me serviront de viatique, et que mes progrès pourront être fulgurants.

Elle entérine pour mon accent et me voilà coopté. La brave femme.

Southampton, a énormément souffert pendant la seconde guerre mondiale et en porte encore les stigmates. Par chance "Bergate" la porte d'entrée médiévale a été épargnée par les bombardements.

C'est une ville portuaire qui accueille aussi les paquebots de la Cunard Line.

Pour la petite histoire, le Titanic à appareillé de Southampton pour son premier et dernier voyage.

Le "*Queen Mary*" surnommé affectueusement "*the old Lady*" par les anglais est lancé en Septembre 1934, il effectue son voyage inaugural en 1936, année où il obtient le ruban bleu le vingt-quatre mai 1936 en battant le record du "*Normandie*" avec une vitesse de 30,14 nœuds soit 55,82 kilométrés heure. Le "*Normandie*" le lui reprend en 1937, mais il le regagne en 1938 pour ne le perdre définitivement qu'en 1952. Il est alors attribué au "*United States*".

Pendant la guerre, il est reconverti en navire transport de troupes, il effectue ses missions très souvent sans escorte, car sa vitesse le protège et le rend impossible à rattraper par l'ennemie

Le *Queen Mary* navigue sur tous les océans du monde. Il est le dernier grand paquebot de ligne, témoin d'une époque où n'existait aucun avion transatlantique. La traversée Southampton, Cherbourg, New York dure 5 jours, le bateau est stable, confortable, luxueux. Il peut accueillir 2 000 personnes en première, seconde et troisième classe, qui ne trouvent ni le temps long, ni la traversée pénible. Il compte 1 100 hommes d'équipage.

\*

La gare Saint Lazare.

Les machines pour la plupart sont encore à charbon. Les fumées blanches ou grises qui hantent la "*salle des pas perdus*" en attestent.

Nous sommes en novembre et ma vie va basculer. J'ai revendu ma Spitfire, ça me fait un petit pécule.

Mes parents ont tenu à m'accompagner. Je ne suis pas opposé, n'oublions pas qu'à cette époque la majorité ne s'obtient qu'à vingt et un an et ils se doutent qu'il perde un enfant, mais ils ont été formidable et ils savent que "*le secret de la réussite avec un enfant, c'est de ne pas être ses parents*".

Plus tard je repenserai à cet instant sur le quai de la gare.

Salut maman, salut papa ! l'ingratitude des adolescents ! Je me croyais un homme.

Les larmes arriveront toujours assez tôt. Mais elles n'arrivent que lorsque l'on a dépassé l'adolescence et que l'on est devenu un homme. C'est parfois très beau un homme qui pleure.

Seuls les hommes ont le droit de pleurer, les ados ont le droit d'être ados. C'est tout et c'est déjà énorme.

Waterloo station, je suis perdu, je n'y comprends rien. Je dois changer et prendre un train pour Southampton.

Je ne sais même pas où ça se trouve Southampton, je sais que c'est un port, point.

Je quémande ma route. Une vieille dame tente de m'expliquer que je dois changer de quai. Ça y est, j'ai compris.

Ce maudit train m'emporte, je suis crevé, je m'endors. La traversée en ferry-boat a été houleuse. Et si j'avais eu le mal de mer ?

Voilà une question que je ne m'étais pas posée rue Scribe. Ça aurait fait bien dans le décor, pour un futur marin.

Me voici enfin à Southampton, il dix-huit heures et il fait déjà nuit.

A la sortie de la gare le monte dans un taxi, un "Black cab" comme ils disent. Rien à voir avec nos taxis français, c'est un Austin trapu, carrée, très haute. A l'intérieure il y a une vitre fixe anti-agression qui s'ouvre par une petite vitre coulissante et permet ainsi de communiquer. La hauteur de l'habitacle a

été calculée de façon à ce qu'un client puisse porter un melon sans toucher le plafond.

Je lui demande de m'amener au quai de la Cunard Line, le "Queen Mary".

La ville est noire, traite, sans vie. Nous arrivons sur les docks hérissés de grues, parsemés de rails, jonchés de hangars. Il me dépose devant un énorme monstre noir le "Queen Mary". Ça me paraît haut comme la tour Eiffel, long comme les Champs Elysées.

Comment entre-t-on dans ce truc-là ?

Je suis en bas effaré, minuscule avec mes deux valises. J'ai envie de repartir.

J'aperçois une sorte de passerelle de bois qui semble conduire à un grand trou noir. Je saurais plus tard que cela s'appelle une "coupée".

Je m'aventure dessus. Faut avoir le sens de l'équilibre. Pas bon d'être bourré en rentrant. Je m'engouffre dans le ventre de la baleine. C'est l'angoisse, où dois-je aller, que dois-je faire.

Je slalome entre des types à mines patibulaires. Noirs de charbon, d'huile de vidange et de je ne sais quelles autres saloperies. Je dois avoir l'air con avec

mon petit blazer, mon pantalon gris et mes mocassins.

Ils ont l'aire de s'en ficher et n'ont aucun regard pour moi. Ils s'affairent, vont et viennent en silence.

Je n'existe pas. J'essaye d'en arrêter un. Je lui demande le "Purseur", il me regarde comme si j'arrivais de la planète Mars, hausse les épaules et continue son chemin. Il fait une chaleur humide, insupportable.

Pourtant rue Scribe on m'avait dit : En arrivant à bord, présentez-vous au "Purseur"

J'avais demandé ce que c'était et j'avais appris que c'était le bureau du Commissaire à bord et qu'il serait prévenu de mon arrivée. D'ailleurs cinq ou six autres français embauchés en même temps que moi devaient me rejoindre. Le "Queen Mary" n'appareillant que dans trois jours, nous aurions non seulement le temps de faire connaissance, mais aussi d'appréhender les lieux.

En attendant, pas de "Purseur" et de plus maintenant je suis perdu. Je ne retrouve même pas la sortie.

Je ne vais tout de même pas passer la nuit à errer dans les intestins de cette baleine. Ça pue, c'est dégueulasse et en plus je suis crevé.

Enfin j'avise un type qui a une gueule un peu plus humaine que les autres. J'y vais de mon "Purseur office please ?"

Il me regarde interloquer et se lance dans une explication en une langue que je ne maîtrise pas, mais qui à l'extrême limite et en y mettant de la bonne volonté, pourrait être de l'anglais.

Avec forces gestes il me désigne une porte sur la droite dans la cour à une cinquantaine de mètres. Gagné, il a compris, je suis sauvé. Je tourne à droite, j'y suis.

Merde, qu'est-ce que c'est que ça ?

Me voilà dans une sorte de réfectoire infâme et enfumé.

C'est Kafka, les bas-fonds, la cour des miracles. C'est un cauchemar, je vais me réveiller, au secours

Je suis happé, avalé dans la queue devant le linéaire, et sans n'avoir rien compris je me retrouve avec un plateau, un couvert et une gamelle. Pas une assiette, non une gamelle.

Moi qui ai un joué au rugby, j'ai l'impression d'être dans la mêlée. Un type en face, de l'autre côté du linéaire me fait signe de lui passer ma gamelle. Je ne résiste plus, je suis mort et en plus j'ai faim.

Mais qu'est-ce que c'est que cette "ragougniasse" qu'il a foutu dans ma gamelle, ça se mange ? Ce n'est pas possible, on doit en crever.

Au secours à moi Lassere, Ledoyen, Lucas Carton et les autres. Ne laissez pas assassiner votre fils spirituel dans ces conditions, et par des Anglais qui plus est. Non merde ! ils ont déjà eu Jeanne d'Arc, je suis trop jeune, je veux vivre. A moi !

Et pourtant les autres, avec leurs gueules noires, ils ont l'air de trouver ça bon.

Allez courage. Je m'installe en face d'un type plus jeune que les autres.

Il mange avec ses doigts. Devant lui, des verres de bière impressionnants. J'apprendrai plus tard que ça s'appelle des "pintes". Peut-être de là qu'en français vient l'expression "se pinter la gueule" ?

Mais il pète, il pète ce salaud, il pète en mangeant. Je rêve, j'hallucine.

Il s'essuie les doigts sur sa chemise, me regarde dans les yeux et m'adresse la parole.

Alors il parle cet animal. Mais qu'est-ce qu'il a dit ? Je réitère avec mon "purseur office please ?" C'est incroyable depuis Presley avec Gladisse, j'avais l'impression d'avoir fait de gros progrès. Elle me

trouvait "so sweet" avec mon accent français. En fait je dois être sur une autre planète, le problème est que je ne comprends ni ne parle le martiens. Il va falloir que je m'y mette.

En attendant ça ne résout pas mon problème. Toutefois au bout d'une dizaine de minutes de dialogues de sourd, je commence à comprendre, ça devient même lumineux. En fait je ne suis pas entré par la bonne porte, pardon par la bonne coupée.

La mienne était cinq ou six ponts au-dessus. Ici nous sommes au royaume des machines et des machinistes.

Le salaud de chauffeur de taxi, il a dû le faire exprès lorsqu'il m'a vu avec ma cravate et mes petits mocassins.

On arrive à échanger avec Peter, tiens il s'appelle Peter celui-là aussi.

Il pète, il rote, il éructe mais il est sympa. Enfin je le trouve sympa. Il déchire un grand bout de nappe en papier et commence à me faire un plan pour rejoindre le D deck où se trouve le "catering office".

D deck, je ne sais pas ce que cela veut dire, j'apprends que c'est un pont que ça marche par lettres et que le catering c'est l'intendance.

Il est vraiment bien ce Peter, d'après lui je ne dois pas me paumer, enfin d'après lui...

Compte tenu de mes compétences linguistiques et du fait qu'il parle le "slang", l'argot des bas-fonds londonien, il a fallu une bonne heure pour que je comprenne. J'espère que je te reverrai, mon sauveur.

Et voilà, j'y suis au "catering office". J'ai du pot, ils ne sont pas fermés. J'ai encore plus de chance, ils ont l'air de comprendre ce que je dis. Mais comment se fait-il qu'ils ne parlent pas le même anglais qu'en bas ? Y aurait-il plusieurs anglais ?

Je n'en peux vraiment plus, et de surcroît j'ai envie de gerber. Ce ne peut être le mal de mer, nous sommes à quai. Et puis si je devais avoir le mal de mer, je l'aurais déjà eu sur le ferry, la mer était mauvaise.

Non c'est certainement cette "ragougniasse de glaviuouse". Parce finalement je l'ai mangé cette merde. J'avais tellement faim.

Ici, ils sont sympas, ils m'expliquent que je suis le premier du petit groupe de français. Les autres doivent arriver demain. Je serai donc rejoint par André, Alain, Bernard et Gérard.

J'occuperai donc une cabine avec André. Ils espèrent qu'on va bien s'entendre et qu'on fera du bon boulot. J'acquiesce, je suis prêt à acquiescer à tout. Je ne pense qu'à dormir.

Un type du catering m'accompagne à la cabine deux ponts en dessous, ce n'est pas luxueux, mais ça ira. Je prends la couchette du haut, normal je suis le premier, j'ai le choix des armes et puis je ne le connais pas cet André, imaginons qu'il ait le mal de mer, je n'ai pas envie qu'il me dégueule dessus. Je ne me déshabille même pas, je m'écroule. A demain.



\*

Nous sommes en mer.

Nous avons appareillé de Southampton hier en fin d'après-midi, après avoir embarqué les Anglais. Tout à l'heure nous arriverons au Havres, une courte escale afin de prendre les français cette fois. Nous repartirons en fin de journée et dans cinq jours nous serons à New-York.

André est cool, nous ferons certainement bon ménage.

Il possède une garde-robe impressionnante. Blazer en daim griffé Dior, costumes Cardin, chaussures Weston, il doit appartenir à une famille friquée. Il a six ans de plus que moi, c'est un vieux.

Nous avons de la chance, nous avons été affectés aux premières classes. Le restaurant BALMORAL, le nec plus ultra.

Je prends rapidement possession de mon rang et n'ai professionnellement aucune difficulté d'adaptation. Les stewards anglais ne sont et ne seront jamais de bons professionnels, de plus la clientèle étrangère adore les "frenchis", nous le verrons surtout au retour avec les américains.

Je vais connaître New-York, nous sommes en 1963 et j'ai un peu plus de dix-huit ans.

Je n'arrête pas d'y penser je vais connaître New-York.

A Paris avec Jean-Louis, nous étions allés voir West Side story sur les Champs. Pour moi c'était ça New-York. La réalité ne me décevra pas.

Ce sera ça New-York, et ce sera ça pendant un peu plus d'un an.

Je suis jeune, j'ai une pêche d'enfer, je vais devenir riche, il ne peut en être autrement.

A nous deux New-York !

Au matin du cinquième jour, nous sommes accoudés au bastingage, André et moi. Il est six heures.

L'Hudson River est noyée sous des volutes de brouillard. C'est à cause de la différence de température entre la nuit et le jour.

Ça y est, elle émerge de la brume, je l'aperçois, non je la vois, je la vois. Enfin.

Superbe, verte, grandiose, énorme.

Elle est là, sereine, tranquille. Erigée sur Liberty Island, la plus petite île de la baie de New-York La "liberté éclairant le monde" veille sur la ville. Sur sa ville. New-York.

J'en ai les larmes aux yeux. Le jour se lève et ce spectacle, je le revivrai de nombreuses fois et toujours avec la même émotion. Un peu comme une naissance.

Merci BARTOLDI d'avoir enfanté cette statue. Ce n'était pas la peine de la nommer. Elle est la liberté, son symbole personnifié. Tu n'étais pas Franc-maçon pour rien, tu connaissais la signification du mot liberté.

Inaugurée le vingt-six octobre 1886 cette allégorie de 46 mètres de hauteur perchée sur un piédestal de même hauteur et offerte par la France au Etats Unis d'Amérique n'a pourtant failli ne pas être installée là. En effet si la France a assuré le financement de sa construction, les américains se sont fait tirer l'oreille pour prendre en charge la construction du socle. C'est Joseph Pulitzer, rédacteur en chef du "World" qui à travers ses reportages lancera un énorme élan de solidarité auprès de la classe moyenne.

Merci à vous tous français américains qui avez collaboré à concrétiser un mot : Liberté.

Plus tard quand je retournerai à New-York ce sera toujours en bateau, jamais en avion. Il n'y a que de cette façon que l'on puisse percevoir la valeur du mot liberté à travers une statue, à travers un symbole.

Liberté protège ta ville, elle le mérite, elle a tellement souffert pour exister.

\*

Nous débarquons.

Nous sommes au "piers 92", nous avons chacun un peu d'agent et nous nous sommes rapidement aperçus que le fait d'être stewards français en première classe flattait la clientèle, qui nous le prouve sous forme d'enveloppes abondamment garnies en fin de voyage.

En une traversée j'ai gagné en pourboires l'équivalent d'un mois de salaire à Paris. Nous n'allons pas rester à bord. Cet argent me brule les doigts. J'ai envie de vivre le luxe, de passer de l'autre côté de la barrière.

André est comme moi, mais lui, vient d'une famille où l'on est habitué à le pratiquer. Et ceci depuis plusieurs générations. Pour lui c'est du quotidien tant mieux, il sera mon mentor, il m'apprendra. Et aujourd'hui je dois l'en remercier, car j'aurais pu tomber dans le BOF : Beurre Œuf Fromage

Où que tu sois aujourd'hui. André merci.

Nous avons loué deux chambres communicantes au Manhattan Hôtel, dans la 47<sup>ème</sup> avenues.

Hertz vient de nous livrer une Mustang moteur 289. Elle vient de sortir pour la "World's fair".

Elle est bleu ciel, décapotable. Sensuelle.

Je n'ai pas encore le permis américain, c'est André qui pilote. Il a vécu trois mois à New-York avec son père.

Que la fête commence !

Et elle va durer. Elle va être magnifique, elle va durer deux ans. Deux ans de boulot, parce qu'en mer nous travaillons beaucoup, de dix à douze heures par jour. Mais aussi deux années d'escales, de joies, de passions, de folies.

Et deux paquebots grandioses, de luxe et de bon goût, comme il n'en existe plus.

Mais venez, entrez dans ma boutique aux chimères et lorsque vous aurez fini la visite, vous me direz si ça valait le coup.

\*

Il est vingt-trois heures. On a pris un dernier scotch au bar du Manhattan et le barman nous a indiqué quelques endroits "typical french" La potinière du soir, le club Henri IV, Fanny et d'autres encore, dont j'ai oublié les noms.

La tournée commence. Je découvre le "black russian" Ce cocktail inventé par Gustave Tods à Bruxelles en l'honneur du socialiste Perle Mesta, alors Ambassadeur des Etats Unis au Luxembourg Il est composé de 3cl de crème de café "kahlua" et de 6cl de vodka. Il doit être servi avec 2 cerises à l'eau de vie dans des verres "old fashion". Surtout ne jamais ajouter de Cola. Sacrilège !

Dans les années 60, il était devenu le petit café du matin de certains Russes bruts de décoffrage.

En tout état de cause j'en garderai toujours le souvenir d'un cocktail qui tue, parce qu'à quatre heures du matin on est tellement bourrés qu'on ne sait plus où on a garé la voiture.

Qu'importe. Grands Seigneurs, taxi, le Manhattan.

Après quelques heures de sommeil j'ouvre un œil relativement vitreux sur la civilisation. Merde, il est midi.

Par la porte communicante je fonce dans la chambre à côté.

André a une sale tête. Moi aussi certainement. Et pourquoi y-a-t-il des hélicoptères qui tournent autour de ma tête ? Vite aspirine, quelque chose, n'importe quoi. Mais vite.

Et puis il faut absolument retrouver cette putain de bagnole. D'abord une douche, froide....

Qu'avons-nous fait hier soir ?

D'abord chez Fanny ou le club Henri IV ? La dessus André n'est pas d'accord avec moi.

Moi je prétends que nous sommes allés chez Fanny en premier, puisque nous avons joué à la pétante et que normalement c'est le pastis qui débute une soirée.

Lui prétends que c'est le club Henri IV avec le "black russian". Tiens ça m'aurait plutôt achevé ce truc-là. Et la Potinière du soir ? Alors là, je ne sais plus, je rends les armes.

Taxi. On essaie de refaire le chemin à l'envers. Le chauffeur devant nos atermoiements ce marre en douce. Il a compris le bougre.

C'est incroyable le nombre de parkings qu'il peut y avoir dans cette ville. Mais Euréka, si nous étions garés dans un parking, nous devrions avoir un ticket.

Retour à l'hôtel. Je fouille mes fringues, André aussi. Stop ! je l'ai. Re-taxi.

Nous récupérons la Mustang qui nous attend gentiment. Quelle frayeur.

Du coup, on n'a pas déjeuner, pas grave.

L'après-midi on fonce à la World's fair qui vient d'ouvrir ses portes fin Mars 1964 dans le parc "Flushing Meadows" du Queens.

Impressionnant, les pavillons rivalisent de créativité et de technologie. Ford, Général Electric, IBM, Bell, etc.

On fait la queue au Pepsico, qui sponsorise le pavillon de l'UNICEF avec l'attraction "It a Small World" qui invite les visiteurs en croisière en petits bateaux au milieu d'audio-animatronics prenant la forme de poupées ou d'animaux représentant toutes les nationalités et chantant un hymne à la fraternité universelle.

Les hôtesse nous canalisent. Un coup de coude.

- Tu as vu André, elle est superbe la brune !

- Pas mal

- Comment pas mal ? Salaud, faux cul, superbe tu veux dire. A croquer, oui !

Ça y est je commence à me connaître, je fonds.

Je lui sors mon numéro de charme "with french accent". Elle éclate de rire. Elle est française et travaille au pavillon pour la durée de l'expo.

- A quelle heure tu finis ? Ok on t'attend.

Pas farouche la gamine. Elle est belle, je vais craquer. Je le sais.

Vingt heures. Christine arrive au bar du Manhattan.

En fin d'après-midi je me suis expliqué avec André. Il a accepté de décrocher, mais il garde la voiture. De toute façon je n'ai pas le permis. Il va d'ailleurs falloir que je le passe.

Taxi

La "Potinière du soir". Tient, ils se souviennent de moi. Mais discrets tout de même, aucune allusion à la soirée d'hier....

Christine est flattée que je sois connu, si elle savait.

Je drague, je drague à mort. Je suis bon, je le sens. Elle va craquer. Surtout ne pas la brusquer.

La drague c'est comme la vente. Il y a la mise en place. Très important la mise en place. C'est quatre-vingt pour cent du boulot de fait. Ensuite tu as quelques secondes pour réaliser. Si tu les rates, c'est fini, tu rentres bredouille.

C'est comme à la pêche : tu appâtes, tu ferres et tu sors ta prise, très vite. C'est un duel, un duel magnifique, car chacune des parties connaît les règles du jeu. Aucune femme n'est dupe.

Elle rentre avec moi. Le taxi nous dépose devant le Manhattan, elle est impressionnée par le palace. La nuit est magnifique. Elle a cinq ans de plus que moi et pourtant, à ce moment précis je la sens fragile, Je suis touché.

Le lendemain nous prenons le petit déjeuner tous les trois, Christine, André et moi. On plaisante, on est heureux, on est jeunes. L'après-midi nous visitons le Chrysler-Building. L'un des monuments les plus célèbres de New York. Ce gratte-ciel a été construit par la société Chrysler à un rythme effréné dans les années 1920 quand les constructeurs étaient farouchement en concurrence pour construire le plus haut gratte-ciel du monde. Pour réussir dans cette entreprise, Craig Severance, le constructeur de l'actuel immeuble Trump Building, avait fait ajouter deux étages à son projet, sans savoir que l'architecte

de l'immeuble Chrysler, William Van Halen avait déjà eu le feu vert pour la construction d'une "aiguille" Art Déco de 38 mètres en acier inoxydable qui est aujourd'hui encore le signe distinctif du gratte-ciel. Ce record n'a tenu qu'une année car la tour fut dépassée par le célèbre Empire State Building mais Chrysler reste encore de nos jours le plus important et élégant des gratte-ciels de New York.

Le Chrysler Building est construit dans un style architectural Art déco. Le hall a conquis le public par ses décorations qui mêlent granite, acier et marbre, les belles portes d'ascenseurs et les murs sont incrustés de bois africains en motifs floraux très complexes.

Demain matin nous devons être à bord à l'aube. Mais voilà, je suis encore amoureux. Ma Christine.

Nous naviguons vers Southampton, j'ai le cœur lourd, il faudra quinze jours pour que je revoie Christine.

\*

Ça fait maintenant trois mois que je fais Southampton Le Havre New-York et inversement. Christine est merveilleuse, mais elle va devoir rentrer en France, des affaires familiales. Reviendra-t-elle. Je vais certainement en baver. En attendant on en profite.

Pas à Southampton, car question vie nocturne, en dehors des cuites à la bière dans les pubs avec les autres équipages, c'est plutôt restreint. Je monte quelquefois à Londres, mais j'en ai vite fait le tour. Buckingham Palace, la Colonne Nelson, Chelsea ... et puis ce n'est plus ma période anglaise.

L'Amérique est grandiose. Tous les quinze jours nous vivons trois jours de délire.

Nous allons souvent au théâtre sur la 42ème. J'ai même la chance de voir Hello Dolly qui vient d'être créée à New-York en janvier 1964 avec Carol Channing qui, brûle les planches et assure le succès du spectacle : son regard fascinant, son sourire éblouissant, sa voix rauque charment d'emblée le public et les critiques. La pièce se joue à bureaux fermés et, fait sans précédent, le théâtre vend même à l'avance des places debout !

*Hello Dolly !* est reconnue meilleure comédie musicale de l'année et se voit attribuer pas moins de neuf récompenses.

L'argent coule à flot. Les "franchies" ont la cote à bord.

Je me fais un fric fou. Quand j'y pense aujourd'hui. C'est scandaleux.

Par contre je dépense sans compter. Je pars du principe que je suis né à poil et que tout ce que je porte c'est du bénéfice. Alors comme je ne suis pas une multinationale, je dépense.

L'argent me brûle les doigts, mes doigts brûlent l'argent et c'est bien comme ça.

Un jour Christine est rentrée en France. Je pensais qu'elle aurait pris le Queen-Mary pour revenir. Elle a préféré prendre l'avion pendant que j'étais en mer. Elle ne m'avait pas donné la date exacte, je ne pensais pas que c'était si tôt. Pas d'au revoir. C'est certainement un adieu.

Vas-y le canif. Ne te gêne pas, il est tendre le jeune con. Tu ne risques rien.

\*

Pendant quelques temps je trimballe un cafard terrible dans les bars à matafs de Southampton et sur les docks de New-York. Je picole pas mal.

C'est vache la vie, on te la donne en kit, mais t'as pas le mode d'emploi.

Un soir, avec André, nous sommes au bar du Manhattan, nous avons loué une corvette Sting-ray moteur quatre cent vingt-sept. Bleue nuit, un monstre.

Au fait, j'ai passé le permis. Aux states ce n'est pas comme en France. Juste le temps de remplir les formalités et de passer l'épreuve.

On en est au trois ou quatrième Cutty-sark en se demandant ce qu'on va bien pouvoir faire.

C'est décidé Ce sera une soirée "chasse". Facile, nous avons nos points de chute et les "frenchies sont "persona-grata".

De plus en anglais j'ai fait d'énormes progrès. Il paraît même que j'ai l'accent du Texas. Je ne sais pas pourquoi, parce que l'équipage donne dans le Cockney plutôt que dans le texan.

Le Cockney est ce parlé très particulier à l'accent inimitable, devenu progressivement une sorte d'argot

qui trouve son origine dans la classe populaire ouvrière de l'est de Londres.

J'ai la main sur la poignée de la portière de la corvette, et j'essaie d'ouvrir cette putain de serrure mais qu'est-ce qui se passe, deux malabars me tombent dessus. Ils m'insultent, me bousculent. André n'est pas un bagarreur et je sens que si je la ramène, je vais en ramasser une.

Je ne fais pas le poids, pourtant...Mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ? Comment ce n'est pas ma voiture. Mais enfin je ne suis pas gâteux !

On, s'explique. Ils ont raison, la nôtre est quinze mètres plus loin. C'est exactement la même.

On se confond en excuses.

- Vous êtes Français ? Ça change tout. Entrez au bar. D.W. adore les Français.

- Qui c'est D.W. ?

Merde alors, le tube du siècle. On n'entend qu'elle sur toutes les radios. Alors allons-y pour D.W.

Nous ne l'avions pas vu tout à l'heure, elle est au bar entourée d'une vingtaine de personnes. Sa cour.

Ses gorilles expliquent. Elle éclate de rire.

- Mark, André, come with us, you'r sweet, we'll done make a party.

Encore deux ou trois scotchs et nous intégrons le cortège. André conduit.

Je ne sais pas où on va mais on y va. On suit. Le cortège s'arrête. Carte magnétique, les voitures s'engagent dans le parking. Du courage mon fils.

André me regarde, je peux lire dans ses pensées. Qu'est-ce que c'est que cette galère.

Nous trouvons à nous garer à côté d'une Porsche conduite par un type tellement efféminé que j'aurais pu me tromper.

On suit. Tout le monde rigole, chahute.

Ascenseur. Les gorilles nous pilotent. Nous montons avec D.W. Elle parle doucement. Elle porte une robe fourreau blanche qui met ses courbes et sa chair café au lait terriblement en valeur. Elle est sculpturale, belle, d'ébène.

Quel âge a-t-elle ? Vingt-huit, trente ans ? Je ne sais pas. Elle est grande liane. Tout le monde la connaît.

J'ai entendu son dernier tube des dizaines de fois à la radio de nos voitures. Je suis subjugué, c'est la

première fois que j'approche une artiste à la mode, de renommée internationale.

Chez Lassère, chez Ledoyen, j'ai servi des grands de ce monde. Des ministres des hommes d'affaires des artistes et même le Prince de Galles. Mais jamais une idole.

Je suis jeune et je comprendrais plus tard combien il est difficile d'être une idole et combien elles sont fragiles.

Et puis qu'est-ce que c'est qu'une idole, si ce n'est un Dieu qui n'a pas réussi. Peut-être, mais pour l'instant je reste pétrifié devant l'idole.

L'ascenseur arrive directement dans l'appartement particulier avec un système de carte magnétique. On aura ça en France dans vingt ans, et encore...

Appartement !

Je rêve !

Combien ça fait un truc comme ça ?

Je parle de la pièce principale, celle dans laquelle arrive l'ascenseur. Cent cinquante, deux cent mètres carrés ? c'est fou. J'essaie d'imaginer le reste, les chambres, les salles de bains, les dressings. Mais où suis-je ?

André dont les parents possèdent beaucoup, d'argent et qui ont une magnifique résidence en Sologne, n'en revient pas.

On avance dans la pièce Du personnel en veste blanche ou en spencer. Tout est prévu.

D.W. nous prend chacun par un bras et nous entraîne.

- Champagne frenchies ! Veuve Clicquot.

Quelle merveille de retrouver cette étiquette orange connue dans le monde entier.

Je suis fier d'être français. La France, le champagne, Maurice Chevalier, Edith Piaf, Jean Gabin, les Champs Elysées, le Lido, tout y passe. André et moi, nous sommes traqués. Nous devons raconter. Dior, Hermès, le Ritz, Lucas Carton. Nous devons raconter "the french way of life" Alors on parle, on raconte. Ils nous écoutent, ils nous comprennent, ils nous aiment.

\*

Je me réveille. Quelle heure est-il ? Et qui c'est cette brunette couchée sur moi ? Je ne la connais pas. Je n'ose pas bouger.

Où est André ? Le canapé est confortable. Tiens j'ai dormi tout habillé. Elle aussi d'ailleurs.

Il y a des corps partout, sur les sofas, par terre. Je ne me souviens plus de rien. Mais qui c'est cette fille ? Est-ce qu'on a fait l'amour ? Ce n'est pas possible, d'habitude je me déshabille.

J'ai la gueule de bois et en plus j'ai soif. J'aperçois une bouteille de champagne sur un buffet. Je bois à la régalade. Il est chaud, il mousse, je m'étouffe, je vais dégueuler.

Ils dorment tous, ces cons. Mais qu'est-ce que je fais ici ? Ça y est j'ai récupéré André. Tiens-lui, il s'est déshabillé. Et c'est quoi ces deux nanas avec lui. Merde ! Qu'elles sont belles. Ce n'est pas possible, le veinard.

Je le secoue, il émet un borborygme assez étonnant, sur deux tons, ouvre un œil et jaillit comme un diable.

- Quelle heure est-il ?

- Je n'en sais rien

Un regard à mon poignet. Où est ma montre ? Ah non j'espère que personne ne me l'a piquée. Une Jaeger Lecoultre. Ah là voilà, au pied du canapé. Je réintègre ma tocante. André s'est rhabillé, il appelle l'ascenseur.

Au parking, impossible de retrouver la corvette. Ça devient une manie. La voilà. C'est bien ma nôtre ? oui.

Le Manhattan, je vais me coucher. Quelle heure est-il ? huit heures, neuf heures, pas de petit déjeuner, je m'en fous.

C'est plus qu'une gueule de bois, c'est une débâcle, la Bérézina. Quelqu'un doit m'aider. Si non, y a non-assistance à personne en danger.

Je frappe à la porte communicante. Un grognement. Oh mon Dieu, la tronche à André, avec une tête pareille il va faire peur aux gosses.

Douche froide.

Vingt et une heures. Lary le chef barman commence à nous connaître. Cutty Sark ?

Et ben vas-y jeunesse, rouler bolide, il faut soigner le mâle par le malt. Ça s'appelle l'homéopathie.

- Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? Cool, cool.

- On va chez Fanny.

La pétanque, le pastis. Là-bas c'est Marseille, on s'est fait des copains.

\*

La traversée a été calme.

J'ai une famille d'américains avec quatre gosses. Très sympa, ils m'ont invité chez eux, en Floride. Ils vont visiter les châteaux de la Loire.

Trois billets de cent dollars au débarquement. Plus trois autres bonnes tables. Rien à dire. Le boulot est dur en mer, mais qu'est-ce qu'on se fait comme fric.

En euros, au jour d'aujourd'hui, entre le salaire, les pourboires et nos petites magouilles, cela doit représenter près de quarante ou cinquante mille francs par mois, et je n'ai pas vingt ans.

Vraiment Southampton ne me branche pas. Alors on loue une voiture et on fonce sur Londres ou mieux Bournemouth, la côte, les villes balnéaires. Il y a toujours quelques petites anglaises qui acceptent de s'amuser avec des français. Les Beatles font un tabac.

J'ai hâte de repartir sur New-York. D'habitude on descend du bateau et on va boire un verre en face sur les docks en attendant que le type de chez Hertz nous amène la voiture.

On essaie d'en changer à chaque fois, mais pour mon compte personnel je suis branché Chevrolet corvette Sting-ray.

Le bistrot est infâme mais maintenant on est connus.  
Il y a un type qui nous vend des chemises Oxford.

C'est la mode en France et on ne peut pas en avoir.  
Nous, on les paye deux dollars et on les revend quatre-vingt francs en France. On fait aussi un peu de commerce avec des disques introuvables au pays de Montaigne

Nous sommes devant une bière blanche, comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui " la miller guenuine draft" ça n'a pas de goût, c'est frais, ça mousse et on a un peu l'impression de boire une pression.

Un type est au bar, à côté de moi, il me regarde comme me regarderai une méduse, vous savez ce mollusque qui a survécu six cent cinquante millions d'années alors qui n'avait pas de cerveau, ce qui est en fait une bonne nouvelle pour les cons, et lui comme spécimen de con, il a la palme. Reste simplement à savoir s'il est payé pour l'être ou s'il est bénévole

Je ne le connais pas ce mec Mais qu'est-ce qu'il me veut ?

Il se colle à moi. Qu'est-ce qu'il a dit ?

- I'm a queer

Un pédé ? et alors ! Je m'en fiche.

Il se colle, il me bouscule un peu. J'essaie de rester calme, mais je sens que je blanchis. Mauvais signe. Mais où est passé André ? le voilà à l'autre bout du bar en train de peloter une pétasse de quatrième catégorie.

Et moi qu'est-ce que je fais-moi avec ce conard collant et agressif ?

J'explique

- I'm French, just having a drink, nothing else..

Il n'a rien compris ce con, il met sa main droite sur mon genou gauche.

André où es-tu salope ? Je vais l'exploser ce mec. J'en peux plus.

Reflexe.

Je chope un pied du tabouret sur lequel il est assis, juste en dessous de l'assise et tire d'un geste brusque. bien entendu il se casse la gueule. Il n'est pas content le Monsieur, ça se sent. Je l'ai maintenant en face. Tout de même nous sommes en terre étrangère. Un peu de tact.

André arrive, on s'explique, on s'excuse, on tente de faire preuve de diplomatie. Non il est vindicatif le monsieur, il veut ma peau.

J'ai le malheur de lui tourner le dos une seconde. Il se jette sur moi par derrière. Le con.

Il me ceinture au torse, la prise de l'ours, il pense qu'il va pouvoir m'étouffer. Manque de pot pour lui j'avais les poumons pleins.

Je remonte mon pied droit au-dessus de sa rotule droite. Je porte des Santiags, je colle et je pousse d'un coup terrible vers le bas, vers sa cheville.

Le type hurle. Sa rotule vient de lui descendre dans les baskets. Même l'homme le plus costaud du monde ne vaut plus grand chose avec un genou broyé. Il se roule sur le sol.

A mon avis il en a au moins pour deux ou trois mois entre l'hôpital et la rééducation. J'espère qu'il a une bonne assurance le pédé, parce que la sécurité sociale aux Etats Unis....

Ça a été tellement vite que les clients se demandent ce qui s'est passé. Bénéfice de l'effet de surprise. Il ne faut pas trainer. On plie nos gaules. On s'arrache. A bientôt les mecs.

C'est sympa d'avoir dix ans de sports de combat à son actif. Merci maman, merci papa.

Il y en a d'autres qui allaient aux ports d'hivers ou qui jouaient au tennis. Nous on n'avait pas les moyens. Alors mes parents avaient trouvé quelque chose de plus économique et surtout qui va s'avérer plus efficace pour la vie que je vais mener.

Malheureusement j'aurai encore à m'en servir. Je viens de comprendre que ça va me servir de viatique. Tout au moins une grande partie de ma vie.

La force et l'intelligence. Ensuite viendra la beauté, celle du cœur et de l'âme. Et après...

Quel est le quatrième pilier pour qu'un édifice soit stable ?

Je mettrai trente ans à la découvrir. Et lorsque je l'aurai découvert, je n'aurai plus personne avec qui partager ce trésor. J'entrerai dans la solitude, le néant des néants. To be or not to be ? Mais c'est une autre histoire. Peut-être l'écrirai-je un jour.

\*

Au début New-York se restreignait à l'île de Manhattan qui était occupée par une population d'Amérindiens bien avant que les colons de s'y installent. Son nom vient de "Manna Hata" qui signifiait l'île aux collines, puis la ville naissante est rebaptisée New-York en l'honneur du Duc d'York.

A ce jour elle est divisée en cinq arrondissements :

Manhattan, le Queens, Brooklyn, le Bronx et Staten Island.

On distingue souvent trois zones principales à Manhattan (du sud vers le nord) :

Downtown : le cœur historique de New York, dans le Sud de l'île. Elle comprend le quartier d'affaires de Financial District avec la bourse de Wall Street ainsi que les quartiers de Chinatown et SoHo.

Midtown : le plus important quartier d'affaires des États-Unis. On le fait généralement commencer dans le Sud à la 14<sup>e</sup> rue et terminer à la limite sud de Central Park dans le Nord. La partie la plus dense et la plus caractéristique du quartier se trouve dans le Nord, à partir de la 31<sup>e</sup> et surtout de la 42<sup>e</sup> rue, où se trouve Grand Central Station, la principale gare de l'île pour les trains de banlieue.

Uptown : les quartiers au nord, à l'ouest et à l'est de Central Park, le principal espace vert de l'arrondissement. C'est un espace majoritairement

résidentiel (Upper East Side, Upper West Side, Harlem...).

La Cinquième avenue, axe majeur de la ville, délimite les côtés est et ouest de l'arrondissement.

Les nombreux quartiers de Manhattan ne répondent à aucune convention particulière. Certains sont géographiques, comme l'Upper East Side, d'autres décrivent une réalité ethnique, comme Chinatown ; certains sont des acronymes, comme TriBeCa (« TRiangle BElow CANal Street ») ou SoHo (« SOuth of HOuston »), ou NoLIta (« NOrth of Little ITaly »). Harlem doit son nom à la ville d'Haarlem aux Pays-Bas. Ils dévoilent toute la diversité de Manhattan : le Lower East Side et East Village ont été longtemps associés à une « subculture bohème ». Chelsea est le quartier de la vie artistique et nocturne du borough. Washington Heights est habité par des immigrants de République dominicaine. Chinatown est, avec plus de 150 000 habitants, la plus grande concentration de Chinois du monde occidental. L'Upper West Side est souvent défini comme un quartier intellectuel et créatif tandis que l'Upper East Side, l'un des quartiers les plus riches des États-Unis, est caractérisé comme conservateur.

Le Queens est créé en 1683 Il est ainsi nommé en référence à la reine Catherine de Bragançe épouse du roi Charles II d'Angleterre. Il est d'abord colonisé par quelques familles anglaises et hollandaises il n'a

connu qu'un lent développement avant le rattachement à New York en 1898 et la construction du pont de Greensboro en 1909 (Alors que Brooklyn comptait 600.000 habitants en 1880, le Queens n'en comptait que 70.000 environ). Des vagues d'immigration successives dans les années 20 et 30 (Italiens et Irlandais) puis après-guerre dans les années 60 (Grecs) ont contribué à faire du Queens le second quartier le plus peuplé de New York derrière Brooklyn. Aujourd'hui il est de loin le plus multiethnique avec plus de 130 nationalités différentes. Un véritable patchwork culturel. Sa population continuant de croître rapidement.

Le Queens et la musique : Dans les années 40 certains grands noms du Jazz s'y produisaient dans les bars de nuit : Louis Armstrong, Count Basie and Ella Fitzgerald... des stars et groupes de Hip Hop en sont également originaires

Le Queens coté atlantique : Les plages de Long Island attirent depuis le début du XXème siècle de très nombreux New Yorkais. Elles sont aujourd'hui encore une des principales attractions du Queens avec les quartiers d'Astoria et de Long Island City.

Brooklyn représente à elle toute seule environ 2,5 millions d'habitants. S'il s'agissait d'une ville indépendante, ce serait la 4ème des USA derrière NY, Los Angeles et Chicago

Les années noires que la ville a connu lui donne aujourd'hui beaucoup d'intérêt !

On peut croiser à Brooklyn de nombreux immigrés en provenance de l'Europe de l'Est, d'Afrique, d'Amérique Latine, des Caraïbes, d'Asie et du sous-continent Indien.

C'est donc un vrai melting pot comme son voisin Queens !

Le nom de Brooklyn est d'origine hollandaise en raison de l'installation entre 1630 et 1640 d'une petite colonie d'origine hollandaise. En 1646, un village fut construit : Breukelen. En 1664, le nom change suite à la prise de la colonie par les forces anglaises et devient Brooklyn. Jusqu'au début du XIXème siècle, la population augmente lentement.

En 1814, l'activité soutenue du chantier naval de l'East River conjuguée à l'ouverture de la ligne de Ferry reliant Manhattan à Brooklyn va alors tout changer en favorisant l'installation massive d'une population hétérogène : Immigrants nouvellement arrivés de diverses origines, afro américains affranchis de l'esclavage mais aussi une classe aisée qui occupe rapidement le quartier de Brooklyn Heights et y fait construire des maisons bourgeoises. En l'espace de 60 ans de 1820 à 1880, la population

passé de 11.000 à 600.000 habitants. En 1883, le pont de Brooklyn "Brooklyn Bridge" est inauguré et marque l'amorce d'une intégration dans New York. En 1898, suite à un vote de la majorité des habitants, la ville Brooklyn est rattachée à New York.

Le Bronx : A la fin du XIXème et au début du XXème siècle le Bronx connaît un développement démographique rapide en accueillant des immigrants Irlandais et Italiens ainsi qu'une communauté Noire issue d'Haïti et d'Afrique occidentale. Entre 1900 et 1950 sa population est multipliée par 7 passant de 200.000 à 1.400.000 habitants. L'après-guerre annonce un bouleversement majeur : Le développement de Manhattan favorise la hausse des loyers et repousse les populations pauvres (majoritairement porto ricaines et afro américaines) vers le Nord. L'insécurité grandit et le Bronx connaît à partir des années 60 une vague d'incendies majeurs contribuant à la ghettoïsation de ce quartier de New York.

L'île de Staten Island est située en face de l'extrémité sud de Manhattan, de l'autre côté du bassin principal du port

Comme district de New York, Staten Island comprend l'île de Staten Island et aussi cinq petites îles inhabitées :

Le district de Staten Island est resté assez rural jusqu'à l'ouverture du pont Verrazano en 1964, lorsque son statut insulaire s'est transformé en celui de banlieue à fort développement urbain. Jusqu'à cette époque, on pouvait encore y trouver des fermes d'élevage de volaille et de vaches laitières, ce qui provoquait parfois une certaine forme d'humour de la part des habitants des autres districts. À la fin des années 1960, il y eut plusieurs querelles sur les questions environnementales et la préservation de la nature. Depuis, on a aménagé dans les collines du centre de l'île une série de parcs publics, bien reliés par des chemins de randonnée.

\*

Nous sommes au Q.G. le Manhattan Hôtel dans la 7ème Avenue à une rue de Broadway.

Maintenant nous sommes connus. Ça fait un peu plus de six mois que nous venons tous les quinze jours. On nous traite en habitués. Ils doivent se demander d'où on sort tout ce fric, à notre âge. Surtout que depuis quelques temps je me suis mis au poker.

Ça joue gros à bord et de plus je suis bon. De quoi arrondir les fins de mois.

A la réception un réceptionniste me remet un message. DW sait que le Queen Mary est à quai pour trois jours, elle souhaite que je l'appelle.

On monte, je prends une douche. Blazer bleu marine, pantalon blanc, chemise bleu ciel, col ouvert, Ascot bleue à pois blancs. Un peu de Polo vert, Ralph Lauren. Un coup d'œil dans la glace. Ça devrait aller.

J'appelle. On me répond qu'on va voir.

Je l'ai au bout du fil. Cette voix rauque et suave à la fois. Quand je pense que dans les discothèques du monde entier toute une génération danse au son de cette voix. J'en ai la chair de poule.

Elle m'annonce qu'elle a quelques amis chez elle ce soir et me demande si je suis libre.

Je le suis !

Je dois venir seul. Je dis OK.

J'explique à André il est sympa, il comprend et me laisse la voiture.

36<sup>ème</sup> avenue. Le parking, ascenseur. Je connais.

Elle est là devant moi. Superbe. Spencer blanc matérialisant un décolleté vertigineux, pantalon blanc ne laissant rien perdre de sa plastique, talons aiguilles blancs.

Le chocolat de sa peau tranche. C'est une symphonie en noir et blanc.

On s'embrasse comme si l'on se connaissait depuis dix ans.

- Hello sweet heart !

- Hello honey !

Je suis surpris. Suis-je en avance ? Où sont les invités ?

Elle m'explique qu'ils ont dû se décommander à la dernière minute.

Elle me prend pour un débile profond, ou quoi ?

Allez mon garçon le cirque va ouvrir, la chevauchée fantastique va commencer. Mais quelle écuyère. Quel numéro de manège.

Pendant trois jours et deux nuits je ne sortirai pas de cet appartement.

On se fait livrer la bouffe, le champagne coule à flot. On coïte, on bouffe, on recoïte.

James Brown ne sortira son "sex machine" qu'en 71. Mais nous avons une prémonition. J'aurai pu l'écrire, elle aurait pu le chanter. Ça aurait fait le tube que l'on sait, avant que James Brown ne le fasse. Elle n'en était pas à un tube près.

Enfin je réintègre le Manhattan dans un état de délabrement physique avancé.

André me fait la gueule. Il a du mal à me croire.

Mais enfin, est-ce que ça s'invente une histoire pareille ?

OK. Il enterre la hache de guerre. Un dernier Cutty Sark au bar. Demain on appareille à l'aube.

La traversée est houleuse. Beaucoup de clients restent dans leur cabine à nourrir les poissons.

Il y a peu de monde au restaurant. Tant mieux parce que moi j'ai vraiment besoin de me refaire une santé. Heureusement il y a le caviar. Et justement le caviar, c'est bon quand on a un coup de barre.

A bord de ce paquebot, les clients première classe ont droit à tout. A volonté, caviar inclus. Le meilleur, du gris d'Iran.

Au départ de la cuisine la boîte-kilo est pesée. Elle est nichée sur un lit de place pilée. Nous servons les clients et la boîte est à nouveau pesée au retour en cuisine. Ça sert au chef à déterminer la consommation moyenne et donc ses ratios de gestion.

Le pauvre homme, il ne se doute pas que sur le chemin du retour je fais des haltes gustatives. Ça me jouera d'ailleurs un tour, car au bout de six mois, je me suis tellement goinfré de caviar que j'en attrape une crise de furonculose. Sang trop riche. L'horreur

Bonne leçon. Aujourd'hui encore lorsque je dois déguster du caviar dans une réception, j'ai une certaine appréhension.

\*

Southampton. Cap sur Londres. Nous sommes en 1964, Elvis à une éclipse. Les Beatles ont la super cote. Dans toute les boites on n'entends qu'eux. La Beatlemania. Les petits français aussi ont la cote.

Ce soir-là, je guinche une jolie brune, rare pour une anglaise, yeux bleus, canon elle doit avoir dix-huit dix-neuf ans, mon âge. Tiens je suis retombé dans la cour des petits.

Tant pis je vais goûter aux brunes anglaises, ça me changera des blondes.

Penny ! mais je croyais que c'était une pièce de monnaie. Apparemment il y a confusions, Penny c'est le diminutif de Pénélope.

Comment peut-on s'appeler Pénélope ? C'est comme si je m'appelais Hercule ou Timoléon, ou Urbain. Au fait quels pourraient-être les diminutifs de ces prénoms, je n'ose même pas les imaginer

Donc me voici avec ma Pénélope, pardon Penny.

Impressionnée la mignonne.

Avec André nous avons nos habitudes au Savoy. Cet hôtel inauguré en 1889 offre la particularité de se situer dans la seule rue du Royaume-Uni où les véhicules doivent rouler à droite. On raconte que cela date de l'époque où les conducteurs de *chariot*

amenaient leurs clients à l'hôtel. Rouler à droite leur permettait d'éviter de descendre pour ouvrir la porte à leurs passagers.

A noter aussi que le Savoy a longtemps été connu pour ses chefs créatifs. Ses cuisines ont vu l'invention de la pêche Melba, créée en l'honneur de la cantatrice Nellie Melba par le célèbre chef français Auguste Escoffier.

Bref l'aura de cet hôtel de légende plus la Jaguar de location, la mise en place se présente bien, il n'y a plus qu'à conclure et après avoir ripaillé sans retenu, je conclus.

J'ai d'ailleurs remarqué que j'étais meilleur pour les conclusions que pour les têtes de chapitre.

C'est ce qui fait la différence entre un relationnel et un bon commercial.

Le commercial conclut et signe la vente, le relationnel l'approche. L'apothéose c'est d'être les deux. Très rare, ça viendra plus tard avec le métier.

A partir de ce moment une sorte de ronron, de monotonie commence à s'installer. Southampton, Londres, Penny, Le Havre, mon petit commerce de chemises et autres disques et aussi whisky, New-

York et D.W. lorsqu'elle n'est pas en tournée ou en enregistrement.

Au bout d'une petite année, je capitule.

Je vais aux renseignements et j'apprends que le Mauritania et le Caronia, deux paquebots de croisières seraient très honorés d'avoir à bord deux ou trois "french linguist stewards".

Alain et Bernard embarquent sur le Mauritania.

André pose le sac. Ses parents l'ont rappelé pour entrer dans les affaires familiales. Nous ne nous reverrons jamais. Ainsi va la vie.

Et moi je me positionne pour le Caronia. Au programme "North cap cruise" et ensuite la croisière des milliardaires " Le tour du monde" trois mois d'expatriation.

Lors de mon dernier séjour à New-York, je n'ai pas vu D.W. mais elle connaissait mes intentions.

Lorsque j'arrive au Manhattan, il y a un message et un petit paquet pour moi. De sa part.

Le message est charmant :

*Petit français Chéri, ce fut une courte histoire, mais elle m'a fait aimer la France. Peut-être un jour.....  
D.W.*

J'ouvre le paquet. Je suis sensible, les larmes arrivent, je le sens. Une petite boîte siglée Tiffany. Une bague, magnifique. Un diamant et un saphir bleu nuit, montés sur or jaune, Un rectangle avec deux sillons qui laissent apparaître la peau. Ça doit valoir une fortune.

Je la porterai une dizaine d'année, sans jamais l'enlever. Et puis en soir à Saint Germain des Prés, je l'enlève pour me laver les mains. Je ne le faisais jamais, pourquoi ce soir-là...

Vingt minutes après, je suis comme un fou. Ma bague ! J'ameute tout le restaurant. Mon amie se demande si je n'ai pas disjoncté.

Rien à faire, je ne retrouverai jamais ce merveilleux souvenir. Ce jour-là j'ai compris que l'on ne s'attache pas à l'objet pour l'objet, mais pour ce qu'il représente.

Je reverrai D.W. un soir à l'Olympia, bien plus tard.

Nous dînerons ensemble, comme deux vieux amis que nous serons devenus. Et puis le temps passera. Certaines de ses chansons de soixante-deux, soixante-trois seront réorchestrées, réenregistrées sur des compilations. Elles ont toujours du succès en discothèque. Mais moi j'ai les vinyles originaux, je

me les repasse de temps en temps. Nostalgie...  
nostalgie...

C'est ma dernière traversée dans le sens New-York-Southampton avant le Caronia.

A bord, j'ai une table de trois personnes, le couple et la fille Jennifer. Ils sont d'Odessa au Texas, bourrés d'oseille. Ça se sent. Je suis capable de renifler l'odeur du fric à plus de cent mètres. Encore maintenant d'ailleurs.

Le petite est belle comme tous les américaines de cet âge, dix-huit, vingt ans, stéréotypée, les yeux bleu lavande, blonde à croquer, fine et sportive. Dans vingt, elle aura pris vingt kilos de hamburger, mais pour l'instant elle est chouquette.

Une heure du matin, on frappe à la porte de la cabine. André grogne dans son sommeil, je vais ouvrir. Jennifer.

- mais qu'est-ce que tu fais là, à cette heure ?

- Je ne pouvais pas dormir, je veux aller pendre un pot au bar, viens avec moi.

Et merde ! Je me rhabille.

C'est justement Alain qui est au bar ce soir-là. Le vrai titi parisien, un type terrible.

Lorsqu'il est monté à bord, il bredouillait quelques mots d'anglais, comme nous tous. Le problème c'est que lui n'a fait aucun progrès, mais comme il est sympa, souriant et drôle tous les clients l'adoptent. Et à priori, ça marche.

- Qu'est-ce que tu bois ?

Je lui réponds que je n'en sais rien, premier sommeil.

Jennifer à l'air de s'ennuyer, ma conversation est plus que décousue.

Alain cligne de l'œil d'un air entendu et il nous confectionne deux black-russian, le fameux cocktail qui tue, enfin qui me tue moi, parce que Jennifer ça n'a l'air de lui faire aucun effet, tout du moins dans l'immédiat. Elle a même l'air d'y prendre goût et en recommande un second.

L'orchestre fini la nuit sur "blue Moon". On va danser. Mais qu'est-ce qu'elle veut cette petite ?

Tout de même soyons sérieux, ses parents sont à bord.

Les parents, tu parles et l'Amérique libérée ! Et James Dean ! et la fureur de vivre et West side story

Ce n'est pas une débutante, ou je suis en train de me faire violer sur le C deck, ou je ne m'y connais pas.

Allez mon garçon, la France te regarde.

La traversée dure six jours et cinq nuits. Pour les cinq nuits j'en suis certain, pour le reste je ne réagis que par automatismes.

Comble d'ironie, les parents et Jenny logent au Savoy à Londres. Et que vais-je faire de Penny moi ? Cornélien.

Alain me donne un coup de main. A l'arrivée, il appelle Penny, en prétendant que je n'ai pas fait la traversée et que j'ai pris l'avion pour rentrer en France en urgence, une sombre histoire de décès dans la famille.

Jennifer, est maligne comme un singe, elle arrive à fausser compagnie à ses parents et me rejoint deux nuits de suite dans ma chambre.

Ensuite je dois rentrer sur Paris une quinzaine de jours avant de rembarquer sur le Caronia.

Ça tombe bien, elle et ses parents vont aussi en France pour visiter Paris. Je dois lui jurer de la retrouver à l'Hôtel Ambassadeur Boulevard Hausmann. Ce que je ferai d'ailleurs.

Les parents sont un peu surpris de me retrouver à Paris.

J'explique. Les vacances, changement de bâtiment. Je ne pense pas qu'ils soient dupes, mais ils adorent leur fille, ils ferment les yeux.

Mieux ils me sortent. Pendant une dizaine de jours, c'est le Paris visite touristique. Tour Eiffel, Arc de Triomphe, bateaux mouches, le Louvre et le reste. Je me transforme en guide.

Ce sont aussi les meilleurs restaurants, les Cabarets en vogue, la Calavados etc. Ils sont flattés. René Lassere vient nous saluer, Gilbert Lejeune le patron Du Doyen aussi, il est vrai que j'ai fait mes premières armes dans ces établissements.

Ils sont surpris aussi de me voir avec ces américains et doivent penser que je me suis recyclé en chasseur de dote.

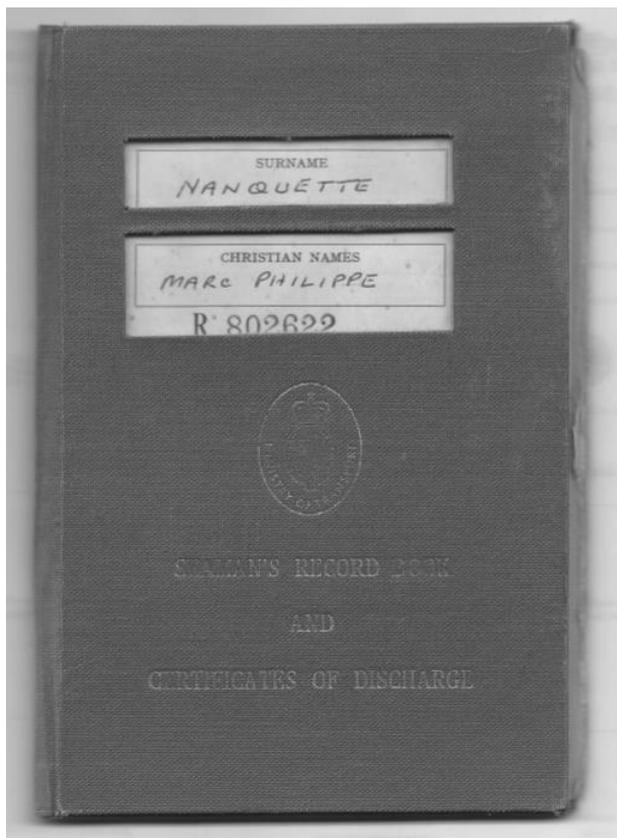
Une dizaine de jours inoubliables, puis Jenny et ses parents s'en vont.

Cannes, le Martinez, je ne peux les suivre. Dans quelques jours je dois retourner en Angleterre.

Les adieux sont émouvants, je dois jurer d'aller les voir au Texas, je jure. Je n'irai jamais

Si un jour tu lis ces lignes, sache que j'ai souvent  
pensé à toi, ma jolie petite américaine

\*



Autant le Queen Mary est noir et rouge, autant le Caronia est vert et blanc. Il est beaucoup plus petit. C'est un paquebot de croisières, de croisières de luxe. Le tour du monde cela doit coûter une fortune, sans compter les escales.

On embarque, je sais que je ne reverrai pas l'Angleterre avant deux mois et demi au moins.



Penny est triste, moi aussi. Nous avons passé les deux derniers jours ensemble au Savoy.

J'essaie de donner le change, d'avoir l'aire enjoué deux trois mois ce n'est rien. Nous ne sommes dupes ni l'un ni l'autre. Nous savons tous les deux que notre histoire n'y survivra pas. Adieu Penny. L'amour naît dans nos regards grandis par de tendres baisers, mais fini très souvent dans les larmes d'un cœur lourd et brisé

★

Lisbonne.

Nous débarquons vers dix-huit heures et nous aurons deux jours d'escales. Les passagers ont quitté le bord depuis notre arrivée vers 10h00. Le bateau s'est vidé et nous avons eu le temps de tout remettre en l'état pour leur retour. Mais je constaterai très vite le bord se vide presque entièrement de ses passagers. Dans le cadre de ce tour du monde tout est prévu, ils sont "cocoonnés" du premier au dernier jour. Visites, excursions, safari-photo etc.

Seule une petite équipe reste en place par roulement.

Lisbonne

Cela me change de New- York et de Southampton. Nous trainons un peu sur les docks.

Je me suis fait un nouveau copain, Gérard. Nous partageons la même cabine. Et nous sommes tous les deux "linguist stewards" à bord. Un seul problème, il est doté d'une puissance de ronflement comparable à une arme de destruction massive. Vite des boules quiès, ça urge !

Gérard est aussi un transfuge du "Queen Mary" et comme moi il a voulu élargir son champ d'action, le tour du monde !

J'apprendrai à la longue que dans tous les ports du monde, des docks sont des docks, aussi bien à New-York, qu'à Dakar, à Melbourne où à Bordeaux. C'est sinistre on y vend tout, surtout du sexe. On y achète tout, surtout les consciences qui ont la faculté de se diluer dans l'alcool.

Trois choses importantes sur les docks

- L'alcool, comment tu tiens
- la castagne, comment tu donnes, comment tu reçois
- Les "pétasses" vérolées ou pas

Je mets très peu de temps à comprendre et je ne l'oublierai pas. Ça peut toujours servir.

Cela n'empêchera pas que quelques dix-huit mois plus c'est aussi à Lisbonne qu'en tant que marin de la Royale, je me ferai "planter". Un moment d'inattention dans ce genre de vie, ça ne pardonne pas. Il m'en reste une belle cicatrice.

Vers vingt heures, on prend un taxi avec Gérard et nous allons dans les vieux quartiers de Baixa qui fût reconstruit sur des normes antisismiques après le tremblement de terre de 1755 par Sabastiao José de Carvalho Marquis de Pombal et 1er Ministre.

Et aussi le Chiado qui a été ravagé par l'incendie du 25 août 1988 et rénové par l'architecte portugais Alvaro Siza Vieira, qui a trouvé le bon équilibre entre l'ancienne architecture pombaline et une qui soit davantage contemporaine

Nous allons dans des ruelles, des venelles. Ça sent l'huile d'olive, les gens paraissent sales, mais ils ne le sont pas, ils sont tout simplement pauvres. Bizarre comme la pauvreté peut donner l'apparence de la saleté.

Ils nous regardent ou plutôt nous dévisagent. A cette époque les touristes ne traînent pas encore dans ces quartiers.

Trop "coupe-gorge". Mais après les docks de New-York, il en faut plus pour m'effrayer.

J'ai faim, Gérard aussi.

On entre dans une sorte de bar, une bodega.

Tout en longueur, sur la droite le bar aligne la salle. Juchés sur de hauts tabourets, des portugais "apéritivent" aux tapas.

En face, le long du mur, une suite de petites tables de deux couverts nappées de papier à carreaux rouges et blancs. Au-dessus, au mur des rangés de paternes.

On s'approprié une table et nous accrochons nos vestes. L'ambiance est bruyante et poisseuse. Pourtant je ne ressens aucune agressivité.

Dans la rue des centaines de passants, fleuve bigarré et bruyant. Il est vingt-trois heures. Mais à quelle heure se couchent-ils ces gens-là ? A quelle heure se lèvent-ils ? Travaillent-ils ?

Le patron arrive et nous questionne.

Ah, bien voilà autre chose. Maintenant que je maîtrise l'anglais et aussi l'espagnol depuis mon expérience autrichienne, en voilà un qui parle une autre langue.

Pourtant dans mon esprit la péninsule Ibérique était une et indivisible. Ils devraient comprendre l'espagnol ces gens-là. J'essaie, rien à faire. Hermétique le monsieur

L'anglais ? pire encore. Seul refuge le français. Suis-je bête ! que n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Tous portugais qui se respecte se doit de parler le français.

N'oublions pas que nous sommes avant la révolution des œillets du 24 avril 1974, et que toutes les études supérieures se font en français. Merci Coimbra, la plus ancienne ville universitaire du Portugal.

Et voici que notre hôte, avant d'être tenancier de "boui-boui" a fait des études de juristes. Et puis les vicissitudes de la vie... Il s'est reconverti dans la vente de cabillaud salé la "bacalao"

Deux "bacalao" à la plancha pour mes amis français hurle-t-il en direction de la cuisine.

Nous n'avons pas discuté, c'est quasiment un ordre.

Les assiettes arrivent, nous n'avons rien à regretter. Grillées ou plutôt plaquées arrosées d'huile d'olive en fin de cuisson, de l'ail frais émincé, des rouelles d'oignons frits des pommes de terre sautées, et épaisse de deux doigts la morue. J'en ai encore le goût dans la bouche, bien des années plus tard.

Et en plus deux bouteilles de vino verdé blanc, bien frais. On trinque avec Juan, car il s'appelle Juan.

En fin de repas nous lui demandons où l'on peut entendre du "fado"

Lisbonne comme Rome est bâtie sur sept collines.

- N'allez pas dans les boîtes situées sur les collines les amis, ce sont des pièges à touristes. Attendez-moi un peu après le coup de feu, vous venez avec moi je vais vous coacher.

D'accord. On s'ingurgite quelques "finos", ce xérès jeune frais léger, jaune opale qui n'est pas passé en fût, et qui parfois peut-être aussi sec qu'une note d'impôts sans préavis.

Juan nous fait signe, il a laissé deux serveurs en arrière garde, ils fermeront la boutique.

Nous nous engouffrons dans ce qu'il appelle une voiture.

Moi je veux bien. J'espère qu'elle a des freins, au moins.

Et nous dégringolons vers les docks. Mais où nous emmène-t-il ? Nous ce que nous voulons c'est entendre du "fado".

Du calme les garçons. Gérard est calme, lui. Il faut que pendant tout le voyage, je ne le verrai que rarement s'énerver.

El "Banditto" Néon rouge lumineux dans un cul de sac où personne ne se serait aventuré sans un garde du corps pour l'accompagner.

Nous y sommes. Des consommateurs au bar, des autochtones, c'est plein, La fumée des cigarillos bon

marché épaissit l'atmosphère qui est à couper au cutter.

Juan est connu. Le patron déblaie une table de ses consommateurs qui sont relégués au fond de la salle, et ce, malgré leurs protestations. Nous sommes "persona-grata"

Juan commande du Champagne. Ça le flatte, mais après le vino verdé et le fino, ça ne va pas être triste.

Nous attendons.

Et soudain du fond de la salle, elle apparaît, elle apparaît

Amalia. Mon Dieu, elle chante, elle chante.

"Adios lisboa"" deux guitaristes font corps avec sa mélodie. Quel âge a-t-elle ? trente, trente-cinq ans.

Un chignon de cheveux noir jais à reflets métalliques, des yeux noirs, un éventail noir, un fourreau noir et des accents déchirants sculptés dans une voix de marbre noir.

Et pourtant dans ces cris dans ces suppliques, que d'espoir.

C'est toute l'histoire de ces étudiants de Coimbra au dix-neuvième siècle. Déracinés, ils se sont réfugiés dans la communion du lyrisme et de leur histoire. Je

tremble, les poils de mes avant-bras se redressent, j'ai envie de chanter. Je ne parle pas le portugais.

Or le fado triste et chaleureux à la fois ne peut se décliner qu'en portugais. Plus tard j'irai au Brésil et je m'apercevrai qu'avec une même langue on ne traduit pas toujours les mêmes sentiments.

Vers trois heures, les lieux commencent à se vider et je dois rêver, Amalia, la dame en noir vient à notre table. Juan nous présente. Evidemment elle parle français. Elle nous pose des questions. Mais pour une fois je ne suis pas prolix, je préfère qu'elle parle et écouter.

Et j'écoute la voix rauque de la sirène. Pourquoi ? La solitude, l'éloignement, la famille, l'oubli, l'adversité, la réussite, le retour, la plénitude, la sérénité. C'est ça le fado et comme elle l'explique bien, ce soir-là je l'ai compris.

Tous ces étudiants ont sculpté une civilisation, une culture, à coup d'espoirs et de regrets. Toutes ces femmes et tous ces hommes qui ont inscrit de leurs larmes et parfois même de leur sang le mot liberté au fronton des universités, c'est ça le fado.

Fado j'ai appris à t'aimer lorsque j'avais dix-neuf ans et aujourd'hui trente-cinq ans plus tard je te vénère.

Nous rentrons à bord, quelle heure est-il ? Je ne sais pas. Le jour se lève. Pour moi aussi il se lève. Je viens de découvrir la beauté dans son essence même. C'est le troisième piller que me manquait. A quand le quatrième ?

Demain nous traînerons encore un peu dans les vieux quartiers. Mais le souvenir de Juan, d'Amalia sera indélébile.

Le surlendemain nous quittons Lisbonne via l'Afrique.

\*

Dakar.

Nous cabotons, nous longeons la corniche, le port, enfin ! On débarque.

A la descente de la coupée nous sommes accueillis par une ribambelle de petites gosses qui ouvrent leur grands yeux fenêtres sur nous et nous apostrophent.

"Fucky, fucky Sir ?"

C'est incroyable. Ces gamines ont dix, douze, peut-être quatorze ans et elles se prostituent. Elles sont souvent très belles, mais ce sont des gamines. Je suis un peu dégoûté.

Ça n'a pas l'air de gêner les marins du "pig-bar"

Ils négocient, les salauds. Ils marchandent, c'est dégueulasse.

Dans quelques semaines, j'aurai fait les Indes. J'aurai touché le comble de l'horreur, et plus grand chose dans ce domaine ne m'émouvra réellement. C'est peut-être ce qu'on appelle être blasé.

Ils sont une trentaine de taxis qui nous attendent.

Les passagers ont débarqué depuis trois ou quatre heures et ils ont bien compris que ce n'est pas avec les riches américains qu'ils vont se faire de la "fraîche"

Ces derniers ont immédiatement été pris en mains par les tour-opérateurs patentés et canalisés vers l'Afrique-photos, l'Afrique carte postale.

Par contre nous, les matafs, nous sommes jeunes, pas mal friqués et donc une proie facile pour ces "passeurs" de l'illusion.

Ceux qui comme Gérard et moi ne sont pas tombés dans le piège des petites putes, qui consiste surtout d'ailleurs à amener le pigeon dans la famille et à lui faire payer le maxi pour une virginité qui a surtout fait le bonheur du grand père, du père et des oncles quand ce n'est aussi celui des frères.

Donc si comme nous ils n'ont pas sombré dans le mélo, les taxis s'occupent d'eux.

Des pros ! Qu'est-ce que tu veux ?

Des bijoux ? Des femmes ? De l'Alcool ? Du rêve ?

Ils vendent tout.

Nous on est un peu paumés

On demande s'il y a un bar français ?

Bien sur le "Club-Nautique" sur la corniche

C'est un français qui le teint.

Un ancien légionnaire.

Quarante quarante-cinq ans. Une gueule.

Marrant ce bar.

Une immense terrasse avec vue, que dis-je ? perte de vue sur la mer.

Des cannabis. Des tabourets en osier. Un vrai décor de film.

Et lui, Lucien, petit, râblé, tanné, fripé.

Il parle, il parle de lui. La légion, les barouds.

Il est deux ou trois heures. La nuit est jonchée de cristaux, ça scintille. Je n'ai jamais vu un ciel comme celui-là.

Un ciel d'Afrique, en ombres chinoises. Clair comme un petit jour et obscure comme entre chiens et loups.

Lucien décide, d'un coup, comme ça, qu'il va nous faire visiter la prison.

La prison de Dakar.

- T'es pas sérieux Lucien, tu peux nous faire entrer dans une prison à trois heures du matin et nous organiser une visite ?

- comment pas sérieux ? la vie n'est qu'une grande farce. C'est idiot la vie. Et tous les gens qui se prennent au sérieux sont des cons. Et puis vous êtes des matafs, des matafs français, vous travaillez chez les britishs, rarissime, et de plus vous êtes mes potes.

Il y va fort le Lucien. Ça doit être la bière qui le travaille, ou le scotch ? Ou les deux ?

Et nous voilà partis.

Dans une Renault huit Gordini. Pardon du peu.

Il dévale la corniche à tombeau ouvert. Je viens de comprendre ce que veut réellement dire cette expression : "*Tombeau ouvert*". Gérard et moi, on n'en mène pas large, d'autant plus que les rues sont étroites, pas éclairées et que Lucien a un style de conduite pour le moins.... Particulier.

Crissements de pneus. Coup de freins pathétique.

Un énorme bâtiment sans fenêtre. Un judas. Il s'ouvre.

Ah Lucien, tu viens pour la visite. Je n'en crois pas mes oreilles. Il nous attendait. Pourvu qu'il ne nous mette pas au mitard.

Et la visite commence. Jamais vu ça ! Fleury-Mérogis ou Melun aujourd'hui, c'est le paradis. Du cinq étoiles luxes.

Ils sont là. Dix, douze, quinze dans des cellules de quatre mètres sur cinq. Entassés les uns sur les autres, assis, couchés, recroquevillés, noirs, puant, suant, éructant, gémissant. Des milliers de mouches leur tournent autour. Ce ne sont plus des mouches à merde, mais des mouches à "cadavres en puissance" Nous apercevant, elles changent de cible, nous devenons la chair fraîche.

Gérard est blanc, je suis vert, ils sont noirs.

En Wolof, Lucien et le maton se raconte des histoires qui ont l'air particulièrement salaces. Nous bien entendu on n'y comprend rien. Eux, ils se marrent.

Combien de temps dure la visite ? je ne sais pas, une demi-heure, un siècle.

Au P.C. des matons, on se tape un dernier scotch, certainement tombé du camion sur le port, et on s'arrache

Dans la voiture je ne peux m'empêcher :

- Lucien c'est dégueulasse, ces pauvres types, ils vont crever.

- Mais non, fils ils ont l'habitude. Dans un mois, dans deux, dans six, ils ressortiront et ils recommenceront. Ils ont tous du sang sur les mains Des nègres incultes. Ils tuent, ils volent. La vie, la mort pour eux, c'est pareil. Il y a trente ans leurs parents étaient dans les cocotiers. Et puis ils ont l'espoir de sortir. L'espoir est un poison qui maintient en vie.

- Et bien on n'avait qu'à les laisser Lucien. Ils étaient heureux. Maintenant on leur a amené la civilisation, notre civilisation et regarde le résultat. Des dépravés.

- T'as rien compris, fils. La civilisation ça passe par le progrès ; l'instruction, la culture.

Quel progrès ? quelle civilisation ? quelle culture ?

Je vais bientôt découvrir qu'il en existe une foutitude, mais qu'il ne faut jamais assener sa vérité. Il est rare que ce soit aussi celle de l'autre.

Tolérance. Je suis sur la voie du quatrième pilier. Bientôt je l'aurai celui-là et l'édifice ne pourra plus s'écrouler. Je serai un homme. Encore quelques années.

- Où nous emmènes-tu Lucien ?

- Chez moi, enfin chez une copine

Allons-y pour la copine. Trois heures du matin elle va être surprise la belle.

Même pas ! C'est un personnage ce mec. Arriver chez une nana, sans prévenir, au milieu de la nuit avec deux copains et ne pas se faire virer. Faut le faire. Comment elle s'appelle cette fille ?

Dahlia. Elle a environ vingt-cinq ans. Superbe ! J'en ferais bien mon petit-déjeuner.

Dans l'espèce de hangar qui lui sert d'appartement elle nous désigne une sorte de grabat.

On s'écroule. Salut.

Une mélopée lancinante me sort des limbes. Une sorte de plainte instrumentale, monocorde, sans fin.

Dahlia s'approche et me tend un bol. Une sorte de breuvage aqueux et fumant.

- Qu'est-ce c'est ?

- Bois c'est bon pour la tête.

Ah ben tant mieux, parce que côté tête, c'est plus une tête, c'est une boîte d'explosifs.

J'avale, j'avale, je me brûle. Quelle horreur, je n'ose pas demander ce que c'est. Je retombe sur le grabat et sombre dans l'oubli.

Je ne sais pas combien de temps il s'est passé depuis que j'ai ingurgité cette potion, mais à priori elle est magique. Je me sens en pleine forme.

- Où est Gérard ?

J'apprends qu'il est retourné à bord. KO technique.

Lucien a laissé des ordres à Dahlia. Elle doit me servir de guide et nous nous retrouverons tous ce soir vers vingt heures au Club Nautique.

Allons-y, suivons le guide. Ravissante le guide.

Elle a une 2 CV et sa conduite est encore plus aléatoire que celle de Lucien.

Y a danger ! Et la ceinture de sécurité ? Pas livrée, ça doit être en option, comme les freins ou les clignotants.

De plus dans les rues de Dakar, il y a plus de monde à quinze heures qu'à trois heures du matin.

Dahlia gracie de justesse quelques indigènes qui avaient eu la très mauvaise idée de ne pas se précipiter aux abris à notre arrivée. Et nous voilà au marché.

Le marché Kermel : se trouve en centre-ville, vers le port, non loin de l'Ambassade et du Consulat de France. Son architecture des années 1900 lui a valu d'être classé monument historique.



Nous entrons. Des couleurs, des odeurs, des chants, des rires, des altercations, des poissons à l'œil

glauque dans des bassines bleues, sans glace.  
Bonjour la fraîcheur.

Des étals de boucherie avec des demis-agneaux  
pendus à des crocs en plein soleil. Les mouches se  
repaissent. Des lapins vivants, des poules, des  
œufs.

Du soleil, de la vie, de la passion, de l'amour, des  
couleurs, encore des couleurs, du respect, des  
hommes.

Tout le monde ou presque porte le "boubous" cela  
ajoute à la couleur. C'est beau

Des artisans proposent des instruments de musique.  
Je décide d'acheter une Kora, cette sorte de harpe-  
luth mandingue que l'on retrouve parait-il dans toute  
l'Afrique de l'ouest, d'autres vendent des accessoires  
en tissus traditionnels imprimés, je me décide pour  
une pièce qui fera son petit effet à mon retour dans  
la famille, je la donnerai à ma jeune sœur. Bien  
entendu Dahlia négocie, parce que moi le  
"Toubab".....



Ensuite nous allons au Village, le marché artisanal de Sombédioune, sur la route de la corniche Ouest. Il vient d'être créé en 1961, et les touristes ne l'ont pas encore envahi.

Les artisans y sont regroupés par catégorie professionnelle. Certains proposent des œuvres en bois sculpté, d'autres de la maroquinerie en lézard, croco, chèvre. Et les bijoux, bien sûr mes bijoux, les fameux bijoux en or massif 18 carats. Ils travaillent l'or avec une précision et une dextérité incroyable à

l'aide de mini forge au charbon de bois qu'ils actionnent au pied, et aussi de petit chalumeau, ils l'étirent en fils d'or de quelques microns d'épaisseurs, le nouent, le travaille sur des formes, l'aplatissent avec de minuscules marteaux. Ces artisans méritent leur nom ce sont des artistes. Ils proposent des parures boucles d'oreilles collier d'une finesse qu'eux seuls maîtrisent. Je n'ai jamais vu cela ailleurs.

Je craque pour un pendentif croix du sud filigrane et une chaîne à gros maillons type forçat.

Là encore Dahlia négocie. La palabre s'engage. Elle dure. Je ne comprends pas un mot c'est du wolof. Je n'interviens surtout pas. Enfin la vente aboutit. Elle est magnifique cette croix et elle me coûte une misère. Quand je pense au travail que cela représente. Bonjour le SMIG. Plus tard j'apprendrai qu'elle vaut dix fois plus cher chez un bijoutier du 18<sup>me</sup> arrondissement de Paris. Elle ne quittera jamais mon cou.

Nous reprenons la 2CV. Attention danger !

Il fait nuit depuis longtemps. Plus on descend vers l'équateur, plus les jours sont courts. La nuit tombe vers dix-huit heures. Mais au pôle Nord c'est encore pire, ils ont des nuits qui durent six mois, les six autres mois il fait jour. Le fameux soleil de minuit. Je

verrai ça dans quelques mois avec la « North Cap  
Cruise"

Nous voici à nouveau au Club Nautique. Gérard a  
émergé. Il m'avoue avoir dormi toute la journée.

Lucien est derrière le bar. Royal. Une chemise à  
fleurs très haïtienne ouverte sur un poitrail tanné par  
le soleil. Il n'a pas une once de graisse. Tout en  
muscle. Avec ce qu'il picole, ce n'est pas possible, il  
doit faire une cirrhose sèche.

Il porte un short type armé des Indes et des  
chaussettes blanches montantes. Une vraie gueule  
de cinoche.

Il se marre en nous voyant arriver.

- Alors les enfants, bien été ? Ton copain Gérard a  
du mal à décoincer. J'ai une surprise pour vous !

Seigneur soit loué, que nous réserve-t-il ? Je  
m'attends à tout après la visite de la prison ?

En effet pour une surprise c'est une surprise. Nous  
passons sur la terrasse qui donne sur la mer,  
derrière le bar.

Une grande table décorée tropicale croule sous les  
fruits et légumes pays, les mêmes que ceux que j'ai  
vu cet après-midi au marché.

Trois nanas sont assises et nous attendent. Une blanche et deux métisses. Quelle sont belles.

Le musicien qui a décrété qu'une blanche valaient deux noires est un sombre Con. Ou alors il n'a jamais mis les pieds en Afrique. Ou tout au moins pas ce soir-là. Pipeau ce mec.

Nous nous asseyons. Lucien nous présente.

La blanche c'est Valérie, sa fille.

Parce qu'il a une fille ce type ! Ce n'est pas possible. Comment il a fait ? Avec qui ?

Une femme a pu le supporter et lui faire un enfant. Bravo elle mérite une médaille.

Et puis il y a Laure et Amélie, les deux métisses. Entre dix-huit et vingt-deux ans. Difficile à dire.

Lucien s'assoit avec nous. Dahlia est charmante. Nous buvons du scotch à l'eau plate.

Lucien fait préparer des langoustes grillées. Il les flambe au whisky. Une merveille. Elles sont énormes.

Il nous explique qu'un pêcheur le ravitaille en direct. Il a sorti du vin de France. Montagne Saint Emilion. Comme mariage cela ne va peut-être pas tout à fait

avec les langoustes, mais qu'importe. Il est heureux, nous aussi.

Les filles sont curieuses.

- Alors vous êtes des marins français ? Sur un bateau anglais ? Ça se peut ?

- Et oui mes cocottes, la preuve !

- D'où vendez-vous ? Où allez-vous ?

Et on raconte. New-York, Londres, Paris.

Les filles ont des étoiles dans les yeux.

Nous apprenons que Valérie, la fille de Lucien est championne de natation et qu'il a repris l'exploitation de la seule piscine olympique de Dakar, le "Lido" cette piscine est située sur la petite corniche et offre la particularité d'être à l'eau de mer.

J'en tombe de la commode, ce type est vraiment impressionnant.

On danse, on chante. Tout y passe. Un gamin d'Paris.... Sous les ponts de Paris... Un p'tit jet d'eau, une station de métro... Pigalle... etc. etc.

On redanse on rechante, on reboit.

Lucien pleure, il en tient une belle le légionnaire-bistrotier. Pourtant il tient le coup, mais Paris a eu raison de lui. Paris l'a achevé.

Trois heures. On s'engouffre dans les voitures et on rechute chez Dahlia.

Demain piscine du Lido, les filles nous attendent.

Nous réintégrons nos couches, véritables Zombies, mais quelle soirée. De celle que l'on n'oublie pas.

Le soleil est déjà au zénith. Dahlia veut absolument nous refiler son infâme breuvage. Je refuse. Elle rigole. Elle rigole tout le temps, va savoir pourquoi ? Elle est heureuse. Elle ne se pose pas de question. Demain est un autre jour. C'est certainement elle qui a raison.

Nous devons nous préparer. Elle, nous. Dans une heure pour aller à la piscine du Lido.



Valérie nous y attend et nous fait les honneurs de son "sweet-home". Laure et Amélie sont de la fête.

Au club house nous nous bâfrons de sandwich crevettes-mayonnaise et de bières. Et des mangues. Et des papayes.

Je décide d'aller piquer une tête.

La natation avec les sports de combat, c'est mon truc.

Enfant mon père a eu la bonne idée de m'offrir des cours de natation à la piscine d'Asnières. Celle qui était construite sur la seine côté Levallois. Elle n'existe plus aujourd'hui.

Je plonge, dos crawlé, c'est ma spécialité Brasse papillon, indienne, crawlé, tout y passe. J'ai décidé d'impressionner les filles.

De fait j'impressionne, mais sans plus.

- Tu es bon Marc, mais tu manques de souffle.

- Ah oui, je manque de souffle,

Je replonge à nouveau. Sept, huit, dix longueurs de bassin.

Je viens de me faire prendre au piège.

Je ressorts exténué, râlant comme un phoque.

- Alors, je manque de souffle ?

La garce qu'est-ce qu'elle sait faire, elle ?

Ce qu'elle sait faire ? J'aurai mieux fait de m'abstenir.

Valérie plonge du cinq mètres. Impeccable, un ange dans le ciel. Angle d'attaque d'entrée dans l'eau, parfait. Et un Crawlé, ce n'est pas possible ce n'est pas une être humain cette fille, c'est un dauphin. Jamais vu ça.

Je dois avoir l'air con avec ma petite démonstration de tout à l'heure.

Elle sort, s'ébroue, une serviette sur les épaules, s'approche de moi et me plaque une grosse bise sur la joue. Petits sourires complices. J'ai compris. "camembert"

Elle décrète : - j'ai faim. Nous resandwichons.

L'après-midi se passe cool. Rebronzettes, huile solaire, farniente.

Je ne remets plus un orteil ans l'eau. Complexes.

Vers dix-huit heures la nuit tombe, nous rapatrons le général Head quarter paternel sur la corniche.

Toujours la même ambiance au Club Nautique. Des types accoudés au bar sirotent de la bière tiède ou du whisky, des européens. Je me demande ce qu'ils font dans la vie, mais je garde bien de leur poser la question. Je pense qu'ils n'apprécieraient pas.

Lucien est parfait, la table croule sous les victuailles. Je vais prendre deux kilos à ce régime. Alors là, bonjour le souffle.

On danse, Laure décide d'être câline. Pourquoi pas, elle est mimi cette petite.

Et la soirée se passe, tranquille.

Enfin tranquille, c'est beaucoup dire, parce trois des types du bar nous ont rejoint, ils connaissent Lucien.

Deux sont Belges, le troisième originaire d'un quelconque pays d'Europe centrale.

On farte à la bière. On refait le monde estimant qu'il en a bien besoin et au bout d'une heure ou deux j'ai la calebasse comme un compteur Geiger affolé.

Sur le coup des deux heures les filles nous ramènent.

Je n'en mène pas large et je m'écroule su l'épaule de Laure. Ron-ron.

Vers le milieu de la matinée j'entrouvre un œil vitreux sur la civilisation.

Laure est collée à moi Je n'ai plus aucun souvenir.

- Mais dis-moi ma biche qu'est-ce que tu fais coucher avec moi ?

- Ce n'est pas possible, tous les deux on a ?

Ça la fait hurler de rire.

- mais c'est naturel, Marcus, tu me plais, je te plais, alors on fait.

Oui on fait. Ah bon je ne me souviens plus de rien, j'ai dû être drogué. Elle continue de rire.

- Viens je t'emmène sur le port. On va voir Hubert.  
Un français, comme toi. Il fait du safari requins.

Et ben allons-y pour le safari requin, au point où j'en suis.

\*

Hubert. Beau gosse. Pas bronzé, doré. Une fine moustache à la Hérold Flint. Cheveux en brosse, châains clairs.

Des muscles longilignes. Un mètre quatre-vingt. Environ vingt-cinq ans.

Et des yeux, des yeux bleu acier insoutenables. A force, il pourrait me flanquer des complexes ce mec.

Je comprends mieux qu'il foute la trouille aux requins. Il n'a qu'à les regarder dans yeux. Quoique se mirer dans les yeux d'un requin, ça ne doit pas être évident, même s'il m'explique qu'en fait ce sont plutôt des barracudas, et que même si ces squales ont mauvaise réputation, ils sont surtout très curieux. Tout ce qui est insolite les attire, et l'homme pour un poisson c'est vraiment un être étrange. En conséquence le barracuda poursuit donc les plongeurs comme le fait un tigre dans la forêt d'où son surnom de « tigre des mers ». C'est sans danger, mais le touriste ne le sait pas évidemment. Bien que de temps en temps un requin marteau ou un requin bouledogue remonte de Casamance et vient se fourvoyer dans les eaux dakaroises.

Mais Hubert connaît sa faune par cœur.

Une pirogue. Deux autochtones. Un qui rame et l'autre qui dirige l'embarcation. Trois ou quarts

touristes friqués en mal de sensations fortes et lui qui plonge.

Il nous embarque, c'est génial son business et super lucratif. Basé sur la peur, le voyeurisme, la bêtise, la médiocrité et l'encanaillement.

Des types pleins aux as embarquent avec leur épouse, leur maitresse, leur secrétaire, leur secrétaire-maitresse dans l'espoir de leur flanquer la chair de poule, l'angoisse. Pourvu qu'il se fasse bouffer. Les cons !

J'ai connu ça vingt ans plus tard, lorsque des petites "bourges" bien pensantes m'ont demandé de leur faire visiter Fleury-Mérogis. J'en avait la possibilité.

Pour ces épouses coincées entre un mari somnifère et des gosse boutonneux, ça sera l'occasion de côtoyer le danger sans qu'il n'existe.

Une forme de jouissance malsaine. Mouiller le string. Déprivation psychologique. Refuge étriqué, pitoyable, minable d'une vie monotone, uniforme.

L'aventure est tentatrice lorsqu'on ne l'a pas vécue jeune. Elle peut se décliner dans le sexe, la perversion, la malhonnêteté intellectuelle et le plus souvent dans l'amalgame de ces trois vecteurs.

Hubert a compris ça. Il en a fait son gagne-pain et il gagne très bien son pain.

Dans quelques années nous nous reverrons, il sera directeur d'une maison de prêt-à-porter à la mode.

Nous partagerons un appartement cinq ou six mois dans le Marais. Il me fera rencontrer un mannequin de rêve. Une quarteronne de tahitienne, que j'adorerai. Maeva, teins comme le second prénom de ma fille. Quel hasard.

Elle me quittera pour rejoindre son mari officier de marine. J'en crèverai de chagrin, mais c'est une autre histoire.

Hubert m'invitera aussi dans la propriété familiale. Vielle noblesse, je ne sais combien de quartier, mais dans le Who's Who.

Père veuf. Colonel de cavalerie. Saumur.

Un château délabré dans la Creuse. Décor de film.

Hubert m'avait prévenu. Il faut s'habiller pour dîner. Smoking. Grandiose, une table rectangulaire d'au moins quinze mètres de long Le père et le fils chacun à un bout de la table. Moi au milieu d'un des côtés.

Bonsoir père. Bonsoir Hubert. Comment se nomme votre ami ?

Marc.

Ça dure une heure et demie. Le colonel et Hubert échangent quelques banalités sur des généralités. De temps à autre le colonel daigne m'interroger. Je réponds par monosyllabes sentant bien que seule la courtoisie, enfin ce qu'il considère lui comme étant de la courtoisie motive ses interrogations

Je m'emmerde à cent sous de l'heure. Heureusement je repense à Dakar, aux barracudas.

\*

Nos américains sont un peu déçus. Ils avaient cru pouvoir rapporter un squalé.

Hubert a été très ferme. Des photos, mais on ne tire pas, on ne tue pas.

Nous nous séparons sur le quai. Hubert nous rejoindra au Club Nautique.

C'est le dernier soir. Lucien est magnifique. Chemise bleue marine ouverte sur une chaîne en or d'au moins trois cent grammes, d'où pend une dent de requin montée sur or jaune. Costard ivoire. Bagoues en or massif et diam d'au moins deux carats au petit doigt.

Tout le monde est là. Laure, Valérie, Amélie, Dahlia, Gérard, Hubert.

Lucien en maître des cérémonies. Je sais qu'on va se quitter. Que l'on ne reverra pas. J'ai envie de chialer. De chialer et de rire en même temps. C'est nerveux.

On langouste, on fruits de mer, on poissonne, on bourgogne, on digestive

Le Queen Mary lève l'ancre à six heures. Vers trois heures, nous nous quittons avec des larmes dans les yeux et des serments de fidélités.

Laure nous ramène à bord.

Sur les docks elle me saute au cou et me fait l'amour debout. C'est première fois qu'on me fait l'amour debout.

- Adieu mon bébé. Ne m'oublie pas nous avons vécu, aimé et ri.

Adieu Dakar. Comment t'oublier. Il faut se méfier des tueurs d'histoire.

\*

Et les escales succèdent aux escales.

A bord je me suis fait une petite réputation.

Ils ont appris, je ne sais trop comment, peut être Gérard, que j'avais été champion de judo. Alors un soir je suis abordé par Peter, mon vieux copain des machines. Celui qui m'avait accueilli sur le "Queen Mary". Lui aussi a été transbordé sur le "Caronia"

Il me présente un Pakistanais, champion de boxe thaï.

Ils sont au courant de mon palmarès. Champion de l'Île de France en individuel, champion de France par équipe.

Ils veulent que je défende les couleurs du Caronia.

Pourquoi pas ? Je manque assez cruellement d'entraînement, mais avec un peu de temps, je devrais me refaire.

Le seul problème, c'est que je n'ai pas compris. Ce n'est pas le judo qu'ils veulent que je pratique en tant qu'art martial. Non c'est un mélange de boxe thaï, de catch, de savate, de close combat. Tous les coups sont permis.

Je m'insurge, je ne connais pas et ne pratique pas ce truc-là. De plus je n'ai pas envie de me faire massacrer.

Le Pakistanais est convainquant, il m'a vu en kata de judo, et prétend qu'avec un peu d'entraînement je pourrai devenir invincible.

Une allonge au-dessus de la moyenne pour ma taille. Un mètre quatre-vingt-deux. Une rapidité fulgurante pour mon poids, quatre-vingt-deux kilos. Une excellente vision du combat. Une agressivité évidente, même si elle est contenue.

Il me convainc d'essayer.

Et l'entraînement commence.

J'ai à faire à un Maître. Je ne sais pas où il a appris tout ça, mais il anticipe tous les coups, toutes les situations

Tous les après-midis, entre deux services, nous sommes dans la salle de sports et je m'initie au "full contact"

À l'époque en 1964, peu de gens connaissent.

Il est vrai que le judo me sert, le close-combat aussi. Il me manque la savate à la française, la boxe anglaise plus tous les coups vicieux.

Au bout de six semaines j'ai perdu quatre kilos et je me promène une forme olympique.

Tence a programmé mon premier combat avec un "ours" des bas-fonds des machines. Enorme, poilu, sale. Quelle horreur.

Le combat est programmé pour trois fois trois minutes Tous les coups sont permis au-dessus de la ceinture.

Il me fout la trouille ce type.

Un ring de fortune est dressé en plein air sur le "C Deck" à côté de la piscine.

Heureusement, j'ai mon "fan-club". Tous mes clients, Peter, mon vieux copain des machines. Il a réussi à retourner la situation et la majorité des machinos est pour moi, désavouant leur collègue, l'ours poilu.

Gérard qui s'est occupé des relations publiques a rameuté un monde fou.

Et Tence, mon Maître, mon mentor, mon entraîneur, mon soigneur, mon gourou :

- Tu dois gagner me dit-il.

- Attend, tu as vu ce mec il fait au moins dix kilos de plus que moi

- C'est pour ça que tu dois gagner. Ne le combat pas, esquive, fatigue-le et place tes coups.

Il est marrant lui. Pourquoi il n'y va pas ?

Ding ! Ding ! En piste

Le salaud me tourne autour. Et en plus il est gaucher. Il cherche le contre-pied, le corps à corps Il a vite compris qu'avec dix kilos de plus que moi, en combat corps à corps je ne ferai pas le poids.

Surtout l'éviter, le moucher. Aux poings. Le maintenir à soixante-dix centimètres. Un une-deux à la mâchoire J'enchaîne au foie, durement. Il recule. Je décroche, il ne m'a pas touché.

Revenir. Revenir sur lui. Profiter de la surprise. Je me jette au sol et de face, ciseaux aux jambes.

Il chute lourdement. Je n'en espérais pas tant. J'ai appris ça à l'entraînement, au close-combat.

Avant qu'il n'ait réagi je suis debout, lui au sol. Tous les coups sont permis, vous dites. Tant mieux. Je saute et avec le talon je lui écrase le " tarbouif ". J'appuie, sauvagement, un, deux, trois tours. Un

geyser de sang, il hurle. Un vrai goret à l'abattoir. C'est fini. Ça a duré deux minutes au maximum.

Je viens d'inventer ce qui a bord restera le coup de "la toupie parisienne"

Le pauvre. Il avait déjà une salle gueule. Mais là ça va être dur pour lui ; sur les plages, question drague. J'espère que sa mère le reconnaîtra.

Je ne comprends pas. Ils sont vingt ou trente peut-être à avoir envahi le ring. Ils me portent en triomphe.

Qu'ai-je fait ?

A part avoir esquiné un pauvre type

Il est vrai qu'il en aurait certainement fait autant s'il avait pu. Et sans remord.

Tence est délirant. Il prétend qu'il va faire de moi un champion, son champion.

Mais je ne veux pas être un champion. Surtout dans ce genre de combat qui ne comporte aucune règle.

On se croirait revenu au temps des gladiateurs. Le combat de n'arrête que par la mort de l'un des combattant.

Cette fois j'ai eu de la chance, mais combien de temps cela va-t-il durer ?

Serais-je toujours aussi vigilant ?

Le soir au moment du service, les clients sont debout. Ils me font une standing ovation. Je ne sais plus où me mettre.

Les pourboires vont pleuvoir Les enveloppes de fin de semaine vont être pharaoniques.

Il n'empêche que le lendemain, je coince Tence à l'entraînement et lui annonce que je combattrai plus

Il ne comprend pas, les bras lui en tombe.

Il est plus que dépité et prétend que c'est de la folie. D'après lui je ne peux pas perdre un combat.

Je reste sur mes positions et nous nous séparons sur un froid glacial.

Plus tard j'apprendrai qu'en fait il avait monté son petit business de paris

\*

Deux ou trois semaines passent.

En mer, je suis à l'entraînement tous les jours. Tence est revenu à la charge.

- D'accord tu ne veux plus te battre.

- Non Tence ce n'est pas ça, j'accepte le combat, mais dans des règles, quelque chose de codifié, de sportif. Pas la bagarre, pas la castagne, pas la voyoucratie. J'ai toujours pratiqué des sports nobles. Le judo, l'Aïkido, le jiu-jitsu. Et même le close-combat qui n'est en temps de guerre qu'un "metling pot" de tous ces sports répond à des règles. Je ne suis pas un tueur et je n'ai pas envie d'être estropié à vie.

Tence écoute. Il comprend.

- Et la boxe anglaise ?

- Mais Tence, je n'ai jamais boxé. C'est vrai la boxe anglaise c'est noble, c'est codifié. Mais je n'ai aucune expérience.

Tence n'a pas l'air découragé. Il m'explique. Un mètre quatre-vingt-deux, quatre-vingt kilos de muscles, une vitesse stupéfiante, une mobilité de poids léger. Pour lui je suis déjà champion du monde.

On discute. On monte au bar du lounge. Le barman nous travaille au dry martini. Deux ou trois filles à papa m'ont repéré. Depuis mon premier combat, je suis célèbre, presque une légende.

L'ambiance fait le reste. Je cède.

Entrainement demain matin 6h30.

- Je n'ai jamais boxé, vraiment.

Tence me dit que j'ai quinze jours pour être prêt.

Mais prêt à quoi ?

Je vais le découvrir.

Tous les matin 6h30, je suis à la salle. Je me suis arrangé pour ne pas faire les "early breakfast". A cette heure-là on n'est jamais débordé, le plaisancier se lève tard. Ce sont plutôt les "late breakfast" qui marche. Gérard me remplacera.

L'entrainement n'a rien d'académique. La vache tous les coups y passent.

- refuse le corps à corps, ta vitesse de bras sur enchainement doit te permettre de marquer. Tu es grand, tu as de l'allonge. Ne cherche pas le KO. Touche, marque des points. Ne cherche pas la face,

les encaisseurs ne sont pas concernés. Par contre les flans, le foie, les dorsaux ça finit toujours par payer. Pas le visage, sauf en fin de combat lorsque tu l'as suffisamment fatigué et qu'il baisse sa garde.

Tous les matins j'entends la même litanie.

Au bout de quinze jours j'ai encore perdu deux kilos. Une varie sylphide. Enfin presque....

Deux problèmes. J'ai les poignets fragiles et je marque. Ça ne veut pas dire que je n'encaisse pas. Non, je marque. J'ai les arcades et les pommettes fragiles.

En plus je ne suis pas un cogneur. Plutôt un styliste.  
- Pas grave me dit Tence, ne te fait pas toucher.

Il est marrant, lui, ne te fait pas toucher. Facile à dire, j'imagine que l'autre en face il ne va penser qu'à ça, me toucher.

Premier combat sur le "A deck"

Les impresarios autoproclamés ont fait leur boulot.

Un ring en plein air. Trois ou quatre cents personnes. Vingt pourcent équipage. Il y a mon fan-club. Gérard et Alain et tous mes clients pour la claque. Tence en seigneur-coach.

Ils savent que je vais gagner. Ils en sont persuadés.  
Ils sont d'ailleurs bien les seuls à pouvoir l'imaginer.

Parce que pour ce qui me concerne.....

Je monte sur le ring. J'ai la trouille.

Je pèse soixante-dix hit kilos de muscles, mais je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression que l'autre en face en pèse au moins quinze de plus. Pourtant nous avons été pesés ce matin et à deux cents grammes près...

Bang !

Premier round.

Ouahou ! Il me touche d'entrée, même pas eu le temps de faire connaissance. Au foie, je n'ai plus de souffle. Je baisse ma garde. Où sont mes jambes ?

Il touche encore, la vache.

Direct du droit. Pleine face. Arcade gauche ouverte. Je pisse le sang. L'arbitre s'en fout. On continue, je ne vois plus rien.

Il touche encore, uppercut au menton. C'est un bulldozer ce mec. Je titube, je vais tomber, je le sens. Je n'ai plus de jambe, plus de bras, plus de cerveau, plus rien !

Bang !

Heureusement ça s'arrête. Je rejoins mon coin. Tabouret.

Tence m'asperge d'eau et me plaque un pansement hémostatique sur l'arcade. Gérard me masse les épaules. Je me rince la bouche, j'ai des nausées.

- C'est pads grave, tu as été surpris. Reprends-toi, boxe. Ne le laisse pas approcher, tiens-le à distance. Tourne sur sa gauche, désaxe-le, prends-le à contrepied.

En quelques secondes, ils m'ont tout dit.

J'ai l'impression d'avoir récupéré, sauf pour le côté. Il ne faut pas qu'il me retouche au foie.

Bang !

J'ai retrouvé mes jambes. C'est déjà ça.

La vache, il est épais ce type, et il cogne dur. Je l'attaque. Contrepied à gauche, je tourne. Il est surpris. Au lieu de le faire tourner en reculant, je le fais tourner en avançant, sur sa droite. Ça le contrarie, ce scénario. Le contrepied, il n'aime pas. Tence avait raison.

Un jab, un une-deux, je marque. Normal, il ne trouve plus ses repères.

Je romps. Je reviens. Danseuse je suis. Gauche, gauche, gauche encore. Droite, droite. Tous passe ! La situation se retourne.

Bang !

Troisième et dernier round.

En attendant dans mon coin, c'est l'euphorie. Tence ne tient plus, il m'embrasse. Gérard me serre dans ses bras, me passe la serviette, m'asperge. J'ai du sang dans la bouche, je me rince.

Il ne m'a pas touché. L'arcade à l'air de tenir.

- Vas-y, tu le tiens.

Bang !

Je le sens moins alerte qu'au début, le coco. Mais j'ai toujours cette douleur au flan. Surtout qu'il ne me touche pas en contre. Surtout pas de corps à corps. Le tenir à distance.

Je reprends mon numéro de ballerine, je tourne sur sa droite, sur sa gauche. Maintenant c'est lui qui est désorienté.

Je touche. Petites touches, crochets gauches, crochets gauches, à distance, ça passe, ça passe. A la longue ça marque et puis ça fait toujours des points.

Je sens qu'il est touché mais toujours très dangereux. Je dois l'approcher, mais sans me faire contrer.

Il a une cogne terrible ce type, et moi je ne suis qu'un styliste, avec tout de même un peu de punch, mais.....

Retrait, j'appuis sur la jambe gauche et j'ajuste. J'ajuste une droite terrible, un swing de loin, mais le corps à bien suivi.

Je touche. La pommette gauche, il chancelle. Je double par un crochet du gauche style marteau pilon, pas orthodoxe mais efficace. Il chancelle à nouveau. Une gauche terrible au flan. C'est un prêté pour un vomir, il titube.

Tout y passa. Tout ce que Tence m'a appris. Jabs, uppercuts, crochets, gauches, droites. Il est mort de coups, je suis déchaîné. Mais il ne tombe pas le salaud.

Si ! Ça y est.

Un direct du droit, mortel !

Il est au sol. L'arbitre compte. Puis il se jette sur moi et me lève le bras.

Les copains se précipitent, me soulèvent, m'élèvent,  
m'enlèvent. C'est un triomphe.

J'ai mal partout. La douche, brulante. Ce soir je ne  
suis pas de service



\*

Dix-neuf heures. Au bar des premières classes, tous mes clients sont là. Je suis à nouveau porté en triomphe. Les américains, les américaines surtout n'aiment que les vainqueurs.

Avec les copains nous sommes une cinquantaine au bar. On dry martini, on champagne, on téquila.

Je suis en smoking, nœud papillon, écharpe de soie blanche. Dior. Quelques belles filles au bar.

En dix minutes je suis devenu une idole. Je sens que je ne vais pas finir la nuit seul.

Pourtant j'ai mal partout.

Mes clients filent dîner au restaurant. Avec les copains disponibles nous descendons à la discothèque où nous avons nos habitudes. On danse. Encore les succès de D.W. Ca me flanque un peu le cafard.

Nancy ne se rend pas compte. Car elle s'appelle Nancy. Elle est superbe.

Mannequin.

Enchanté, Marc, steward, boxeur.... Depuis cet après-midi.

Elle adore, on s'encanaille, on danse.

J'ai faim.

Alain mon copain barman nous fait préparer une soupe à l'oignon. Nous nous éclipsions et nous soupions à l'oignon. Nous gratinons, muscadet, roquefort. Faut ce qu'il faut. Elle est épicurienne Nancy. Rare pour un mannequin.

Nous arrivons dans sa cabine. Je suis crevé. Douche, mort de sommeil....

J'ouvre un œil vers neuf heures. Nancy est à côté de moi, nue, superbe. Je sais qu'il ne s'est rien passé entre nous.

Elle me regarde, sourit. Ça ne fait rien Marc, plus tard.

Je suis désolé ma biche, mais le combat, la fête...

Elle est sympa. Je la quitte et rejoins l'équipe pour le "late breakfast". J'ai raté le "early", mais les copains m'ont remplacé. Merci les gars.

\*

Les clients m'adorent. Je suis le champion. Les enveloppes pleuvent, épaisses.

Et la vie continue à bord.

En mer, je boxe, à terre je ribote.

Les aventures, les gens que l'on rencontre, certains que l'on n'oublie pas, qui forgent des souvenirs.

Les Indes, l'Australie, la Californie, les combats, les aventures. Et puis un jour le retour en Europe.

L'impression d'être déjà vieux à vingt ans

Comme l'a si bien dit de Talleyrand-Périgord " *Les hommes sont comme l'océan, ils écument. Qu'est-ce qu'il en reste sur la plage du temps ? Un peu de sable*"

\*

Fin 1964. Je viens de débarquer. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu beaucoup plus que de nombreux hommes n'ont et ne vivront jamais en toute une vie.

Le plus terribles c'est que ces genres de types vont devenir pères. Les cons. Ils se conduiront comme des matamores vis à vis de leurs progénitures.

Ils sont là, petits science-po, mini essec, sous développé des mines. A quarante-cinq ans, virés de leurs boites. Acceptant de solder leurs salaires, non pas pour protéger leurs familles, Non ! Ça c'est le prétexte. Non ! Mais pour masquer leurs incompétences en face de la vie. Incompétences basées sur le mandarinat.

Clin d'œil à vous tous, qui à travers les réseaux syndicaux, politiques, maçonniques et autres, fuyez vos responsabilités pour vous créer des postes inutiles mais ô combien rémunérateurs.

Pauvres hères du conformisme. Emasculés de la sécurité sociale, de la retraite complémentaire de la pension de cadre sup. Je vous accuse d'avoir volé votre vie. Vous ne vivrez jamais. Mort avant que d'exister. Je pleure sur vous vivant, car vous n'aurez jamais de mausolée.

Avant de débarquer, la "Cunard" m'a fait une proposition. La seule dans ma vie que je regretterai plus tard d'avoir refusé

Ils me proposaient de faire l'école des commissaires à bord, "purseur". Ils me payaient tout. Je devais simplement opter pour la nationalité anglaise, en fait double nationalité.

J'ai refusé, c'est la seule décision que je regrette et regretterai toujours.

Seulement à vingt ans on est con, un jeune con avant de devenir un vieux con car un con demeurera toujours un con..

Et voilà Cocorico, je ferai mon service dans la royale

\*

Je dois être incorporé le 5 janvier 1965 à Hourtin.

Nous sommes en novembre. Je passe un coup de fil à Jean-Louis, il a un petit appartement boulevard Saint Marcel dans le treizième arrondissement. Il appartient à sa mère, mais elle ne l'occupe plus, ayant fait la connaissance d'un monsieur par le "chasseur français" un homme charmant d'ailleurs.

Jean-Louis est d'accord, il va m'héberger deux mois.

Je suis bourré de fric. Je loue une Porsche 911 et pendant deux mois, c'est la java. La grande, la vraie, celle dont parlera Sardou. Le Saint-Hilaire, Régine, Castel... Un soir je retrouve Hubert, il a lâché son safari-requins. Il est maintenant directeur d'une petite boîte de prêt-à-porter féminin. Je tombe amoureux d'un de ses mannequins, Maëva. Une quarteronne pulpeuse, mariée à un officier de marine. Jamais là le monsieur. Tant mieux. Elle habite Chilly-Mazarin. Je suis squatter aussi bien chez Hubert, que chez Jean-Louis ou chez elle.

Lorsque naîtra ma fille, des années plus tard, j'exigerai que son deuxième prénom soit Maeva. Tout cela je l'ai déjà dit, pourtant il faut que je le répète.

Je ne vois pas passer ces deux mois. Noël, jour de l'an, la fête. Un soir je rencontre Hugnette, une

prostituée. Une fille adorable, elle habite rue De Bucy à Saint germain. Tout le monde fait bon ménage. J'ai l'impression d'être le coq de la bassecour.

Jean Verne le club des Saint Pères. La Calavados  
Joe Turner. Bernardin qui démarre son Crazy Horse.

Un soir chez lui je retrouve Gladisse. Elle est toujours aussi belle, toujours au Lido.

Elle largue le play-boy qui lui sert de faire valoir. Nous finissons la nuit chez elle. Elle habite toujours rue gracieuse. Ça me fait drôle de retrouver cet appartement.

Nous faisons l'amour comme des fous, avec en plus cette complicité de vieux amis.

Au matin j'ai le cafard de la quitter.

\*

A la Saint Sylvestre, nous sommes chez des amis à Fontainebleau. Belle propriété.

Toute la bande est là. Hubert, Gladisse, Maeva, Jean-Louis, Bernard, Gérard et les autres, tous les autres.

Et puis les lampions vont s'éteindre. Les trois janviers je ramène la Porsche.

Le cinq je prends un train de nuit à la gare d'Austerlitz. J'ai refusé que quiconque m'accompagne.

Bordeaux, Hourtin.

Après cette débauche d'étoiles, de scintillements, de joies, de tendresse et d'amour, que va me réserver ce maudit service militaire ? J'aurais mieux fait d'accepter l'école anglaise de "pursueur"

\*

Ça fait exactement six mois que je n'ai pas écrit une ligne. Six mois que je n'ai pas pris la plume.

Six mois que la panse, la caillette, la feuillette et le reste ingurgitent leur Canigou de spleen, de cafard, d'angoisse et de peur.

Cet après-midi, je me suis baladé sur les quais de Seine. Nous sommes en mai, il fait beau. Chez un bouquiniste j'ai trouvé des gravures anciennes. Deux copies d'affiches

L'une représente la "Queen Mary" de la "Cunard" et l'autre la « World's Fair" de New York par un tour opérateur.

Je les ai achetées, sans même penser à discuter le prix. J'ai filé chez un encadreur. Elles sont déjà dans mon cinquante mètres carrés. Moi je les trouve sublime. D'autres vont trouver ça ringard, à chier. Mais merde qui va vivre avec ? J'ai bien le droit d'être nostalgique.

Je les regarde, je les admire. Les souvenir remontent au galop.

C'est reparti ! Je vais le finir ce bouquin.

A la gare de Bordeaux, c'est le comité d'accueil.

Sinistre. Des camions verts, camouflés. A l'intérieur des bancs de bois en guise de sièges. Il fait un froid de canard et en plus un crachin glacial trempe mes vêtements et me glace les os.

Bonjour la convivialité

Combien sommes-nous à aller à l'abattoir, vers l'usine à déshumaniser ? Car je viens de comprendre en un millième de seconde de ce qui m'attend et en plus ils auront seize mois pour réussir.

Pas de doute, rien qu'au niveau de l'accueil, on sent bien qu'ils au point.

Un type en costume marin avec des galons rouges sur les manches hurle des imprécations pour lesquels aucun dictionnaire à ma connaissance n'est capable de fournir une quelconque explication.

Toujours est-il qu'au bout d'une demi-heure de poireautage et d'errements, je me retrouve entassé avec mes compagnons d'infortune dans une des bétailières qui nous emporte vers Hourtin.

Je n'ai pas dit qu'elle nous conduit vers Hourtin. Non, Elle nous malmène vers Hourtin.



Le type qui dirige la manœuvre a dû avoir son permis dans une pochette surprise. Ou bien il est complètement bourré. Ce n'est pas possible autrement

Il dédale les rues désertes de Bordeaux à tombeau ouvert, prends ses virages à la corde et plante des coups de patins à qui mieux-mieux sans raison apparente.

Evidemment, ça a pour effet de nous arracher de nos bancs et nous projeter les uns sur les autres avec nos hardes. En un mot, au bout de cinq minutes, il règne un bordel innommable dans cette "galère"

Y en a qui s'engueulent, d'autres à quatre pattes qui cherchent leurs valises. Il y en a même un qui dégueule à perdre haleine, heureusement il a eu le réflexe de se précipiter vers les ridelles.

J'essaie tant bien que mal de rester stoïque, mais je sens que moi aussi je commence à perdre mon sang froid.

Heureusement nous sortons de Bordeaux et la nationale est plus praticable pendant une quarantaine de kilomètres

Jean Pierre Beltoise reprend son souffle, nous aussi. Au bout d'une heure nous arrivons au camp d'Hourtin.

Il est tôt, le jour se lève, un brouillard à couper au couteau. Nous décamionons. Cassés !

Mais qu'est-ce que c'est que ces trucs ? Y a des mecs qui vivent là-dedans ?

C'est un coup à devenir neurasthénique ! A faire une déprime ! Peut-être même à se suicider. Ils ont droit à combien de perte en pourcentage ?

A mon avis ils doivent pulvériser les records. Faudra que je vérifie pour voir s'ils ne sont pas dans le "Guinness".

C'est Dantesque. Des bâtiments de plain-pied, en longueur, en briques rouges avec des encadrements de fenêtres blancs. Très gracieux.

Ils nous ont mis en rang par deux et nous avons droit à la visite.

Le Nôtre doit se retourner dans sa tombe. Questions espaces verts, c'en est réduit à sa plus simple expression. Mais alors là, vraiment la plus simple, c'est minimaliste. Même la prairie de ma grand-mère dans les Hautes Pyrénées est plus accueillante. Et puis là-bas au moins il y a les moutons. Et ça bouffe un mouton, ça tond.

Ils ne doivent pas connaître le gazon Anglais. Enfin bref, tout ça, c'est extrêmement coquet...

Je sens que je vais m'y plaire. Peut-être même en redemander.

Et puis ça va me changer du Waldorf ou du Manhattan. C'est vrai çà ! Il faut accepter le changement.

Hein ! mon pépère, tu vas être bien ici.... Douillet, cosy et tutti-quant.

Bon, me voilà planté devant un de ces superbes bâtiments avec mes compagnons de misère. On nous dirige dare-dare vers le "dressing-room". Là, un

gus qui n'a pas d'âge, pas de forme, et peut-être pas de sexe nous distribue notre paquetage.

Un sac marin avec des tenues. D'hiver, d'été, d'apparat, etc. J'espère qu'il a vu que je mesurai un mètre quatre-vingt-cinq parce qu'il ne m'a rien demandé. Ah ci, ma pointure tout de même. Il doit avoir l'habitude, le rat.

Retour au bâtiment. Je me taperai bien un petit café, mais ça n'a pas l'air d'être d'actualité et je pressens que si je réclame je risque de me faire remarquer d'entrée. Surtout qu'avec les toasts j'aime bien la marmelade. Je ne sais pas s'ils en ont ici.

Nous entrons. Ils nous affectent un lit, enfin ce qu'ils appellent un lit. Plus un " sac à viande". C'est comme cela qu'ils appellent le drap cousu faisant office de sac de couchage. Un oreiller et une couverture dite "couvrante" viennent compléter ce superbe trousseau.

Sur qu'avec du matos pareil je vais être bon à marier.

Bien, le type à galons rouges, il en a trois sur les manches nous ordonne de nous changer et de revêtir la tenue d'hiver.

Mais il a été élevé où, ce mec pour nous parler sur ce ton ? Je ne sais pas de quel signe zodiacal il est, amis je connais son ascendant : Doberman.

On se change. Tricot rayé blanc et bleu, pantalon à pont et vareuse bleue ainsi que le caban.

Je dois être mignon en petit marin avec le pompon rouge. Il paraît qu'elles adorent ça le pompon rouge, les bougresses. On verra bien.

Toujours est-il que cet uniforme offre au moins un avantage, c'est chaud. Alors comme on se les gèle et que je les ai comme des raisons de Corinthe, autant positiver.

Bon, ce n'est pas fini qu'il dit le gugusse à galons rouges. Maintenant c'est la séance coiffeur. Ah merde ! Je la redoutais celle-là. Et il n'y pas moyen d'y échapper. Je sens que ça ne va pas être triste.

Nous voilà à la queue leu-leu chez le coiffeur, attendant notre tour avec chacun la troche que peut faire un condamné à mort quand il sait que dans dix minutes il va passer sur la chaise électrique.

Oh là là, il y en un qui vient de sortir. Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Je rêve, j'hallucine ! Il n'était pas comme ça avant. Sa pauvre mère ! Il n'a pas intérêt

à la revoir de sitôt, autrement il hérite immédiatement.

Encore trois types et c'est mon tour.

Soit zen, mon garçon, respire. Trop tard, c'est à moi.

Un tabouret au milieu de la pièce. Autour, des tombereaux de cheveux. Debout, un jeune gars, l'air sympa, un sourire engageant, blouse grise. Tiens, il a des cheveux, lui.

- Assieds toi

-Comment j'te les coupe ? ironise-t-il

- En silence, que je lui répons.

Ça le fait hurler de rire. Il en lâche sa tondeuse qui choit métalliquement sur le sol.

Il se baisse pour la ramasser, et là c'est l'erreur fatale. Vicieux je lui ajuste un magistral coup de pompe dans le cul. Le guignol part cassé en deux et va s'écraser sur le mur d'en face. Je me jette sur lui et l'alpague au collet.

- Si tu me fais la gueule des mecs qui viennent de sortir, j'te sodomise.

Toto ne doit pas être pédé, car d'un seul coup la mémoire lui revient. Il se souvient qu'il aussi un

peigne et une paire de ciseaux dans sa panoplie de toiletteur pour chiens.

- Au charbon, mec et pas de conneries, j'te surveille.

Il devient doux comme un agneau mon Figaro et au bout de dix minutes, je ressorts avec une tête humaine. Enfin presque...

Tous ces vagabondages, ça nous a pris un paquet de temps, et moi je n'ai rien bouffé depuis hier. J'ai la dalle. Ça tombe bien, car un bruit circule dans l'assistance. C'est l'heure du "rata".

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une certaine appréhension. Un vague sentiment de méfiance. Enfin on verra bien.

Et bien on voit, on voit bien même...

Et justement on voit bien que les mecs qui ont fait la bouffe ne sorte pas d'écoles hôtelières que ce soit Médérique ou Thonon. Jamais eu leur CAP, les gonzes. Ou alors pas un CAP de cuisine. De mécanique peut-être. Parce que le tas d'immondices qu'ils ont jeté avec tendresse sur mon plateau-télé, c'est encore pire que ce que j'avais ingurgité en arrivant sur le "Queen Mary". Ce n'est pas peu dire.

A cette époque je pensais avoir touché les abysses. Et bien non. C'est aujourd'hui l'horreur. C'est aujourd'hui la punition, la vraie.

Mais qu'ai-je fait au bon Dieu pour mériter ainsi sa vindicte ? N'y aura-t-il jamais de grand pardon ? Suis-je marqué ? Serai-je toujours poursuivi ? Pourquoi m'en veut-il ainsi ?

Je ne demandais pas grand-chose moi. Je ne sais pas, une petite omette six œufs. Avec quelques lardons et peut-être aussi quelques mousserons, si vous en avez.

Ou bien un petit poulet basquaise spaghetti, voir un petit salé aux lentilles.

Je me serai contenté d'un rien.

L'infâme jus de chaussette qu'ils appellent pompeusement café est stocké dans d'énormes brocs. Ça n'a pas de goût. Ou plus précisément, ça rappelle un peu l'eau de vaisselles, mais en plus coloré et en plus fade aussi.

Je décide de ne pas réclamer le pousse-café.

Frugal tout ça. Frugal ! Pas besoin de faire la sieste. D'ailleurs je dois dire qu'ils n'ont pas abordé le sujet.

Le pantin à galons nous enjoint avec sa faconde coutumière de bien vouloir passer de nouveau au "dressing".

Nous devons revêtir un charmant treillis gris-bleu du plus bel effet. Michel Colucci n'avait pas encore lancé la mode de la salopette. Quel âge avait-il en 1965 ? Peut-être était-il encore en barboteuse ?

Il faut dire qu'entre le treillis, la salopette et la barboteuse il y a de nombreux points communs.

Le plus marrant c'est que l'homme démarre en barboteuse, à vingt ans le treillis et avec un peu de non-pot, la salopette jusqu'à la retraite. Ils appellent ça un bleu de travail, mais c'est la même chose.

Ça veut dire que de la naissance à la fin, il passe sa vie à se déboutonner.

Donc nous voici revêtus de ces très seyants oripeaux. Pour certains, il y a deux tailles de trop. C'est sympa parce qu'ils marchent sur les bas de pantalon.

Alors s'installe un troc que le couillon à galons rouges n'avait certainement pas prévu.

Nous échangeons entre nous pantalons et vareuse afin de trouver un ensemble qui nous permette, si ce

n'est de ne pas être ridicule, mais pour le moins de ne pas se casser la gueule en marchant.

\*



Coup de sifflet du Cerbère !

- Direction l'armurerie

Déjà, le premier jour. Ils sont fous ces chrétiens. Je ne me sens pas très bien, un fusil... moi ?

Un armurier, des râteliers, et je me retrouve avec un MAS quelque chose entre les pattes.

Je n'ai aucune idée de la façon dont on tient cet instrument. Je me fais l'effet d'une poule qui aurait trouvé un cure-dents.

Pas pour longtemps. Nous sommes déjà sur le champ de tir.

Des cibles de bonnes tailles à environ cinquante mètres.

Tiens voilà un autre Cerbère.

Oh ! celui-ci c'est un chef.

Il n'est pas en petit marin bleu. Il est en veste et pantalon caca d'oie, avec deux galons en chevrons sur les épaulettes et il porte une casquette, un peu plate. Un vrai chef.

Et voilà qu'il nous explique le maniement de l'ustensile.

Arme à la bretelle.

Épaulez.

En joue.

Et ça dure. J'ai l'épaule meurtrie alors que je n'ai pas encore tiré un coup de feu.

Un coup d'œil à ma Jeager Lecoutre, quinze heures trente. Ça dure depuis combien de temps cette connerie ?

Il nous prend pour des marionnettes.

Vous allez tirer qu'il annonce le pimpin.

Ah, ben v'la une bonne chose ! merci mon pimpin.  
Tirons.

Il me colle en face d'une cible et m'explique avec moult détails techniques que le but de l'opération est de loger cinq balles dans le disque noir du milieu. Ma parole il me prends pour un débile profond.

Bien sûr que je ne vais lui balancer la purée dans les nuages. Et les oiseaux, alors...

C'est mon tout. Je m'applique.

Bang ! Waouh ! Mon épaule. Un coup de poignard. Elle a dû reculer de trois mètres.

Non elle est toujours là, mais la douleur est fulgurante. Et pendant que je digère le choc le pimpin me vocifère dans les oreilles que je dois serrer la crosse de mon fusil et bien l'appuyer sur l'épaule au moment de tirer.

Il est marrant lui, je n'en ai plus d'épaule.

Bon allons-y on recommence. Mais il aurait quand même pu le dire plus tôt ce con. Je ne savais pas avant que j'aie commencé à tirer.

Bang ! le fusil s'est levé. L'épaule encore reculée d'un mètre et la cible est toujours vierge. Mais où elles foutent le camp ces bastos ?

Bang ! trois fois, quatre fois, cinq fois.

Le mécanisme ramène la cible. Elle ne risque rien avec moi, celle-là.

Avec un tireur comme moi, vous ne risquez rien mes bons frères. Pas nécessaire de se réfugier aux abris. Je vous le dis, vous ne risquez rien, mais absolument rien, par contre les oiseaux... D'ailleurs il n'y en a pas au-dessus du champ de tir, prudents qu'ils sont.

Je devrais pouvoir rater une vache dans un couloir. Le seul qui craint, c'est moi. Je ne peux plus bouger le bras droit.

Quant au fusil, il est comme moi, il est rouge de honte.

Là je me dis que la perfection n'est pas de ce monde, et heureusement.

Le tir aux pigeons est terminé et étant unanimement reconnu comme étant un des plus mauvais, je plie mes gaules sans moufter et suis le train-train pour raccrocher au râtelier, remerciant Dieu de ne pas m'être foutu une bastos dans les arpiens.

Nous rapatrions les "sweet home" et le "Chouffe" car je viens d'apprendre que trois galons rouges sur les manches d'une tenue de marin correspondent au grade de caporal-chef chez les "pousse-cailloux". C'est à dire à quartier-maître chef. Soit "Chouffe" en langage affectueux.

Donc le Chouff nous annonce que nous avons campos jusqu'à demain matin.

Ah merci chef vénéré, adoré, idolâtré. A partir de maintenant je tâcherai de voir ce qu'il y a de meilleurs chez les autres.

Je m'écroule sur mon bas-flans et vais serrer la main de mon copain Morphée.

\*

Le type d'à côté me secoue. Il s'appelle Patrice, il a l'air sympa. C'est l'heure du rata m'annonce-t-il.

Rata du soir, espoir...

Eh bien, c'est espoir déçu, même topo qu'à midi.

Comme l'a dit Clémenceau : " se soumettre ou se démettre" bien je me soumets, mais merde, c'est vraiment dégueulasse.

Nous sortons du réfectoire Patrick me dit qu'il a repéré un bar, un mess. Allons-y, il est dix-huit heures trente, je commence à avoir un tel spleen que n'importe quel "bouiboui" fera l'affaire.

Madré de Dios, quelle ambiance.

A travers la fumée de cigarettes, nous nous frayons un chemin jusqu'au bar. On se croirait à Londres dans le "smog".

Des tables en formica, rouges, des chaises en tubes métalliques, vert pomme. Un bar en formica lui aussi, mais jaune. C'est très kitch tout ça. On sent la patte d'un décorateur "new-âge".

C'est à vomir.

Cent à cent cinquante matafs. Jeunes pour la plupart. Assis aux tables, en grappes compactes, en essaims bourdonnant, ou accoudés, plutôt

accrochés au bar comme des morpions se soulent consciencieusement à la "pisse d'âne". Une sous bière merdique qui n'a jamais vu le houblon et dont la consommation, même légère doit laisser des traces jusqu'au fond du slip.

Dix ans de cette thérapie, et le type doit finir avec un encéphalogramme ou un quotient intellectuel de sole meunière, extra plat.

Nous décidons Patrice et votre seigneurie de nous en tenir aux grands classiques. Nous commandons deux tisanes écossaises pure malt s'il vous plaît.

Le con derrière le bar, qui de misérable con vient de s'élever au rang de pauvre con, ça c'est l'ascenseur social, émet un borborygme que je traduis comme étant une question quant à la marque.

Je précise Gleenlivet. Il s'en fout, parce qu'il n'en a qu'un seul. Du Black and White. Si ça ne nous plaît pas c'est la même chose et même qu'on ne va pas commencer à l'emmerder, nous, la bleusaille !

J'accepte avec reconnaissance le Black and White, sachant que nous avons échappé à la "bibine" qui lobotomise.

Oserais-je un glaçon ? J'ose. Un miracle, il en a. Alléluia !

Nous sauvons nos scotchs d'une bagarre naissante au bar et évacuons vers une table libre au fond du clandé.

Patrice se raconte, moi aussi. Qu'avons-nous d'autre à faire ? Ses parents habitent Levallois. Tiens, moi c'est Asnières. Nous sommes voisins.

Il joue de la guitare, moi j'adore le jazz. On va s'entendre c'est sûr. Une deuxième tisane. Une troisième et dodo. Crevé.

\*

Ah ! Ah ! Ah!

Ah! Ah!

Mais qu'est-ce qui se passe ? C'est la guerre ?  
Quelle heure est-il ? Cinq heures !

Mais pourquoi est-ce qu'il y a un connard qui joue du  
clairon au milieu de la chambré ?

Tout est allumé. Et ce Chouff à la con qui hurle  
"debout là-dedans ! debout là-dedans ".

Je lui prédis que s'il y a un paradis pour les cons, il  
sera assis à la droite du Père.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Ils sont devenus  
marteaux ? Ils n'ont pas vu l'heure ? C'est un coup à  
faire un infarctus. Maman si tu voyais ton fils !

Je m'arrache du sac à viande. Je me laisse guider  
par le flux qui m'emporte vers les lavabos. Linéaires,  
en zinc. Hérissés de robinets, type bec verseur. Pas  
de mélangeur. Ne faut pas rêver mon garçon. L'eau  
coule, glaciale.

Waouh ! Ça réveille. Ça décoiffe.

Et le petit dej ?

Pas de petit dej ! Remplacé par un coup de sifflet bref, alterné avec un coup de sifflet prolongé. Quel régime.

Nous nous engouffrons dans des camions. Direction le lac.

Ah Oui, c'est vrai, il y a un lac à Hourtin.

Il fait nuit, bien sûr. Brouillard bien sûr. Froid, bien sûr.

Nous sommes tous debout, au bord du lac. De magnifiques embarcations style "galères moyenâgeuses" nous accueillent stupidement, en brandissant des avirons de la taille d'un sycomore adulte.

Nous embarquons à une vingtaine par barcasse. Je comprends tout de suite la condamnation. Rame mon canard, rame.

Oh là là ! mes petites mimines manucurées Carita.

Un pingouin galonné se hisse à l'arrière et commence à nous expliquer la manœuvre. C'est bien ce que je craignais, chacun son bout de bois et vas-y mon kiki.

Mais c'est glacé ce truc-là. Et le confort des sièges, je ne te dis pas. Ce n'est pas la ligne Rozet. Mon pauvre séant royal.....

Et voilà que je tire sur l'aviron. Nom de Zeus ! Mais c'est l'enfer ici. Je sais bien que s'adapter c'est de remettre constamment en cause sa zone de confort, mais tout de même il doit y avoir des limites.

Ça fait une demi-heure que je suis collé à mon rondin. Je n'ai plus froid du tout. Je transpire même à grosses gouttes. Paradoxale, car je suis certain qu'il ne fait à peine que cinq degrés.

Enfin "l'Amiral" nous stoppe.

- Lever les avirons, dit-il.

Nous levons, ça pèse une tonne.

Et à quoi ça va servir tout ça, lorsque je serai à bord d'un bâtiment de guerre ? Ils n'ont pas l'intention de couler, rein que pour m'emmerder, enfin j'espère....

Quoi qu'il faille se méfier avec les "loulous" pareils. Rien, mais qu'il lui prend à l'autre.

Ah bon on remet ça.

Le jour pointe à l'horizon. Cap sur la berge. Ce n'est pas trop tôt, je ne sens plus mes mains, ni mes bras. Il est vrai que cela fait trois mois que je n'ai pas

remis les gants, et avec les javas que je viens de faire à Paris. Dans le fond ça ne va peut-être pas me faire trop de mal ce dégrassement. Car j'ai comme l'impression que ça être répétitif.

Lever les avirons. Il est temps, la berge arrive à vitesse grand V.

Encore quelques mètres et nous accostons, non sans avoir violemment heurté de ponton. Il a dû le faire exprès le "guignol" en chef.

Ce qui a pour effet immédiat de faire qu'une dizaine d'apprentis marins se ramassent en rouspétant.

La prochaine fois, car prochaine fois il y aura, il faudra essayer d'arriver moins vite.

On lie tout, on range le matériel, recamion, et direction le réfectoire.

Ah, quand même le petit déjeuner. Mon Dieu, mais c'est Byzance, Lucullus dîne chez Lucullus.

Un sceau d'eau de vaisselle et un quignon de pain sec.

Non, c'est trop, vraiment. Ne fallait pas. Attention les ratios. On prend des risques à l'armée.

Par contre nous, on ne risque pas l'obésité. A peine le temps de digérer ce gueuleton, qu'on a déjà le Chouff aux baskets.

Les couleurs annonce-t-il.

Les couleurs ? quelles couleurs ? Quèsaco ?

Nous voilà tous au garde-à-vous au pied d'un superbe mât de cocagne. En bas un gugusse tire sur une corde pour essayer de faire monter le drapeau français pendant que le blaireau du matin claironne à s'essouffler, taratatata, taratatata....

Nous sommes tous au garde à vous.

Va-t-y y arriver, ou va-t-y pas y arriver ?

Oui, c'est gagné ! il l'a déployé son oriflamme.

Repos qu'il gueule le Chouff. En parlant de repos...mais faut pas rêver.

Le v'là maintenant qu'il nous met à l'exercice, comme il dit.

Pas de gymnastique ! Accroupi ! Debout ! Courez ! Accroupi ! La marche des canards. Demi-tour, courez.

Au bout d'une demi-heure, j'ai les pattes en compote.

Mais ce n'est pas fini.

Il a maintenant dans l'idée de nous faire marcher au pas.

- Une deux, une deux, une deux. A mon commandement demi-tour droite. Une deux, une deux

Bien évidemment, au moment du demi-tour il y a deux ou trois types qui se sont emmêlés les crayons.

Il va sans dire que la colonne s'en trouve quelques peu désorganisée et qu'il n'est pas facile de retrouver l'harmonie. Ce qui permet aussi à notre Chouff adoré de trouver un bon prétexte pour hurler comme un damné.

Il va finir à la Scala de Milan avec une voix pareil. Ça a tendance à me faire hurler aussi, mais de rire. Je me retiens en pensant que si je m'esclaffe, il ne va pas aimer le Chouff de mon cœur

Pas le sens de l'humour le Monsieur, ou alors pas le même que moi.

La matinée se déroule donc en exercices physiques divers et en maniement d'armes.

Ils tiennent à ce que nous soyons en forme. Pour moi ça va, mais j'en ai repéré quelques-uns qui, légèrement enveloppés, auront du mal à suivre le régime. Ou alors, il faudra qu'ils s'y mettent au régime.

L'après-midi arrive rapidement et là, c'est l'extase. Nos petits amis nous ont concocté un programme pas piqué des hannetons.

Parcours du combattant nous annoncent-ils, hilares. Mais pourquoi se marrent-ils comme des bossus ? Ce doit être une de ces surprises dont ils ont le secret.

Personnellement je ne vois pas où est le comique de la situation, mais....

Nous nous élançons, les uns après les autres, à une minute d'intervalle.

L'échelle, la poutre, la rivière des tribunes, les pneus, la fosse à merde, les filets, l'escalade....

Ils ne nous ont rien épargné ces sadiques.

Pendant mon parcours je passe trois collègues complètement épuisés et je termine au bord de l'apoplexie.

Il paraît qu'en temps je suis dans les meilleurs. Heureux de l'apprendre, mais je me serais bien passé de ce petit intermède.

Six heures trente, rata et directe au pieu, pas besoin de berceuse.

Et ça va durer deux mois c"te connerie.

Godille sur le lac, maniement d'armes, tir, exercices divers.

L'ennemi peut débarquer, on est prêt.

Pas tout à fait, et on s'en aperçoit très vite. Au bout de trois semaines, ils nous ont mitonné un exercice de garde de nuit avec attaque surprise du dit ennemi.

Nous sommes une cinquantaine à garder un soi-disant terrain d'aviation qu'un commando doit attaquer pour saboter le matériel.

Pour ma part, ils peuvent saboter tout ce qu'ils veulent, je n'ai pas vu les indiens, je n'ai pas vu les flèches. Et je ne dois pas être le seul dans ce cas, car vers quatre heures du latin, nous apprenons que les dépôts ont sautés et que nous sommes tous prisonniers.

Madré de Dios, quelle nouvelle, il va falloir que j'en parle à mes parents, ça ne va certainement pas les rassurer, moi leur fils bien aimé, prisonnier, mais au fait de qui ?

Au bout de deux mois de ce traintrain enthousiasmant, rythmé par des marche forcées, exercices en tous genre et autres tirs, j'apprends que je vais embarquer. Point positif, je suis affuté comme une lame et j'ai retrouvé mon poids de forme.

\*



Mon affectation : Brest.

Le nom du bâtiment : " Chevalier Paul"

Sixième d'une série de 18 escorteurs d'escadre, le Chevalier Paul a été conçu comme escorteur antiaérien et anti-sous-marin. Mis sur cale aux Forges et Chantiers de la Gironde en février 1952, il est lancé en juillet 1953 et mis en service en décembre 1956.

Au début des années 60 le Chevalier Paul est refondu pour devenir conducteur de flottille tout comme le Surcouf et le Cassard, de nouveaux locaux ont été aménagés pour pouvoir accueillir un Amiral et son état-major.

Les "matafs" qui y sont affectés portent la fourragère verte de la croix de guerre.

Quelle chance. Grosse impression sur les minettes.

J'apprends que compte tenu de ma profession et du fait de ma parfaite connaissance de l'anglais, je suis affecté comme Maître d'Hôtel au carré des officiers supérieurs au service du "Pacha". Ce qui me vaut immédiatement un galon rouge sur les manches. Je suis "mataf" de première classe.

Allons-y pour le "Pacha", puisque je sais maintenant que c'est le surnom affectueux dont sont affublés

tous les commandants de bords, quel que soit leurs grades.

Comme le Chevalier Paul est navire Amiral d'escadre, cela sous-entend que le vieux "*Babu*" à étoiles est susceptible de venir squatter de temps à autre.

Lest's go pour le Chevalier Paul et sans rancune.

Je godille comme un chef. Ça me servira Peut-être un jour au bois de Boulogne.

\*

A quai d'énormes monstres métalliques gris bleus somnolent alignés côte à côte, canon pointés sur nous.

Nous nous répartissons tant bien que mal sur nos diverses affectations : Guépratte, Bouvet, Chevalier Paul, Duperré, Kersaint, Surcouf. etc.

Patrice et votre serviteur montons à bord du D 626 le Chevalier Paul.

D'où lui vient ce nom, qui était ce personnage ce Chevalier Paul ?

Je l'apprendrai plus tard.

En fait un certain Jean-Paul de Saumeur, est un officier de marine du XVII<sup>e</sup> siècle. Il naît à Marseille en décembre 1597 il décédera en 1667 à Toulon. Malgré ses origines très modestes, il est attiré très jeune par la Marine.

Il est d'abord simple matelot pour le compte de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, d'où il est exclus pour avoir tué son caporal, c'est pas sympa ça ! Il devient alors corsaire en mer méditerranée puis il intègre la Marine royale à la demande de Richelieu, car n'oublions pas que les Corsaire à cette époque n'étaient ni des forbans ni des flibustiers, ni des pirates, ils naviguaient sous patentes et lettres de créances du roi, pour lequel il combat pendant toute la guerre franco-espagnole (1635-1659). Ces

nombreuses victoires lui valent d'être nommé lieutenant-général et vice-amiral du Levant et il est nommé chevalier de grâce et commandeur par le grand maître Martin de Redin. Il termine sa carrière en 1666 en transportant à Lisbonne, la princesse de Savoie-Nemours, future reine de Portugal. Courtisan habile, il n'oubliait pas ses origines modestes et savait se montrer généreux.

Donc nous montons à bord de ce fier escorteur d'escadre.

Ça y est ! j'ai compris d'où vient l'expression "monter à bord".

Dans n'importe quel lieu, on entre, on pénètre, on s'introduit.

Nous ici, on monte comme on monte à la tour Eiffel ou sur l'Arc de triomphe et l'image est la même

Un navire est toujours situé au-dessus de la ligne du quai, de quelques centimètres à quelques mètres. Il s'ensuit que la coupé cette sorte de pont levis va en pente du navire à la terre et de la terre au navire. Donc sur un navire de guerre, on monte à bord et on descend à terre.

Sur un paquebot, c'est un peu différent car on a escamoté la montée et la descente. En effet un passager, compte tenu de ce que ça lui coûte, ne doit jamais ressentir de gêne. Alors on lui préparé

des coupées qui rejoignent la terre au bord à l'horizontale. Une fois à bord il prend des ascenseurs.

Pour les mariniers à bord des péniches, lorsqu'elles sont chargées, sur les fleuves, la ligne de flottaison est très basse, alors on descend à bord et on monte à terre. Le commerce amène à des bassesses. Le tourisme à des compromis et la guerre dans son inutile ascension.... À rien, car une fois en haut....

Nous avons passé la coupée. Sur le pont arrière un jeune officier. A peine plus âgé que nous. Un aspirant apprendrai-je.

Mais bon Dieu, il aspire à quoi ce gaillard ?

Donc il est là, nous faisant face. A priori plus intimidé que nous.

- Je vais faire l'appel et vous désigner vos quartiers. Ça me change des guignols d'Hourtin. Celui-là il est presque sympathique et si ça continue, compte tenu de son âge, j'ai l'impression que si l'on se connaît, on va presque être copains.

- matricule 65005, première classe Nanquette.

Merde, c'est moi, je baillais eux corneilles il m'a réveillé.

Poste numéro deux.

A c'est bien ça, et ça veut dire quoi ? L'officier marinier n'a pas l'air de rigoler, lui.

- ça veut dire, pauvre conard, que tu vas pager au poste deux.

Qu'est-ce qu'il a à me souffler dans les narines celui-là, et plus il pue l'ail.

Y commence à me faire chier tous. C'est mon service militaire, c'est ma merde et c'est mon poste... Et en plus je ne suis pas son pauvre conard. Il a du pot d'avoir deux galons sur la casquette, et que je ne sois pas de trop mauvaise humeur. Non mais qu'est-ce que c'est que ce mec !

Allez, suivez le guide, je m'évacue vers le dit-poste deux.

Petit escalier en colimaçon, en fer, casse gueule, pimpant.

Nous voici au poste deux. Un vrai palace. Le Georges V en plus petit.

Un vrai capharnaüm de valises métalliques, de fringues pendues, de lessives qui sèchent, de bannettes empilées par rangées de trois.

Et l'odeur, a ! l'odeur.

Brise d'anus, soir de cuite, bouche d'égout, relents de pieds mal lavés. Surnaturelle.

J'arrive à crocheter une bannette du haut. J'avais retenu la leçon de la Cunard, très important la bannette du haut. Jamais en bas, à cause de l'odeur et surtout des gonzes du dessus qui risquent de te dégueuler dessus.

Patrice a eu moins de chance, il est en face de moi, mais bannette du milieu. On s'installe comme on peut. Un vestiaire étroit, le paquetage tient juste. Il ne risque pas cde bouger en mer. Quant aux petites affaires personnelles, genre photos et souvenirs, je ne sais pas où les mettre. Je range, on verra ça plus tard.

Un hautparleur nous annonce tendrement que nous devons être sur le pont arrière au garde à vous dans dix minutes. Même pas le temps de se refaire une beauté. Tiens d'ailleurs où sont les salles de bains, faudra que je me renseigne.

Il crachine sur la plage arrière. Nous sommes tous là, en rang d'oignons, au garde à vous, comme de braves petits soldats.

Un gradé, mais de haut vol celui-là, trois galons nous définit en quelques minutes les grands principes qui devront régler notre vie à bord. Il nous annonce que

le Pacha est le capitaine de frégate Coindreau et que l'Amiral qui peut venir à bord, car n'oublions pas que nous sommes navire amiral est le contre-amiral La Haye, qu'il a eu un passé glorieux pendant la seconde guerre mondiale, en Indochine et en Algérie.

Je le laisse soliloquer et mon esprit s'envole vers des souvenirs qui je le sens, seront la base, les fondations de mon futur.

Patrice me sort de ma léthargie par un violent coup de code dans les côtes.

Je me fige dans un garde à vous réglementaire.

Nous réintégrons nos postes. Je m'allonge sur ma bannette, songeur.

\*

La vie va ainsi s'émietter à bord, au rythme des manœuvres, es escales, des ribotes, des ronds dans l'eau, des remontées de la rue de Siam des beuveries au café de la Tout, au café de l'Epée, des bagarres au petit J.

Au rythme des rencontres et des adieux. Au rythme des bordels, des clandés, des musiques exotiques, des mains que l'on serre, des mains sur les croupes.

Aux rythmes des yeux dans les yeux, des yeux dans seins.

Au rythme des rires et des larmes, des serments et des ruptures, des promesses non tenues.

Au rythme d'une vie de service militaire et de marin.

\*

Avril 1966. Je viens d'être démobilisé.

Dans l'ensemble ça s'est bien passé. Quelques anicroches.

Comme le jour où je me suis fait un capitaine. Il m'énervait depuis un bout de temps celui-là, à venir saloper la coursive du carré du Pacha avec ses godillots dégueulasses. Et merde c'est moi qui faisais le ménage en tant que maître d'hôtel du vieux et en plus on attendait l'Amiral. Je lui avais déjà demandé de bien vouloir faire attention, j'avais eu des reproches du Pacha. J'avais expliqué que dernier m'avait autorisé à en lui en faire la remarque.

Cette fois j'ai craqué. En une fraction de seconde j'ai retrouvé mes automatismes et je l'ai carrément plié, au sens propre comme au sens figuré. En effet j'ai trouvé le moyen après son KO de le loger dans une énorme panier à pain métallique et de la promener dans la coursive avant.

Ensuite les "sacos" me sont tombés dessus et, plus de souvenir. Qu'est-ce qu'ils m'ont mis les vaches.

Le Pacha a été sympa j'ai n'ai récolté que deux mois. J'ai même cru voir l'esquisse d'un projet de brouillon d'un léger sourire lorsque j'ai exposé ma défense basée sur ma coursive dégueulasse. En fait la sienne de coursive. Il fallait tout de même qu'il sévisse, casser la gueule à un officier, surtout breton, il paraît que cela ne fait pas. Ah bon ?

Ces deux mois m'ont au moins permis d'apprendre à jouer au bridge avec un type de Lyon. Grande famille de soyeux.

J'ai aussi ramassé un coup de lame dans une bagarre à l'escale de Lisbonne Pas grave elle a glissé sur les côtes. Ça me fait une belle balafre. Les minettes vont adorer.

Lorsque j'ai quitté le bord, le clairon s'est posté à la coupée avec une vingtaine de bons copains. Je suis descendu au sillet.

Heureusement qu'ils ne sont pas faits piquer. J'ai jeté mon sac à la baille.

C'est vrai ça, un mataf qui se fait un "pitaine" ça mérite le respect.

Adieu la marine, au revoir les marins, je ne vous oublierai jamais.

\*

Mai à Paris. C'est beau. C'est le plus beau mois de l'année, mais je n'ai pas de boulot.

Ancien marin, ce n'est pas une situation. Je fais le tour des copains. Rien pour l'instant.

J'attaque les petites annonces. A cette époque le chômage ne sévit pas encore et ceux qui y sont n'y reste pas longtemps.

L'hôtel Ambassador boulevard Hausmann cherche un responsable du service planning.

J'y vais.

Le directeur me reçoit. Petit bonhomme grassouillet. Sympathique. Je lui raconte ma jeune vie.

Il y a comme un déclic, j'ai l'impression que quelque part ça lui rappelle des souvenirs. Je n'y connais rien au service planning, mais qu'importe, il m'embauche.

Le lendemain je me retrouve dans un local minuscule en sous-sol, peint en vert bouteille, sans fenêtre. Une table en formica grise en guise de bureau. Trois téléphones noirs en ébonite. A chier !

Je vais déprimer. J'ai déjà décidé que je n'y ferai pas de vieux os.

J'ai retrouvé Jean-Louis. Il m'héberge à nouveau boulevard saint Marcel, il est très souvent absent.

Il est interprète sur la base canadienne d'Etain-Rouvres en Meurthe et Moselle. Il gagne très bien sa vie, car avec son collègue, ils ont pris un arrangement et font les trois huit à deux.

Evidemment ça leur fait un salaire et demi chacun. La Cofiroute qui gère la maintenance de la base est d'accord.

Un jour il m'annonce qu'il va quitter la base. Il a trouvé un job chez Dreager frères, le photographeur mondialement connu. Il pense qu'à terme interprète n'est pas un métier et croit que la photogravure lui ira mieux. Il a entendu parler de la fameuse bible que Salvador Dali fait imprimer chez Dreager. Ça l'impressionne.

Ça fait deux mois que je croupis dans ma geôle avec comme horizon les mesquineries des concierges, les bassesses des réceptionnistes, la connerie du chef de cuisine et l'arrogance du directeur du restaurant. Le jour où les cons vont se mettre à fondre, ils auront tous de la flotte dans les godasses.

Je demande à Jean-Louis de me pistonner pour prendre sa place. Je file ma démission à toute cette bande de cloportes et début juillet me voici à Stains en Meurthe et Moselle.

Au début, j'ai quelques difficultés d'adaptation. Avec le collègue nous avons mis en place un système de rotation efficace. Il a une quarantaine d'années, marié, des gosses.

Nous faisons en alternance trois jours et trois nuits une semaine et quatre jours quatre nuits la semaine suivante. Avec en conséquence un Week end sur deux de disponible.

Le boulot n'est pas pénible. Je suis scotché à un téléphone. Ça sonne, je décroche, j'enregistre la demande, je remplie une feuille d'intervention et j'envoie immédiatement un homme d'entretien ou un ouvrier qualifié, en fonction du problème à traiter.

Ça va de l'ampoule à changer à la voiture de madame qui ne démarre pas en passant par les trous dans les pistes d'atterrissage.

Pour la nuit j'ai un lit de camp. Calme la nuit, seulement un ou deux coups de fil.

Au bout de quelques jours, je me suis fait des copains sur la base. Jack, un type de l'Ontario a fini

son temps. Il doit rentrer chez lui. Il me vend sa Chevrolet Impala. Un monstre. Bicolore, verte et blanche. Décapotable. Des ailes arrière en queue de pan. Sellerie en cuir blanc. Une trentaine de bourrins sous le capot et des chromes, des chromes...

A l'époque l'essence n'est pas chère, surtout au Luxembourg qui n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres. Et puis il y a aussi les arrangements avec les stations de la base, en détaxe.

Compte-tenu de nos arrangements avec le collègue, j'ai du temps libre et je le répète je gagne très bien ma vie.

Je fais quelques descentes au Luxembourg, mais je n'y trouve pas la convivialité et la chaleur humaine que j'apprécie tant. Ils passent leur temps à se saouler la gueule à la bière, en chantant à tue-tête, un peu trop Teuton, Germains pour moi.

Donc retour sur la capitale dès que je le peux. Avec la Chevrolet grosse côte.

Je retrouve mes marques.

Régine est la nouvelle reine de la nuit. Castel en est le Prince. On y croise Johnny Halliday avec Silvie Vartan et son frère, Serge Gainsbourg avec France Gall, qui aime les sucettes.... Le grand Eddy Mitchell,

Jacques Dutronc avec ses énormes cigares et accessoirement la belle Françoise Hardy quelques écrivains en mal de Renaudot ou autre Goncourt, Sartres traîne un peu à la Retonde, Simone de Beauvoir au café de Flore. Juliette Gréco chante à la rose rouge. Le Caveau de la Huchette ne désempli pas. S'y produisent les Marc Laférière, Claude Bolling, Sidney Bechet et même Boris Vian qui nous gratifie de sa trompette.

Que la vie est simple et belle. J'ai aussi mes repères personnels : l'Épicerie rue des Canettes, elle donne dans la rue Dufour. On descend par un escalier raide comme un légionnaire en goguette. En bas une petite cave avec quelques tables et chaises dépareillées. Une petite estrade sur laquelle des inconnus se produisent, quelques-uns deviendront célèbres. Mais surtout il y a Eva. Eva l'amie de Barbara. Eva l'allemande, brune, rauque, envoûtante. Eva chante, j'extasie !

Je traîne un peu au D'Artagnan rue des Ciseaux. Tenu par un homosexuel. Il mourra poignardé dans quelques mois. Pas tendres entre eux les homos.

Le bistrot des quatre vents, derrière le marché Saint Germain, le quartier général de Moustaki qui nous berce de sa guitare de Métèque.

Et puis Montmartre, Kerembrun. Folklorique le Maire de la commune libre de Montmartre. Son cabaret accueille aussi tous les jeunes débutants. Daniel Guichard avec le Vieux, le Gitan etc.

Et " Le Sabot Rouge" sur la butte siège du "club de l'éponge" dont bien entendu je fais partie, qui regroupe des peintres en mal de célébrités, et toute une faune marginale et avide d'émotions fortes.

Et puis en octobre j'apprends que de Gaulle a décidé de virer l'OTAN, Fontainebleau, le SHAPE et toutes les bases américaines.

Mais y fait chier ce mec ! De quoi y se mêle ! Et mon job alors ?

Je suis bien moi à Etain-Rouvres. je ne bosse pas beaucoup, J'ai du blé, Une voiture que c'est un vrai piège à minettes.

Qu'est-ce qu'il a à m'emmerder de Gaulle ! Je les aime moi, les Américains, les Canadiens, les acadiens, les nienniens...

D'ailleurs je les aime tellement que lorsque j'apprends qu'on embauche pour la foire Universelle de Montréal de 1967, mon sang ne fait qu'un tour. J'irai.

Je me transforme en agent électoral et j'arrive à convaincre Jean-Louis. Quid de Dreager.

Daniel et Philippe se joignent à nous. C'est décidé, notre avenir est outre atlantique

Je revends la Chevrolet et le 7 janvier 1967 Jean-Louis et moi-même sommes à Orly sur le tarmac en bas des escaliers de l'avion qui va nous emporter, vers la richesse, vers l'aventure.

\*

Montréal. L'aéroport de Dorval. L'avion se pose sur un coussin de neige fraîche et moelleuse. Il est vrai que nous sommes en janvier et que question température la Canada l'hiver, ce n'est pas l'Andalousie. Et moi, je n'avais rien prévu, question vêtements.

Le vol a été tranquille. Il faut dire qu'avec Jean-Louis, on avait pas mal arrosé le départ et que nous avions un mauvais jeu de jambes pour grimper la passerelle. L'hôtesse a même dû être obligée de nous harponner par une aile pour que nous conservions l'équilibre.

Enfin, ça y est nous y sommes. Le pays des trappeurs de Bleck le Roc, des Iroquois, des ours des saumons sauvages et des homards.

J'ai un peu récupéré pendant le voyage. Jean-Louis aussi et nous débarquons dans un état à peu près correct pour satisfaire aux formalités.

Philippe et Daniel qui sont partis quelques jours avant nous sont figés dans une haie d'honneur de l'autre côté de la barrière. Retrouvailles. Séance émotion.

Nous nous engouffrons dans une Dodge Coronet de location.

Première escale "woolworth". Je ne peux pas rester an blazer et en mocassins, même si les indiens, eux, en portent. Ce matin, il fait moins douer, il paraît que c'est normal.

Normal peut-être, mais pas pour moi Je les ai comme des raisins de Corinthe. Je vais finir eunuque si ça continue.

Rayon homme. Vite une chaude pelisse. N'importe quoi, mais chaud, très chaud. Je m'arrête devant un trois quarts en mouton retourné. Ça devrait faire la rue Michel. Deux ou trois pantalons en velours, quelques gros pulls, une grosse paire de "ribouis" fourrés et me voilà un autre homme. Allégé de quelques centaines de dollars.

Et pour couronner le tout, j'ai craqué sur un bonnet en laine rouge style commandant Cousteau. Bonjour le look. J'observe les copains, ce qui me permet de me projeter et de voir ce à quoi je ressemblerai dès que j'aurai revêtu mes oripeaux. Ça doit être la mode ici.

Nous sautons dans la voiture. Ne fait pas bon s'attarder à musarder dehors.

Philippe et Daniel nous emmènent chez eux. Ils ont trouvé un appartement à "Ville La Salle" au sud-ouest de l'île de Montréal sur les rives du Saint Laurent face aux rapides de Lachine. Dans la voiture ils m'informent que cette ville doit son nom à René Robert Cavelier de La Salle qui en jette les bases vers 1669. Documentés les petits.

Tiens, il est gelé le Saint Laurent, c'est la première fois que je vois un fleuve entièrement gelé. On a l'impression qu'on pourrait atteindre facilement l'autre rive à pied. Pourtant je ne m'y aventurerais pas.

Ils nous expliquent qu'ici se loger, c'est facile. Un coup de fil à une ou deux agences, quelques explications, une fourchette de prix et les propositions affluent. Ils ont trouvé en quarante-huit heures.

Pour le téléphone idem, on téléphone à la "Bell" et dans les deux heures c'est connecté.

Quand je pense qu'en France à cette époque il faut au moins six mois pour avoir une ligne, dans le meilleur des cas. Quant aux appartements, n'en parlons même pas.

Ils nous expliquent qu'ici tout est différent. Nous sommes dans une société de consommation, le service est roi. Tout est louable, jetable, tout s'achète, c'est une question de fric. Et il est préférable d'en avoir.

Tu en as, t'es le roi. T'en as pas, t'es très mal.

Il faudra que je m'en souviene, c'est important ça !

En France, on n'a pas encore vécu mai 68, les valeurs sont différentes.

A "l'appart" les copains ne s'encombrent pas de faire la cuisine. Philippe appelle un traiteur. Pizza, chinese food, Kentucky fried chicken, etc. En France il faudra vingt ans pour que ça arrive.

Nous ripaillons. Nous interrogeons nos "anciens", nous voulons tout savoir. La vie, le boulot, les filles.

Il est vingt-trois heures et Philippe décide que nous devons terminer la soirée chez "Alexandre le Grand".  
Allez va pour Alexandre le Grand"

Je pressens que nous allons avoir des nuits bibliques, du Sodome et Gomorrhe.

\*

Malgré la neige épaisse non dégagée Philippe conduit avec assurance. Il stoppe la voiture devant une enseigne lumineuse rouge d'au moins trois mètres de haut : " Alexandre le Grand".

Nous entrons. Ambiance psychédélique. Musique dico. Un grand bar en S qui remplit presque la salle et dans les creux du S, sur le bar, deux podiums. Ils sont investis par deux créature de rêves. Topless, érotiques, lascives, offertes. N'ai jamais vu ça. Chez nous ce serait interdit. Les plus de cinquante ans pourraient faire un infarctus.

On commande une rafale de VO Seagram. Avec le Canadien Club, qu'ils appellent le CC, ce sont leurs whiskies. A l'origine ce sont des whiskies de seigle, ils appellent cela du rye et le boivent avec du Seven UP, un soda sucré à mort. Dégueulasse !

On s'agite comme des diables rouges au centre d'une piste balayée par des rayons laser.

La musique est surprenante, envoûtante, dansante. Dans quinze à vingt ans elle déferlera en France on l'appellera le disco.

En fait il y a peu de monde dans cette boîte et la clientèle est presque exclusivement masculine. Faut comprendre avec les nanas qui se trémoussent comme des puces sur les podiums les types sont

tous au bord de l'apoplexie. Et elles en rajoutent les garces !

Je dois reconnaître qu'elles sont terriblement excitantes. Mais il n'est pas question de s'aventurer à toucher. Non c'est plutôt du genre "coucher pas bouger".

Domage je me serais bien fait une petite canadienne, surtout la petite brune

Et puis ça doit tenir chaud une petite canadienne. C'est fourré, c'est douillet, c'est confortable pour l'hiver, alors faut s'équiper.

On s'arsouille encore de quelques ryes, bisous de la main aux deux hétaires et on rembarque pour Ville La Salle.

Nuit de Chine, nuit câline, dodo.

\*

Lundi 7 heures. J'ouvre un œil sur la civilisation. On s'est arrangé comme on a pu. Jean-Louis a hérité d'un matelas pneumatique rouge, du plus bel effet. Il est engoncé dans un sac de couchage bleu roi. Il ne lui manque plus que son bonnet jaune sur la tête et on pourrait le prendre pour un kaléidoscope.

Pour ce qui me concerne, j'ai dormi sur le canapé. Un confort tout relatif, mais mes rêves de "gogo girl" ont eu raison de mon insomnie.

Je regarde vers la fenêtre. En bas à une centaine de mètres de l'immeuble, le Saint Laurent continue inexorablement sa prise de glace. Elle est maintenant très conséquente. C'est un monstre ce fleuve, une longueur de plus de trois mille kilomètres et nonobstant le fait qu'il enchâsse l'île de Montréal qui fait environ cinquante kilomètres de long la largeur de ces deux bras peut atteindre dix kilomètres chacun

Au petit matin de sa surface, des fumerolles de vapeur, brouillards cotonneux s'élèvent lentement nous empêchant d'apercevoir la rive opposée

Les arbres dénudés couvert de neige élancent leurs spectres vers un ciel gris blanc. La route enneigée, à chaque passage de véhicule rend un son assourdi,

comme si le chuintement qui en découle se mourrait avant que d'avoir existé. Tout est irréel, fantasmagorique, éphémère.

Je me dirige vers la cuisine et me mets en demeure de trouver du café.

Les copains dorment encore. J'essaie de faire le moins de bruit possible, mais compte tenu du silence qui règne à l'intérieur comme à l'extérieur, celui que j'occasionne par chaque placard que je referme, par chaque mouvement que j'effectue crée un choc à côté duquel le "Big bang" initial ressemble à une note légère émise par une flute traversière.

J'ai enfin rassemblé : le café, la cafetière, l'eau, le sucre, les tasses, les sous tasses, les cuillères. C'est tout de même incroyable le nombre d'objets dont on a besoin pour boire un malheureux café. Je suis à la recherche d'allumettes ou d'un briquet pour allumer le gaz lorsque Jean-Louis fait son apparition dans le chambranle de la porte.

Apparition est le mot juste. Il est d'une rare beauté ce matin.

Tee shirt mauve avec une inscription jaune très philosophique : "suivez la flèche".

Effectivement si on suit la flèche on le découvre en caleçon vert pale constellé de marguerites roses. Quelle élégance.

Une splendide paire de babouches en "shaslick mercerisé" pleine peau style Babel Oued pour touristes "Nouvelle Frontière" complètent ce charmant accoutrement

Ah, c'est kitsch !

A mon avis il va faire un "tabac" dans les chaumières avec ça. Il aura intérêt à prévenir avant de se déshabiller, autrement il risque d'y avoir émeute. Et puis on ne sait jamais, dès fois qu'il y aurait une donzelle, une canadienne, donc une pas habituée qui panique et qui appelle les pompiers. Ça ferait désordre pour notre arrivée sur un sol étranger. Il faut absolument que je l'incite à revoir son look.

Bon alors si maintenant j'ajoute qu'il les yeux en "trou de pine", le cheveu hirsute, droit en aigrette de femelle paon et la bouche légèrement entrouverte, vous avez devant vous le stéréotype même du "french lover"

En me voyant, il consent à émettre quelques borborygmes que je traduis immédiatement par un, salut, comment vas-tu, glauque et boueux.

Il va sans dire que je parle le borborygme couramment.

Je l'ai appris très jeune, de mon père, qui lui aussi le matin, enfin certains matins en était un fervent adepte et le pratiquait même de façon littéraire. Il ne consentait à opter pour la langue française qu'après avoir ingurgité un sceau de café noir, ainsi qu'une demi bouteille de Tschoum ou d'Hépatoum, je ne me souviens plus très bien de la marque. Enfin ce breuvage miracle à base d'artichaut qui est supposé rendre ses fonctions aux foies fatigués par des libations trop arrosées.

Le plus incroyable est qu'il est décédé d'un cancer foudroyant et non pas d'une cirrhose du foie.

Donc Jean Louis qui pratique aussi le langage des signes met en œuvre ces deux axes de communication pour me faire comprendre qu'exceptionnellement il acceptera "l'infâme lavasse" que, prétend-il, j'ose appeler café.

Infâme lavasse, il est gonflé lui, il n'avait qu'à le faire avec son déguisement de "pignouf juteux", non mais des fois ...

Nous en sommes à ce stade de nos réflexions quant à la qualité gustative du café lorsque Philippe et Daniel daignent entrer dans la partie.

Nous sommes au complet, la deuxième mi-temps va pouvoir débuter. Je sors du terrain et passe la main à Daniel.

Et là, j'assiste à du grand art. Il déploie toute sa technique.

Technique, que dis-je ? Mais il possède un don ce gugusse.

Tout y passe : Rice Krispies, porridge, eggs and bacon, brown sugar, pamplemousse, jus d'oranges pressées, toasts dorés à point, marmelade, yaourts aux fruits et j'en oublie.

J'ai l'air con avec mon "jus de chaussette". Qu'importe, je me dis que c'est tellement reposant d'être con.

Ce type c'est le Mozart du petit déjeuner, le Berlioz du breakfast, le Paganini du desayuno. Enfin, bref un Maître. Bravo, chapeau l'artiste, applaudissement, standing ovation. On bouffe.

Mais ce n'est pas le tout, il va falloir prendre la situation en main. On ne peut pas squatter l'appartement des copains ad vitam aeternam, il nous faut un "home sweet home" et aussi du boulot.

Nous nous répartissons les tâches. Jean Louis s'occupera de nous trouver une tanière et moi je pars à la chasse au "job".

Une heure après nous sommes opérationnels. Philippe et Daniel sont partis bosser dans leur cartonnerie. Et oui, ils font dans le carton d'emballage. Il paraît qu'il n'y a pas de sot métier. De toute façon, chapeau d'avoir trouvé un boulot en si peu de temps.

Il est vrai en 1967 à Montréal, le chômage, on ne sait même pas comment ça s'écrit.

Première chose, louer une voiture, se procurer un plan de la ville. Hertz nous fournit les deux.

La "Meteor" ressemble à un paquebot. Elle pousse même la comparaison jusqu'à tanguer et prendre de la gîte dans les virages.

Si ça continue, moi qui n'ai jamais été malade, je vais me chopper le mal de mer. Un comble compte tenu de mon passé récent

Je ne pense pas que je vais le garder longtemps ce bateau, même si en ce moment ça dépanne.

Je laisse Jean Louis en centre-ville, au coin de la rue Mac Kay et de la rue Sainte Catherine. Il y a une ribambelle d'agences dans ce coin.

De mon côté, je me dirige vers l'île d'Orléans. L'expo universelle va s'y dérouler et avec tous ces pavillons nationaux qui s'y érigent, cela serait bien surprenant que je ne trouve pas une place de "loufiat" dans un de leur restaurant. Peut-être deux.

A l'entrée du parc, un cerbère me crée quelques difficultés.

- Qui je suis ?
- Qu'est-ce que je viens faire ?
- Ais-je mon badge ?

Bien entendu que je n'ai pas de badge "du con ! "

Ce dernier qualificatif je le garde pour moi, mais j'ai dû le penser si fort que j'ai l'impression qu'il l'a entendu.

Je lui précise je suis français "de France". Ici il faut préciser. J'ajoute que je cherche du boulot dans la restauration.

Il s'illumine le bougre et m'explique en une langue que je décrypte, malgré l'accent, comme étant du

"canadiiiieen fraaaaaançais" que j'ai qu'à "chauffer mon char" à droite jusqu'à l'administration, service du personnel.

Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire par "chauffer mon char" ?

Bon enfin, basta, j'y vais.

\*

Me voici devant un grand escogriffe dégingandé, dégarni du sommet, bécicules cerclées or, costume "marron caca" de chez Emmaüs, cravate ficelle toréro et pataugas écrase merde. Ah il est beau le Brummell !

Je lui explique que je viens d'arriver de France et qu'un job dans le noble métier de la restauration, côté salle me conviendrait parfaitement. J'ajoute que compte tenu des millions de touristes que va drainer l'Expo, il me semble qu'il devrait avoir besoin de bras. A moi ce dernier argument ne paraît convainquant.

Enfin il a pigé et me rétorque toujours en canadiiiiiieens françaaaaançais que si je peux faire la différence entre un " Pessac Léognan" et un seven Up, que si je ne confonds pas une crêpe Suzette avec une blanquette de veau façon Grand-Mère et que de plus je jaspine le british, il sera heureux, enthousiaste et fier de me faire passer un ou deux tests qui, si je mes réussis devraient rapidement me propulser à la direction générale d'un des pavillons.

Je vois bien qu'il se fout de ma gueule cet olibrius, alors je sors ma botte secrète.

Sur son bureau, j'étale mes certificats de travail. Lassère, Ledoyen, le Bristol, le sea man record book de la Cunard, interprète de la base canadienne d'Etain-Rouvres.

Il est KO debout l'homme, il prétend qu'il n'a jamais vu cela chez un aussi jeune homme, s'excuse de son comportement, me fait asseoir, me propose un café.

Là, je trouve qu'il en fait trop. Si ça continue, il va me proposer de me faire une pipe ce con.

Bon nous tombons d'accord sur le fait que j'occulterai les tests de "bus boy" serveur chef de rang et autres sous fifres pour me retrouver directement en face d'un AE 4721 quelconque, teste de Maître d'Hôtel.

il se présente sous forme de questionnaire à choix multiple d'une centaine de questions, toutes plus débiles les unes que les autres Ce qui me donne l'occasion d'apprendre qu'un Livarot peut être :

1. Un Beaver (traduire pas castor)
2. Un sommet himalayen
3. Un vin d'importation italienne
4. Un fromage français

Lorsqu'il corrige et découvre que non seulement j'ai coché la bonne case mais que de plus j'ai ajouté en commentaires que c'est un fromage de vache, à pâte

molle, à croute lavée, en provenance du nord de la France et qu'on le surnomme aussi "petit colonel » du fait des cinq stries qu'il porte sur sa tranche, stries dues au cercle de bois qui l'entoure, alors là, il exulte.

Compte tenu des commentaires explicatifs que j'ai ajoutés à chaque réponse et que je n'ai mis de trente minutes pour aller au bout du test, je le sens tout guilleret.

Après lecture approfondie, il me regarde et intuitivement je sens comme un doute dans ses yeux. C'est bizarre, j'ai l'impression qu'il me voit comme si j'arrivais de la planète Mars.

Enfin il parle.

- Mon gardon, tu es premier maître d'Hôtel

- Tu choisis ton pavillon

- Tu formes ta brigade

- Tu as carte blanche

Il n'ajoute pas que je suis un envoyé de Dieu, mais je sens qu'il y pense. J'en tombe de la commode. Merde, il n'y a pas de commode, j'en tombe sur le cul.

La discussion continue, très conviviale cette fois. J'aborde le problème gros sous.

- pas de souci à te faire fils

Tiens, je suis son fils maintenant. Pas de souci à me faire, peut-être, mais j'aimerais bien que cela soit un peu plus clair.

Je lui explique que je ne suis pas habitué à bosser au SMIG. Il ne sait pas ce que c'est, étant donné que ce ne sera validé qu'un an et demi plus par les accords de Grenelle post-soixante-huitard.

Mais il comprend que j'ai un féroce appétit de dollars, même canadiens.

Je suis rassuré. Jusqu'à l'ouverture de l'expo, je bosse avec lui. Sélection du personnel, réceptions des matériels, des installations, ouverture du restaurant. Au fait, j'ai choisi celui du Pavillon du Québec. Il me paraît sympa, à taille humaine. Et puis il y a aura certainement des spécialités canadiennes.

Donc pendant cette première période j'ai un fixe, confortable auquel viendra s'ajouter lorsque le restaurant sera ouvert tout le bazar de la répartition des points au tronc, petit tronc et autres pourliches.

Il m'assure que compte tenu du monde attendu, de l'euphorie ambiante, je dois m'attendre à un salaire de cadre sup.

Ça me convient ce langage et je pense que j'ai bien fait de choisir le pavillon du Québec. C'est local, il sera certainement très visité. Il confirme.

Nus nous quittons sur un dernier petit café. J'ai signé mon contrat, je commence dans quarante-huit heures. Ça ne traîne pas ici.

Je saute dans la Meteor et je re-chauffe mon char. Le gardien me reconnaît, me fait un petit signe amical et me souhaite bonne route. Il a vu cette fois que j'avais mon badge. Il sait que je viens d'être embauché, ça crée des liens.

Dans la voiture je suis aux anges. Il y en a qui marchent, moi je vole.

Une matinée pour trouver un boulot et quel boulot. Vous vous rendez-compte, je n'ai que vingt-deux ans et je suis premier Maître d'Hôtel. Il n'y a qu'en Amérique du nord qu'on voit cela.

Moi, un autodidacte, premier Maître d'Hôtel au pavillon du Québec de l'Expo 1978 de Montréal.

Je vais exploser, je chante, je hurle. Les autres conducteurs doivent me prendre pour un débile de me voir m'agiter et gesticuler comme ça.

Il faut que je me calme.

Tiens, je vais me faire une bonne "bouffe" pour fêter ça.

\*

J'arrive devant un hôtel qui vient d'ouvrir en prévision de l'expo. Un énorme building ; Le Château Champlain. Allez fils, il y a certainement un "gastro" dans ce palace. Fais toi plaisir.

Le portier prend les clefs de la Meteor et m'indique le restaurant panoramique, au dernier étage.

Panoramique, c'est bien ça, je vais pouvoir découvrir la ville.

Je ressorts vers quinze heures, un peu allumé, j'ai dû un peu force sur l'armagnac. Ils avaient un Castarède X.O. 20 ans d'âge bas armagnac. La plus ancienne maison d'Armagnac. Je n'ai pas su résister.

Qu'importe, je suis jeune, heureux, beau... beau et con à la fois. Merci Jacques Brel, t'aurais pas dû l'écrire cette chanson, maintenant je l'ai dans la tête et je ne peux plus me la retirer. Et con à la fois.....

Je suis dans la rue Sainte Catherine. Tiens "Alexandre le Grand" est déjà ouvert.

Ils ouvrent l'après-midi ces gus-là ?

Petite halte. Les" gogos girls", ça c'est mon truc, j'aime.

La salle est dans la pénombre. Il y a très peu de monde. Pas de fille sur les cubes, juste une musique douce.

Tant pis j'en suis quitte pour une bière. Je la sirote tranquille au bar. Mais que vois-je arriver ? Hallucine-je ? Ma parole c'est mon adorable brunette. Elle est presque plus jolie habillée qu'à poil. Un petit pull en mohair bleu pervenche, comme ses yeux, une mini, mais alors très mini jupette noire et des bottes en cuir bleu comme son pull, talons aiguille.

En fait elle n'est pas très grande, mais drôlement bien fichue. Ça je l'avais déjà décelé hier soir. Ça crevait les yeux, enfin les miens.

Je m'approche de la mignonne.

- Bonjour, je m'appelle Marc, je suis français de France, je viens d'arriver à Montréal.

- Hello, je m'appelle Dolorès, je suis de Sherbrooke.

- Je t'ai vu danser hier soir.

- Ah, tu étais là, tu m'as vu ?

- Oui, tu bois quelque chose ?

- Un soda, mais je dois commencer mon show dans un quart d'heure.

C'est plus qu'il ne m'en faut pour faire connaissance. Elle aussi, elle a un petit accent qui me fait sourire, mais qui en même temps dans sa bouche me fait craquer.

On se raconte. Elle est issue d'une famille de huit enfants. Pas beaucoup d'argent à la maison. Elle fait des études de droit. La danse "gogo" c'est tout ce qu'elle a trouvé pour se les payer.

Le quart d'heure passe à une vitesse grand V et j'ai l'impression de la connaître depuis toujours.

Elle est maintenant sur le podium. Nom de Zeus ! Quel corps ! Je crois qu'à choisir, je préférerais coucher avec elle habillée qu'avec le barman à « loipé ».

Je reste encore une bonne demi-heure. Un petit baiser de la main, je le souffle. Elle rit, me le renvoie. A bientôt Dolorès.

\*

Je dois maintenant récupérer Jean Louis qui a passé la journée à chasser "l'appart".

Je suis dans les temps, nous étions convenus que je le retrouve au même endroit que celui où je l'avais déposé ce matin.

Nous faisons le point de la situation.

Je lui explique le pavillon du Québec, il n'en revient pas.

Je lui explique Dolorès, il n'en revient toujours pas.

Il m'explique l'appart et là c'est moi qui n'en reviens pas.

Décidemment, il va falloir qu'on en revienne tous les deux, si non, on va se perdre.

Donc il a trouvé un quatre pièces meublées, justement dans Mac Kay.

C'est bien ça un quatre pièces. Une chambre chacun, un double living. Que demander de plus ?

- Quand peut-on déménager ?

- J'ai les clefs

- Alors là, t'es un chef ! Combien ?

- Six cent dollars par mois
- Rien à dire, t'es un super chef !
- J'en ai visité sept, et j'ai eu du mal à choisi. Celui-ci est central et de plus bien meublé.
- De toute façon, je suis certain que tu as fait au mieux.

Nous décidons d'aller y jeter un œil immédiatement. Je suis trop pressé de visiter notre tanière. Ça ne peut pas attendre.

Nous y sommes en quatre minutes. Il y a un parking à vingt mètres. Pratique.

Petit immeuble ancien de trois étages. Nous sommes au second. Entrée correcte. Pas le Boulevard Souchet, mais correcte.

Nous montons. Jean Louis ferraille un peu avec la serrure. Nous y sommes.

Rien à redire. Clair, grandes baies vitrées, des peintures acceptables, moquette partout. Salle de bains OK. Les pièces sont grandes. En tout, environ quatre-vingt-dix mètres carrés. Nous allons être comme des Dieux.

Nous décidons de mettre le cap sur Ville Lasalle. Nous avons tellement de choses à raconter à nos copains. Demain on emménage.

Au cours du dîner, j'explique quelle va être la position enviable et lucrative que je vais occuper au pavillon du Québec. Je propose d'y faire embaucher mes petits camarades.

Philippe et Daniel se récrient qu'ils n'ont jamais porter une assiette et que toute façon leur objectif à terme n'est pas de rester au Canada français, mais d'aller vers l'Est Toronto, peut-être même Vancouver. Dont acte.

Jean Louis par contre veut bien tenter la carrière.

- Banco demain je te présente au boss.

Le lendemain nous posons nos valises à l'appartement et courons les magasins, car s'il est meublé il y a tout de même pas mal de choses qui font défaut. Exemple la salle de séjour n'a ni volet, ni rideaux. Nous avons opté pour un voilage blanc, classique.

Je présente nos emplettes à la caissière et là, elle a une réaction stupéfiante, elle m'interroge.

- combien t'en a de verges ? Fais voir ton slip !

Interloqué je regarde Jean Louis. Je dois être décomposé, lui, il se marre.

Alors je ne dégonfle pas. Je lui réponds que comme tout homme normalement constitué, je n'en ai qu'une et j'ajoute que c'est bien dommage.

Quant à mon slip, je lui explique que ce n'est peut-être pas l'endroit idéal pour le lui montrer. Mais qu'à l'appartement je ne m'y oppose pas et n'y vois en fait aucun inconvénient, que nous serions peut-être plus dans l'intimité, mais, que si elle préfère nous pouvons aller chez elle.

A son tour d'être stupéfaite. Elle me regarde en point d'interrogation et têtue, elle répète.

- Combien t'en as de verges ? As-tu ton slip ?

Je subodore que mes réponses ne l'ont pas convaincu. Jean Louis continue à se marre.

Je ne sais plus quoi faire. Je ne sais plus quoi dire.

Enfin il me secoure.

- Mais mon pote, t'as rien compris.

- Non je n'ai rien compris

- Et bien la verge c'est une vieille mesure française d'avant le système métrique, qui bien entendu n'est plus utilisée chez nous, mais qu'à priori au Canada ils sembleraient qu'elle ait été conservée. Il ajoute que cela équivaut à 0.9144 mètre linéaire. Il précise aussi que le mot slip provient de l'anglais à "slip of paper" qui veut dire un bout de papier en vieil anglais soit un ticket maintenant.

Alors là il me bluff le père Jean Louis, il mérite une statue

Je m'illumine. Suis-je bête ? Mais pouvais-je savoir qu'ici ils truffaient leur vocabulaire d'anglicisme ?

Ils sont marrants ces gens-là, ils parlent un français à côté duquel le berrichon fait figure de langue d'avant-garde, mais en plus ils bourrent leur patois de vieux mots d'anglais. Va falloir s'y habiter.

Bien, je lui montre mon "slip" sur lequel apparaît le nombre de verges. Elle a l'air satisfaite et nous en colle pour trente-deux dollars.

Je m'en souviendrai du "slip" à trente-deux dollars. Nous sortons de la caverne d'Ali Baba et sautons dans la voiture. Des travaux de décoration nous attendent.

\*

Trois mois que nous sommes installés. Les problèmes d'intendance ont été résolus depuis longtemps.

L'expo a ouvert fin avril. Elle durera six mois pour fermer fin octobre. Le thème développé est "Terre des hommes" plus de soixante et un pays participent et quatre-vingt-dix pavillons se visitent.

Je suis comme un "soipon" dans l'eau. Faisant parti du staff de pré ouverture, je connais tous les responsables, et autres notables de l'expo.

Au restaurant je dirige une brigade d'une trentaine de serveurs et serveuses. Jean Louis commence à pas mal se débrouiller.

Il y a bien quelques avatars.... Comme celui-ci.

Avant-hier, il s'essaie à ses première crêpes Suzette.

Donc il passe en cuisine et retire les ingrédients nécessaires à la fabrication de ce poncif que les américains considèrent comme étant un des sommets de la gastronomie française.

Ils adorent le "cinéma", du moment que ça flambe, c'est bon.

Du coin de l'œil, je surveille mon Jean-Louis pour lequel, je sais que c'est une grande première.

Jusque-là tout va bien, il incorpore le mélange de jus d'orange, de citron et Cointreau avec les dés de sucre qu'il a préalablement frottés sur les écorces d'orange. Il fait fondre doucement dans la poêle en cuivre. Puis il incorpore la julienne d'orange et dépose délicatement les crêpes une par une sur cette "mer" frémissante, les saupoudre de sucre. Il les plie en quatre et finalement, moment tant attendu par les trois américaines, il verse une bonne rasade de Grand Marnier et présente l'allumette pour le flambage.

Stupéfaction, rien !

Pas la moindre petite flammèche, pas le moindre pétilllement. Il s'empare d'une nouvelle cuillère de sucre poudre et saupoudre à nouveau allégrement en renouvelant l'opération allumette.

Normalement, non seulement ça devrait flamber, mais avec le sucre dans la flamme on devrait se croire au 14 juillet.

Non, rien, que nenni !

J'aperçois comme une lueur de désarroi dans les yeux de mon ami. Je vole à son secours tout en lui

faisant signe de servir tout de même, nonobstant le manque de flambage.

Exécution. Je sens bien que les trois "quinqua" binoclardes en goguette sont désappointées. Mais que faire ?

Jean-Louis sert les crêpes. Elles s'y attaquent et je constate, que non seulement elles sont désappointées, mais que de plus une lueur d'effroi passe dans leurs yeux tandis qu'elles recrachent ce qu'elles viennent d'ingurgiter.

Les "chasses" remplis de larmes, je les sens au bord de la suffocation.

Je lâche mes clients qui justement hésitaient entre un steak de baleine et un pavé de bison.

Je plonge une petite cuillère dans la potion restant au fond de la poêle et comprend immédiatement la détresse de nos trois fausses blondes "choucrounées"

Les crêpes sont salées. Le petit doigt dans le ramequin de sucre en poudre confirme, c'est du sel !

- Mon pauvre Jean-Louis, il faut arrêter le Canadian Club, tout au moins pendant le service.

Il me jure sur ses aïeux à la dix-huitième génération, ainsi que sur la tête du pied de son lit qu'il n'a fait que ramasser ce qui lui a été donné sur le "passe" par le cuisinier. Il m'assure qu'il n'a pas bu et que si ça continue comme ça, il va retourner dans la photogravure, métier qui lui paraît moins risqué que serveur.

Je l'attrape par une aile et direction la cuisine.

Nous sommes accueillis par un concert de rigolades et de quolibets. Ils se marrent de voir la tête de mon pote, les bougres !

Je prends aussi le parti d'en rire, affirme à Jean-Louis que c'est le métier qui rentre, une forme de bizutage.

Je commande trois pêches Melba avec une tonne de Chantilly, ce qui gastronomiquement est une hérésie. Mais les américains en raffolent.

Je m'explique avec les texanes ripolinées, m'excuse, offre le cognac.

Au troisième Delamain, elles pardonnent. Elles sont un peu choutées les "mimines" et pardonneraient n'importe quoi à ce pauvre petit « frenchy » qu'elle menacent même d'emmener en boîte. Je laisse

hypocritement mon copain régler seul ce dernier point. Le pauvre.

L'incident est clos. Le service peut continuer. Nous avons frôlé l'incident diplomatique. Et pourtant De Gaulle n'a pas encore hurlé « *Vive le Québec libre* » à la foule en délire.

\*

La vie va donc son "train-train" de vie d'Expo 67.

L'après-midi pendant la coupure, je file soit au pavillon de la Jamaïque, soit au pavillon de Haïti. Ce

n'est pas les pavillons en eux-mêmes, mais plutôt pour les bars. Ils sont aménagés à l'extérieur et donnent sur une grande terrasse. Je lézarde dans des profonds fauteuils colorés à siroter moult Daïquiris et autres planteurs servis par des ravissantes serveuses en jupes colorées comme des arc en ciel et bustier très ajustés assortis. Elles sont jeunes couleur chocolat, caramel, pain d'épices, on en mangerait. D'ailleurs il m'arrive d'y goûter de temps en temps.

Si ma liaison avec Dolorès s'est rapidement concrétisée, elle me laisse un peu sur ma faim.

Comme pour Gladys, vous vous souvenez, le Lido. Décidément les danseuses, ce n'est pas mon truc. Elles ne sont jamais là. D'autant plus qu'avec ses cours de droit dans la journée, nous ne faisons que nous croiser.

Au restaurant l'ambiance est très sympa. Le soir il y a des spectacles, des chanteurs. S'ils sont célèbres au Canda, ils ne sont pas encore connus en France. Ils le deviendront. Gilles Vigneault, Ginette Renault, Félix Leclerc et d'autres.

Avec Félix, je sympathise, il connaît la France où il a eu l'occasion de chanter, avec succès. Il possède

une magnifique chaumière dans les Laurentides au-dessus de Montréal.

Il m'invite et à chaque fois c'est une journée de vrai bonheur. Il doit avoir la cinquantaine. C'est un conteur, un poète, un philosophe. Il possède le respect de l'homme chevillé au corps.

Nous mangeons des saucisses grillées dans la cheminée.

J'écoute, je l'écoute. Je sais qu'il faut que je profite de tous ces instants. Je sais que je suis en face d'un homme dense, complet, puissant, humain, comme il en existe peu. Je sais aussi que je n'oublierai pas.

Mon Félix aujourd'hui tu as rejoint l'Orient éternel, tu as pris le dernier train pour Sainte Adèle. Tes souliers avaient beaucoup voyagé, et au fond de mon cœur j'ai conservé ton petit bonheur et j'écoute tes CD, je relis tes poèmes.

Là-haut dans le grand champ aux étoiles, tu laboures des diamants et tu racontes de ta voix chaude, tu racontes de ta voix rauques, tu racontes aux enfants, là-haut.

Garde-moi une place près de toi, un jour je te retrouverai et on chantera ensemble à nouveau, tu te

souviens, tu prétendais que j'avais un joli brin de voix.

On chantera comme avant du temps de « *Bozo* » du temps du « *Blues pour Pinky* » du temps de « *tu te lèveras tôt* » du temps de « *la vie* » et bien entendu du temps du « *petit bonheur* ». A bientôt mon Félix.

*Dans l'train pour Sainte-Adèle  
Y avait un homme qui voulait débarquer  
Mais allez donc débarquer  
Quand l'train file cinquante milles à l'heure  
Et qu'en plus vous êtes conducteur !*

*Oh ! dans l'train pour Sainte-Adèle  
Il n'y avait rien qu'un passager  
C'était encore le conducteur  
Imaginez pour voyager  
Si ce n'est pas la vraie p'tite douleur*

*Oh ! le train du Nord !  
Tchou, tchou, tchou, tchou,  
Le train du Nord  
Au bord d'un lac, des p'tites maisons  
Ça vire en rond...  
Le train du Nord  
C'est comme la mort  
Quand il y a personne à bord*

Les affaires marchent bien au restaurant, nous croulons sous les réservations et sommes parfois obligés de faire deux settings. Nous décidons rapidement d'engager de nouveaux serveurs et

surtout une hôtesse d'accueil qui s'occupera des réservations et sous ma houlette de dispatcher les tables en fonction des serveurs, et bien entendu de l'accueil et de l'accompagnement des clients jusqu'à leur table.

Je ne peux pas tout faire, l'accueil, le cinéma en salle, le management de la brigade et bien entendu l'interprète. Nous croulons sous la clientèle étrangère, surtout américaine, italo-américaine, sud-américaine.

Pour l'hôtesse, avec le "Big boss" nous décidons, après une première sélection sur dossier d'organiser un casting.

La petite devra être trilingue français-anglais-espagnol, cultivée, dégourdie et de la classe, surtout de la classe.

Le client est sensible à la première impression et s'il est accueilli par un doberman, il y a peu de chance pour qu'il soit dans de bonnes dispositions pour le reste de la soirée.

Et qui en supportera les conséquences, votre serviteur et ses sbires.

Une après-midi nous recevons une trentaine de filles. Quelques-unes superbes, quelques aventurières attirées par l'Expo. Quelques QI 120, non, c'est trop, quelques QI 60, non, ce n'est pas assez.

Mais pas une n'est la perle capable de gérer les réservations sans me vendre trois fois la même table à trois clients différents à la même heure.

Où est cette perle trilingue, mélange de Claudia Cardinal et de Catherine Deneuve, sensible et volontaire, aérienne et pragmatique, femme-fleur, femme-enfant, femme-rêve, mais aussi femme les pieds dans la glaise, terre à terre, le sourire aux lèvres et le couteau entre les dents. Où est cette femme ?

Et tout d'un coup, la voilà. Elle apparaît, c'est elle, j'en suis certain.

Environ un mètre soixante-cinq, des cheveux mi-longs châtons clair. Des yeux mauves, un regard d'acier, une gestuelle féline et évaporée à la fois. On sent chez cette jeune femme la dualité de la force torride contenue dans un écrin de sensibilité et de tendresse à fleur de peau.

Elle est faite pour mordre et aimer, pour détruire et construire. Elle set le jour naissant et la nuit de l'angoisse, le diable et le divin, le mile et l'acide.

Déjà elle me subjugue

Je l'interroge. Anyway, tout ce qu'elle va dire trouvera grâce à mes oreilles. Je le sais d'avance.

Elle a un petit accent indéfinissable Elle s'appelle Marine. Elle est grecque et vit à Montréal depuis dix ans avec sa famille émigrée, père, mère, frères, sœurs, tontons, tatas etc.

Au bout d'une heure, je sais à peu près tout sur Marine.

Elle vient d'avoir vingt-trois ans et possède une ambition dévorante. Et moi j'adore les ambitieux, ils ont un futur.

Au moment de sortir du bureau, contrat signé en main, elle se retourne et je crois percevoir une légère œillade à mon attention. Mais peut-être alors-je rêvé. Qu'importe j'ai envie de rêver.

\*

Marine est à l'entrée du restaurant. Robe fourreau noire fendue à mi-cuisse sur un côté, décolleté provocant, talons aiguille.

Tous les soirs Marine est à l'accueil. Tous les soirs j'ai envie de hurler à la mort comme un loup. Fou, je suis fou de cette "gazelle"

J'ai beau tourner, virer, essayer d'être brillant, d'être intelligent ou pour le moins de le paraître, elle ne me voit pas. Je n'existe pas ou je suis transparent.

La vache ! je vais en crever.

Dans mes rêves les plus fou je la déshabille, le réactive, la renverse, la transperce, la possède, la jumelle et enfin je m'écroule, avachi, épuisé de rêves de lucre, d'amours inassouvis, de passions transgressées, de souffrances interdites, de silences épuisants. Épuisé d'aimer sans être aimé. Je m'écroule jusqu'au lendemain.

Et le lendemain elle est encore là, belle, belle tentatrice. Merde je vais en crever de cette nana.

Qu'est-ce qui m'arrive, je déconne, je déjante. Calme, calme-toi mon garçon.

C'est quoi après tout cette sylphide ? Cinquante kilos de "barbaque" montés sur échasses.

D'habitude t'es amoureux, mais pas à ce point, pas comme ça. Cool mec, cool.

Si tu continues comme ça tu vas terminer à la paluche et ça ce n'est pas bon à ton âge, la veuve poignet.

T'es toujours beau mec, pas trop con, calme-toi. Il y en aura d'autres, des Marines, des Cathys, des Sophies, des Claudias, des Françaises.

Je fais donc un effort terrible et décide l'indifférence. Je ne la vois plus, elle n'existe plus.

Rideau

\*

Lorsqu'elle a constaté mon indifférence apparente, c'est elle qui m'a dragué.

Trois mois que je couche avec Marine. Que je possède Marine, mais que Marine me dicte ses volontés.

Trois mois que je suis comme un "toutou". Je pense que je serais capable de grimper aux rideaux si elle me le demandait.

Je commence à perdre les pédales. Sitôt le restaurant fermé, je la rejoins dans une taverne grecque dans laquelle sévit un de ses frères. Il est barman.

Et là, commence des nuits de folies, d'ouzo, de sirtaki, d'hystérie, de Mélina Mercouri qui se fait le chantre de la résistance grecque à la dictature qui ne tombera qu'en 1974.

Je commence à y laisser ma santé et de plus je suis fauché. Malgré tout le fric que je gagne au restaurant.

Je suis fauché et depuis mes débuts dans la vie active, c'est la première fois que ça m'arrive. Elle me coûte cher mes petites nocturnes. Et la petite "poupée" aussi et surtout elle. Mais j'en suis si fière, je l'exhibe comme un trophée. Où que nous allions

les gens se retournent sur notre couple. Je la comble de cadeaux, de bijoux. Nous fréquentons les restaurants de luxe dès que nous sommes libres ensemble. Je loue des suite à l'hôtel Champlain ou à l'hôtel Elisabeth.

Soirées de nabab au Bistrot rue de la Montagne, à la Rose Rouge. Weekend dans les Laurentides, tout y passe, le grand jeu, la frime. Et ça coûte cher la frime, mais elle fait si bien l'amour. Chatte, tigresse, sucre d'orge, piment

Au pavillon le boulot s'en ressent. Je suis crevé, j'ai l'air d'un zombie. Je ne sais pas comment elle fait pour tenir, mais moi je n'en peux plus.

Un soir à la taverne, Marine me présente un italo-américain, Enzo Costellano. Environ trente-cinq ans. Il porte beau. Ferrari, pompes en croco, diam de deux ou trois carats à l'annulaire. Il est sympa, grand seigneur.

On picole un peu.

Il m'explique qu'avec le job et la gueule que j'ai, je pourrais me faire bien plus de fric que ce que me rapporte mon boulot de maître d'Hôtel à l'Expo. Dans

l'état pécuniaire dans lequel je suis, c'est exactement ce que j'ai envie d'entendre

\*

Deux mois que je bosse pour Costellano ou plutôt pour Rachid, mon intermédiaire.

Il est égyptien, grand beau gosse, très beau gosse si on aime les bruns typés. Une trentaine d'années.

Mon job est simple, je lui rabats des clients, des touristes, des hommes en mal de divertissements. Aussi beaucoup de clientes. Les critères de sélection sont simples. Jeunes, jolies, de préférence seules, en visite à l'expo. Je les présente à Rachid.

Mon terrain de chasse, les pavillons exotiques, Haïti, Jamaïque, Brésil, Chili etc.

Deux ou trois cocktails l'après-midi au soleil. Elles tombent comme des mouches. Le soir je les emmené à la Taverne. Je connais tout le monde, elles ont confiance. Rachid est là. La Ferrari et sa belle gueule de pharaon ténébreux font le reste.

Je n'en entends plus parler, je passe à la caisse, l'enveloppe c'est tout.

Quant à l'enveloppe, Marine se charge de me la faire dépenser. Je ne suis pas dupe, mais je suis pris dans une spirale. Je n'arrive pas à m'en sortir.

C'est comme si à la suite d'un naufrage, j'essayais de nager au milieu de l'océan et qu'à chaque fois que j'apercevais le rivage une norme vague me ramenait à mon point de départ.

Je suis mal dans ma peau. J'ai des crises de cafard. Je me demande ce que je vais devenir. Cette "souris" me bouffe et moi je me laisse bouffer.

Je ne vois plus personne.

Les copains se demandent ce que je deviens. J'ai dû maigrir de six ou sept kilos. Et en plus j'ai tendance à picoler.

\*

Jean-Louis est parti depuis une dizaine de jours La Colombia Britannique, Victoria. Il en rêvait.

Aujourd'hui je suis de congé. il est onze heures. Je sors, j'achète le journal.

Retour à la case départ, fauteuil, pas lavé, pas rasé, la tête dans le sceau. Un container d'alka seltzer ou je meurs !

Où est-il l'athlète d'il y a encore quelques mois ? Celui qui était capable sur un ring de tenir tête à un colosse, à un King Kong, à un tueur d'hommes ?

Je me fais une mauvaise tasse de mauvais café au micro-onde. J'ai envie de chialer, je me dégoutte.

Hier soir Marine a été exécration. Elle l'est depuis quelques temps. Tout est prétexte à enguirlandes. J'ai quitté la Taverne vers deux heures. Heureusement la Mustang connaît la route, car dans l'état où j'étais.

J'ouvre le journal, le feuillette. Merde c'est Rachid.

Là en page trois. Rachid en photo.

Rachid mon pote. Rachid le magnifique

Il l'on retiré cette nuit du Saint Laurent. Egorgé !

Depuis huit jours tout s'est dégradé autour de moi. Marine a disparu. La Taverne a été fermé. Un cordon de police monte la garde.

J'ai l'impression d'être en insécurité, d'être suivi. J'ai la trouille. Je suis mort de trouille.

Même au boulot, ça déconne. Le "big boss" m'annonce que je ne suis plus au top et il a raison.

Mais où sont passés marine et son frère. Ils ne se sont tout de même pas volatilisés.

Ce matin les journaux ont placardé Costallano à la une. J'en tombe de la commode. Je savais que ce n'était pas un enfant de cœur, mais de là à l'imaginer en parrain mafieux. En prince du crime.

Décidément dans quelle merde je me suis foutu.

Il est temps de plier tes gaules mon garçon si tu veux  
sauver ta peau, si tu veux sauver ton âme.

Marine, poupée vorace, poupée rapace, poupée  
salace, adieu...

Le cœur est gros.

Adieu Montréal

\*

L'avion vient de se poser à Orly.

Nous sommes fin octobre 1967.

Mes parents m'attendent, nous avons fait la paix.

Mon père roule DS 23 Pallas, sièges en cuir fauve.  
Les affaires ont l'air de bien marcher pour lui.

Ma mère est belle, très belle. Petite quarantaine.  
Grande, blonde, mince, flamboyante. Élégante,  
vison, perles fines, diamants, talons aiguille.

Dans la voiture nous sommes silencieux. Il pleut. J'ai  
le cafard. Je comprends qu'une page se tourne.

Ma vie d'adolescent, ma vie de jeune homme se  
termine.

J'ai mes quatre piliers, mais seront-ils assez solides  
pour soutenir l'édifice. L'édifice d'une vie.

A la veille de mai 68, je comprends qu'une vie  
d'homme m'attend. J'ai les "chocottes". Jusqu'ici je  
n'ai connu que des amours de pacotilles, des  
passions insouciantes, torrides mais éphémères,  
sans avenir

Mes yeux ont déjà bourlingué. Je sens que je suis en  
train de mourir à moi-même.

On ne parle pas. Il pleut. La route brille.

Sphinx, je suis en train de mourir à moi-même.

Je dois tourner cette page. Je dois la tourner. La  
tourner

\*

Voilà c'était lui mon Papa, mon Papa dans sa jeunesse.

Ensuite, il a eu plusieurs vies, des vies d'aventures, mais aussi des vies d'homme. Des vraies vies d'homme vrai.

C'est promis un jour, bientôt je vous livrerai tous ses manuscrits, il y en a six. Maintenant je le connais mon Papa.

Maintenant que je devrais dire mon Père,

J'ai beaucoup grandi, j'ai l'âge qu'il avait lorsqu'il voyageait sur les paquebots. Mais je crois que je ne pourrai jamais m'habituer à dire mon Père.

Non ! cet homme qui, il y a presque vingt ans a rejoint l'Orient Eternel où l'attendaient tous ces frères partis avant lui, qui a rejoint son étoile, celle qui avait conduit sa vie,

Non ! cet homme c'était mon Papa, et je suis fier d'être son fils. J'espère lui ressembler.